This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

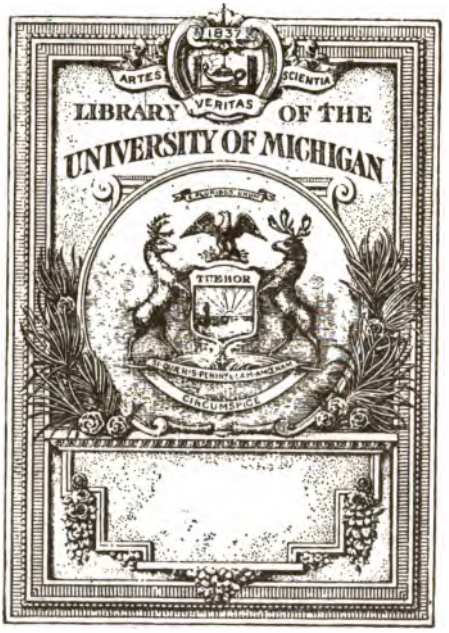
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



BUILDING
USE ONLY

GR
305
.B585
Zf
1778

BUILDING
USE ONLY

CONTES

ET

FABLES INDIENNES.

CONTES

ET

FABLES INDIENNES,

DE BIDPAÏ ET DE LOKMAN;

Traduites d'Ali Tchelebi-ben-Saleh, Auteur Turc.

Ouvrage commencé par feu M. GALLAND, continué & fini par M. GARDONNE, Secrétaire-Interprète du Roi pour les Langues Orientales, Professeur en Langue Arabe au Collége Royal, Inspecteur de la Librairie & Censeur Royal.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez { P. G. SIMON, Imprimeur, rue Mignon.
LAMBERT, Imprimeur, rue de la Harpe.
HUMBLOT, Libraire, rue Saint-Jacques.
DEBURE, fils aîné, quai des Augustins.
NYON, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXXVIII.

CONTES
ET
FABLES INDIENNES,
DE BIDPAÏ ET DE LOKMAN.

Traduites d'Ali Tchelebi-ben-Saleh, Auteur Turc.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE CINQUIÈME.

L'on perd ſouvent par ſa faute un bien que l'on n'a acquis qu'après bien des peines.

DABICHELIM adreſſant la parole au Brakmane, lui dit : l'hiſtoire que vous venez de raconter, nous

Folk-lore
10/3/23
Hetter
6.989

enſeigne quelle conduite nous devons tenir avec nos ennemis ; elle nous apprend que la prudence peut nous garantir des pièges qu'ils nous tendent : tracez-nous maintenant le tableau des malheurs de l'homme, qui, par ſon imprudence, perd un bien dont l'acquiſition lui a coûté des travaux infinis. S'il eſt difficile, répondit le Brakmane, d'obtenir ce qui fait l'objet de nos deſirs, il l'eſt encore plus de le conſerver. Quelquefois le haſard nous procure un bien qui n'eſt le fruit ni de nos peines ni de notre mérite; mais ſi nous nous endormons dans le ſein du bonheur, bientôt ce bonheur nous échappe : alors les regrets, les ſoupirs, les larmes, loin d'adoucir nos maux, ne font que les augmenter. L'hiſtoire d'une

Tortue que je vais raconter à Votre Majeſté, vous retracera cette vérité beaucoup mieux que des préceptes.

Des Singes habitoient une des Iſles de la mer Verte : Kardan, c'eſt ainſi que s'appeloit leur Roi, étoit depuis long-tems ſur le trône, ſans que rien eût altéré ſon bonheur; mais, comme dit le Proverbe Arabe, quel eſt le bien ſur la terre que le tems ne détruiſe ? Ce Singe vieillit, ſes membres s'affoiblirent, ſon corps ſe courba, l'aimable joie fut bannie de ſon cœur ; il reſſentit enfin toutes les incommodités de la décrépitude.

Le Roi des Singes ne tarda pas à en faire la triſte expérience ; ſes Sujets, qu'il avoit rendus heureux, oublièrent ſes bienfaits ; ils ne voulurent plus obéir à un vieil-

lard ; ſon eſprit, diſoient-ils, ſe reſſentoit des infirmités de ſon âge. Ils jetèrent les yeux ſur un jeune Prince de ſes parens : Kardan, dans un inſtant, ſe vit abandonné de ceux même qu'il avoit cru les plus fidèles. Il céda, malgré lui, une Couronne qu'il ne pouvoit plus diſputer ; honteux de reparoître comme particulier dans un pays où il avoit donné des Loix, il s'exila volontairement ; &, retiré dans une Iſle voiſine qui étoit déſerte, il faiſoit de ſérieuſes réflexions ſur le peu de ſolidité des grandeurs : content de quelques fruits que produiſoient les arbres dont l'Iſle étoit couverte, il tâchoit d'oublier ſa gloire paſſée, & ne ſongeoit qu'à éclairer ſon eſprit des lumières de la plus pure ſageſſe,

Un jour qu'il étoit monté ſur un figuier planté ſur le rivage, quelques fruits de cet arbre tombèrent dans la mer ; le bruit cauſé par leur chûte, & l'eau qu'ils firent rejaillir, l'amusèrent : les moindres choſes occupent celui qui eſt condamné à vivre dans la ſolitude : il ſe fit un plaiſir innocent de ce jeu ; il jeta pluſieurs figues lui-même dans la mer : une Tortue qui étoit aux environs en profitoit, & les mangeoit ; elle prit pour un acte de bienfaiſance de la part du Singe, ce qui n'étoit qu'un amuſement : elle lève la tête hors de l'eau, & le remercie. Kardan enchanté d'avoir trouvé un compagnon dans ce lieu déſert, l'aſſura qu'il ſeroit charmé de ſe lier avec elle ; je ne deſire pas avec

moins d'empreſſement votre amitié, lui dit la Tortue : heureuſe ſi vous m'en croyez digne.

Les Sages, reprit Kardan, ont établi des règles ſur l'amitié ; ils nous ont appris à diſtinguer les perſonnes avec leſquelles on doit ſe lier, & celles qu'il faut éviter : trois eſpèces d'amis ont droit à notre confiance : le Savant, non pas celui qui, par la corruption de ſes mœurs, & par un orgueil déplacé, profane un ſi beau nom, mais le Savant modeſte & vertueux : l'homme ſincère qui a le courage de nous avertir de nos défauts, & de nous exciter à la vertu ; enfin, l'homme déſintéreſſé, qui, tout occupé de celui qu'il aime, s'oublie lui-même, & ne fait pas de l'amitié un honteux commerce.

Mais si l'on peut se livrer à ces trois espèces d'amis, l'on doit fuir ces trois autres : celui qui, lâchant la bride à ses passions, nous séduiroit par ses discours empoisonnés, & nous entraîneroit dans le crime par son dangereux exemple : le médisant, le calomniateur, forment la seconde espèce. La troisième espèce renferme celui qui manque de jugement ; un ennemi prudent est préférable à un ami imprudent. L'histoire d'un Roi de Kachemire & de son Singe, est une preuve convaincante de cette vérité.

Un Roi de Kachemire s'étoit épris pour un Singe de l'amitié la plus forte ; il le préféroit à ses serviteurs les plus fidèles, & lui avoit confié la garde de sa personne du-

rant la nuit : le Singe, un poignard à la main, veilloit au chevet du lit du Monarque, tandis que celui-ci s'abandonnoit au ſommeil.

Un filou, dans l'eſpérance de faire quelque bon coup, s'étoit rendu à Kachemire ; en traverſant la Ville il rencontra un de ſes camarades : tous deux tinrent conſeil, pour ſavoir de quel côté ils dirigeroient leurs pas. J'ai apperçu, dit le ſecond filou à ſon camarade, un âne à quelques pas d'ici, nous profiterons des ténèbres de la nuit pour l'enlever : tout proche eſt la boutique d'un Fayencier, nous nous y introduirons, & nous chargerons notre âne des marchandiſes qu'elle renferme. Ils parloient encore lorſque la patrouille paſſa : le premier voleur, plus alerte que

ſon camarade, ſe gliſſa derrière un mur, l'autre fut pris comme un oiſeau au filet; ſa mauvaiſe mine & ſon air embarraſſé le trahirent: il avoua au chef de la garde le motif qui l'avoit conduit à Kachemire: l'Officier en le faiſant conduire en priſon, ne put s'empêcher de rire de la ſimplicité du filou; un âne, lui dit-il, eſt un animal bien rare, & quelques bouteilles de verre, ſont des effets aſſez précieux pour riſquer ſa vie.

Le premier filou n'étoit pas ſi éloigné qu'il n'entendît ces paroles: mon camarade, dit-il en lui-même, étoit un imprudent; faute de jugement, il alloit pour rien me précipiter dans un danger évident; le chef de la garde eſt mon ennemi, mais un ennemi éclairé;

profitons du conſeil qu'il me donne ſans le ſavoir ; &, s'il faut riſquer la vie, que ce ſoit du moins par quelque fait éclatant : il dit, & il ſe gliſſa dans le Palais du Roi ; le haſard fit qu'il perça le mur de la chambre même où dormoit ce Prince : le filou entre ſans faire de bruit ; il apperçoit à la lueur de pluſieurs flambeaux de camphre, le Monarque étendu dans ſon lit, & plongé dans le plus profond ſommeil : un Singe armé d'un poignard s'offre enſuite à ſa vue ; tandis qu'il conſidéroit avec étonnement toutes ces choſes, il voit un grand nombre de fourmis qui, tombées du plancher, couroient ſur le viſage & la poitrine du Prince ; le Singe qui les avoit auſſi apperçues, en gardien vigilant, ſe met auſſi-

tôt à les écarter : impatienté de les voir toujours revenir, à mesure qu'il les chaſſoit, il ſe met en colère ; il veut les percer avec le poignard dont il eſt armé, & il alloit en frapper le Roi, lorſque le voleur jeta un grand cri, & s'élançant avec rapidité ſur le Singe, lui retint le bras qu'il avoit déjà levé.

Le Sultan, au cri du voleur, ſe réveilla ; étonné de voir un inconnu dans ſon appartement, il lui demanda qui il étoit ; je ſuis, répondit le filou, votre ennemi, mais un ennemi prudent ; l'eſpoir du butin, m'a fait pénétrer juſques ici, heureux d'y être venu à tems pour vous ſauver la vie, que le Singe votre ami, mais un ami ſans jugement, alloit vous arracher.

Le Monarque, après s'être fait raconter tout au long ce qui s'étoit passé, frémit du danger qu'il venoit de courir, & rendit graces au ciel, qui l'en avoit délivré : il combla de biens le filou ; le Singe fut renvoyé dans une écurie, séjour plus digne de lui que le Palais des Rois.

Bagha, c'étoit le nom de la Tortue, témoigna à Kardan le plaisir qu'il avoit eu à l'entendre : il le pria de lui faire connoître les différentes espèces d'amis. Il y en a de trois sortes, lui dit Kardan : les premiers ressemblent à la nourriture ; ils sont aussi nécessaires à l'ame, que les alimens le sont au corps : les seconds, sont comme les remèdes auxquels l'on a quelquefois recours, mais dont l'usage continuel est pernicieux. On peut

comparer les troisièmes, qui sont les hypocrites en amitié, a du poison : malheur à celui qui s'attache à de pareils amis, il devient bientôt la triste victime de leur trahison & de son imprudence : le sage fuit celui qui, couvert du masque de l'amitié, porte au-dedans de lui un cœur insensible & frivole.

A quels traits, reprit Bagha, peut-on reconnoître la véritable amitié ? L'ami véritable, dit Kardan, cache avec soin les défauts de celui qu'il chérit, & les couvre du voile de l'indulgence : il exalte au contraire ses moindres vertus ; le plus petit talent de son ami, devient à ses yeux une perfection : sa mémoire, fidelle à lui retracer les bienfaits qu'il a reçus, ne conserve aucun souvenir de ceux qu'il a

rendus lui-même ; enfin, si son ami a le malheur de l'offenser, il lui pardonne aisément : la plus légère excuse l'appaise & le désarme.

Si l'amour-propre ne m'aveugle pas, dit Bagha, je crois me reconnoître au portrait que vous venez de tracer ; je sens au-dedans de moi toutes les vertus qu'exige la plus pure amitié : daignez en faire l'épreuve, vous me trouverez toujours fidèle & constante : la mort seule pourra briser les liens qui m'uniront à vous.

Le Singe enchanté de ces protestations, descendit de l'arbre sur lequel il étoit monté : la Tortue aborda sur le rivage; ces deux nouveaux amis, en s'embrassant, se jurèrent une constance à toute

épreuve. Kardan se félicitoit d'avoir trouvé quelqu'un qui pût lui adoucir les amertumes de son exil, & dans le sein duquel il verseroit ses chagrins : Bagha, de son côté, admiroit la haute sagesse & le profond savoir de ce solitaire : le Singe oublia ses malheurs, & Bagha ne songea plus à sa femme & à ses enfans, qu'il avoit abandonnés depuis plusieurs mois.

Tandis qu'il goûtoit tranquillement les douceurs de l'amitié, son épouse étoit en proie à tout ce que l'inquiétude a de plus accablant : tantôt elle craignoit que son mari n'eût été englouti par les flots ; tantôt elle s'imaginoit qu'il l'avoit quittée pour une autre ; la nuit même, lorsqu'elle se livroit au sommeil, elle étoit agitée

par des ſonges affreux qui lui repréſentoient ſon époux mort & étendu ſur le rivage : la Tortue en s'éveillant s'attriſtoit de ces ſonges affreux : quoi donc ? diſoit-elle, mon cher époux, je ne vous reverrai jamais, jamais je n'embraſſerai celui qui m'aimoit tant, & pour lequel je reſſentois une égale ardeur : non, je ne peux plus reſter dans cette cruelle incertitude, je veux en ſortir à quelque prix que ce ſoit ; un moment après, elle craignoit d'éclaircir ſon ſort, & de devenir encore plus malheureuſe. Elle ſe détermina enfin à confier ſes peines à une de ſes amies : celle-ci tâcha de la conſoler ; elle lui dit qu'on lui avoit appris que ſon mari étoit en vie, & le lieu où il étoit ; elle exigea

de celle qui la conſultoit, une ſoumiſſion aveugle : comptez ſur ma docilité à ſuivre vos conſeils, dit l'épouſe de Bagha ; la prudence vous les inſpire, & l'amitié vous les dicte : apprenez, lui dit alors celle-ci, que votre époux n'a pas été la proie des flots, comme vous vous l'imaginez ; il eſt dans une Iſle déſerte, peu éloignée de celle que nous habitons : c'eſt dans cette Iſle qu'il a fait connoiſſance avec un Singe : l'amitié qui les unit eſt ſi forte, qu'il a oublié ſa patrie, ſes proches, vous-même enfin, & ſes enfans.

Cette nouvelle affligea ſenſiblement la Tortue ; elle accuſa ſon mari d'ingratitude & le ciel d'injuſtice ; enfin, elle donna les marques du plus violent déſeſpoir : il

faut montrer plus de courage, lui dit ſa confidente, & chercher un remède à vos maux, au lieu de les aigrir : il eſt un moyen sûr de faire revenir celui dont vous pleurez l'abſence : nous allons lui envoyer quelqu'un pour lui apprendre que vous êtes dangereuſement malade ; il le croira, il reviendra auprès de vous ; lorſqu'il y ſera, nous ferons nos efforts pour le retenir.

La Tortue conſentit à la propoſition ; l'envoyé partit, & aborda en peu de tems à l'Iſle où étoient Kardan & Bagha : il trouve celui-ci, & lui annonce que ſon épouſe touchoit à ſon dernier moment.

Bagha bien affligé, fait part de cette triſte nouvelle à Kardan, & lui demande la permiſſion de

le quitter pour quelque tems ; je partage votre juſte douleur, lui dit Kardan : partez, un devoir trop ſac é vous appelle, pour que je m'oppoſe à votre voyage ; mais faites ceſſer, par un prompt retour, la peine que va me cauſer notre ſéparation.

Bagha, les larmes aux yeux, s'élance dans la mer, & aborde en peu de tems à ſon Iſle : ſes amis & ſes proches, prévenus de ſon arrivée, l'attendoient ſur le rivage : ils le conduiſent chez ſon épouſe, qui, pour mieux jouer ſon rôle, étoit étendue par terre, & paroiſſoit accablée du mal le plus violent. Son mari, en la voyant, lui dit les choſes les plus touchantes ſans qu'elle lui répondit un ſeul mot.

Bagha déſeſpéré d'un ſilence ſi opiniâtre, en demanda la raiſon à l'amie de ſa femme : dans l'état où eſt réduite votre épouſe, lui dit celle-ci, ſans aucun eſpoir de guériſon, & n'enviſageant qu'une mort prochaine, eſt-il étonnant qu'elle ait perdu la parole ? N'eſt-il donc pas de remède à ſes maux ? s'écria Bagha avec douleur : hélas ! ſi j'étois aſſez heureux pour l'eſpérer, je ne plaindrois ni mes peines, ni mes pas, duſſé-je parcourir toutes les mers.

La maladie dont eſt attaquée votre épouſe, répondit ſon amie, n'eſt pas abſolument ſans remède ; mais il eſt ſi rare & ſi difficile de le trouver, qu'il n'y faut pas ſonger. Ce diſcours ranima les eſpérances de Bagha : il conjura l'amie

de ſa femme de lui apprendre le nom de ce remède précieux : à quoi pourra vous ſervir d'en ſavoir le nom, lui répondit celle-ci, puiſqu'il vous ſera ſi difficile de le trouver ? C'eſt pour recevoir les derniers embraſſemens de votre épouſe expirante, & non pas pour tenter une choſe preſque impoſſible, que nous vous avons fait venir ; mais enfin, il faut contenter votre curioſité : le cœur d'un ſinge eſt le ſeul remède qui puiſſe rappeler à la vie celle que vous pleurez.

Ces paroles affligèrent Bagha ; un foible rayon d'eſpérance avoit lui à ſes yeux pendant quelques inſtans ; ce qu'il venoit d'entendre, le faiſoit diſparoître : le Singe qu'il a laiſſé dans l'Iſle déſerte s'offre à ſa penſée ; il conſidère que le

ſeul moyen de conſerver ſon épouſe, eſt de faire périr ſon ami : il ſe repréſente un inſtant après, la noire trahiſon dont il va ſe rendre coupable, les droits ſacrés de l'amitié violés, ſa mémoire devenue en horreur à tous les animaux: mille paſſions différentes l'agitent & le tourmentent: l'amour, enfin, l'emporte ſur l'amitié, & la mort de Kardan eſt réſolue, puiſqu'elle doit conſerver la vie de ſon épouſe.

Bagha, après avoir conçu ce noir projet, ſentit la difficulté de l'exécution : il vit bien que tout ſeul il étoit trop foible contre le Singe, & que l'unique moyen de réuſſir, étoit de l'attirer dans l'Iſle des Tortues : il ſe met à la nage, & rejoint Kardan, qui fut tranſporté de joie à ſa vue : il l'accable de

careſſes, & lui demande avec empreſſement des nouvelles de ſa femme & de ſes enfans : le plaiſir que j'ai eu de revoir des objets ſi chers, lui dit Bagha, a été empoiſonné par le chagrin que me cauſoit votre abſence : jour & nuit vous étiez préſent à ma penſée, & j'ai éprouvé que, ſans vous, je me flattois en vain d'être heureux ; mais ſi vous le voulez, vous pouvez me rendre heureux par l'amour & par l'amitié : renoncez à votre Iſle déſerte pour habiter celle des Tortues : elle produit abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à la vie : mes concitoyens, témoins de mon bonheur, l'envieront, ou plutôt s'empreſſeront de le partager : de mon côté, je n'oublierai rien pour vous rendre votre

nouveau ſéjour agréable, & pour vous engager à vous y fixer : ſi vous vous rendez à mes deſirs, rien déſormais ne nous ſéparera l'un de l'autre, & la diſtance des lieux ne ſera plus un obſtacle à ma félicité. Ami, reprit Kardan, qui n'oſoit pas encore trop ſe fier à Bagha, dans le pays de l'amitié l'on ne connoît pas la diſtance d'un lieu à un autre ; rien n'eſt près, ni rien n'eſt loin : l'ami, quoiqu'abſent, eſt toujours préſent à l'ami par l'imagination ; ſi l'éloignement ſépare leurs corps, la penſée réunit leurs ames.

Bagha comprit que le Singe, par ce diſcours adroit, cherchoit à éluder ſa demande ; il fit de nouvelles inſtances, & le conjura en des termes ſi touchans, que celui-

ci

ci ſe laiſſa vaincre. Une ſeule choſe m'arrête, lui dit Kardan ; vous ſavez que mes pareils craignent l'eau & qu'ils ignorent l'art de nager : comment pourrai-je traverſer la mer pour me rendre à votre Iſle ? Rien n'eſt impoſſible à l'amitié, lui répondit Bagha : mon dos fera l'office d'un navire plus sûr pour vous, que ne ſeroient ceux que conſtruiſent les enfans des hommes. Kardan voyant tous les obſtacles levés, deſcend ſur le rivage ; l'officieux Bagha le reçoit ſur ſon dos : il avoit déjà fait la moitié du trajet, lorſqu'il s'arrêta ſoudain ; la trahiſon qu'il va commettre s'offre à ſon eſprit avec tout ce qu'elle a d'odieux ; il ſe reproche de tromper le plus fidèle & le plus vertueux des amis, pour

une épouſe qui, peut-être, ne méritoit pas un pareil ſacrifice.

Kardan étonné de voir Bagha immobile au milieu des eaux, voulut en ſavoir la raiſon : celui-ci étoit bien éloigné de lui découvrir les penſées qui l'agitoient : je ſuis occupé, lui dit-il, de la réception que je dois vous faire ; je crains qu'elle ne ſoit pas digne d'un hôte auſſi illuſtre ; le triſte état où ſe trouve ma femme l'aura miſe dans l'impuiſſance de faire les préparatifs convenables. Ami, reprit Kardan, abandonnons les vaines cérémonies à ceux qui en ſont jaloux : elles ne ſont pas faites pour l'amitié, & n'en ſont pas toujours l'expreſſion fidelle.

Bagha enchanté de cé que ſon ame n'étoit pas connue, continua

ſa route ; mais à peine ſe fut-il remis à nager, que les mêmes penſées l'agitent malgré lui, & ſuſpendent ſa marche une ſeconde fois. Kardan commence à le ſoupçonner : il craint que ſon ami ne médite quelque trahiſon dont il ſoit l'objet ; il lui fait de nouvelles queſtions : mes alarmes, lui répondit Bagha, augmentent à meſure que j'approche de mon Iſle ; je tremble de ne plus voir la plus tendre des épouſes, & d'apprendre qu'elle a enfin ſuccombé aux maux qui l'accabloient. Pourquoi vous affliger d'avance ; dit Kardan ? chaque maladie a ſon remède ; celle de votre épouſe ſeroit-elle exceptée? Apprenez-moi le nom du remède qui doit la guérir : mes peines, mes ſoins pourront peut-

être le lui procurer. A quoi vous ſerviroit de vous le nommer, reprit Bagha, puiſqu'il eſt preſque impoſſible de le trouver. Kardan fit de nouvelles inſtances, & preſſa tant ſon ami, qu'à la fin ſon ſecret lui échappa, & qu'il lui avoua que ce remède étoit le cœur d'un Singe.

La ſituation d'un voyageur aux pieds duquel vient de tomber la foudre, n'eſt pas comparable à celle de Kardan; il frémit du danger dans lequel ſa trop grande crédulité l'avoit précipité; cependant il ne ſe troubla point, & réſolut de tromper à ſon tour celui qui avoit abuſé ſi cruellement de ſa confiance: conſolez-vous, lui dit-il, le mal de votre épouſe n'eſt pas incurable, les nôtres ſont ſou-

vent attaquées de la même maladie, & nous les guériſſons aiſément. L'eſpèce des Singes n'eſt pas conformée comme le reſte des animaux : nous pouvons vivre ſans notre cœur, & nous avons le ſingulier privilège de le tirer de notre corps, & de l'y remettre ſans aucun danger pour nous. Si vous m'aviez appris avant votre départ ce qui cauſe votre peine, j'aurois apporté mon cœur avec moi, & je l'aurois préſenté moi-même à votre épouſe : hélas ! je ſuis ſi las de mon cœur, & il me cauſe tant de peines, que ma plus grande ſatisfaction eſt d'en être ſéparé : peut-être en y renonçant pour toujours, perdrai-je le ſouvenir de mes malheurs.

Bagha ajouta foi aux paroles de

promeſſes flatteuſes qu'il lui avoit faites un moment auparavant : Inſenſé que tu es, lui dit le Singe, j'ai paſſé une partie de ma vie ſur le Trône ; j'ai éprouvé la bonne & la mauvaiſe fortune ; elle m'a comblé pendant quelque tems de ſes faveurs les plus précieuſes ; puis elle m'a tourmenté, & elle a fait de moi un exemple éclatant de ſon inconſtance ; je dois du moins à mes malheurs d'avoir acquis quelque expérience ; ils m'ont appris à diſtinguer un ami fidèle d'un traître ; renonce à ma pourſuite : elle ſeroit inutile ; éloigne-toi pour toujours de ma préſence ; je ne reverrai jamais un perfide qui a couvert ſa trahiſon du voile de l'amitié.

Bagha voulut ſe juſtifier, & en-

gager le Singe a le ſuivre. Tu me crois apparemment auſſi crédule, lui dit Kardan, qu'un certain Lion à qui un Renard fit accroire qu'un Ane n'avoit point de cervelle. Bagha pria le Singe de lui raconter cette hiſtoire; & celui-ci, pour l'inſtruire, voulut bien lui donner cette dernière preuve de ſa complaiſance.

Un Lion, dit Kardan, étoit attaqué depuis long-tems d'une maladie dangereuſe : ſes forces étoient tellement épuiſées, qu'il pouvoit à peine ſe traîner hors de ſa tannière : il ne faiſoit plus retentir les forêts de ſes rugiſſemens, & les animaux s'y promenoient en ſûreté. Parmi ſes Courtiſans étoit un Renard qu'il aimoit plus que les autres, & auquel

il faiſoit part de ſa chaſſe ; mais depuis que le Lion ne ſortoit plus, le pauvre Renard périſſoit de misère. Il aborde un jour le Lion, & lui dit : pourquoi vous obſtiner, Seigneur, à aigrir un mal qui vous accable ? Tu te trompes, lui répondit le Lion, ſi tu crois que je ne ſonge pas à ma guériſon : j'ai conſulté un fameux Médecin ; il m'a aſſuré que la cervelle d'un Ane me rendroit ma première vigueur ; mais foible & languiſſant comme je ſuis, comment puis-je me procurer ce remède précieux ?

Seigneur, reprit le Renard, il y a aux environs d'ici une fontaine à laquelle un Ane vient quelquefois ſe déſaltérer : je tâcherai de vous l'amener.

Le Lion ſe livra volontiers à cette eſpérance ; le Renard partit ſur le champ : du plus loin qu'il apperçut l'Ane, il le ſalua ; entrant enſuite en converſation : pourquoi te vois-je, lui dit-il, toujours dans la peine? Un maître cruel, répondit l'Ane, exige de moi des ſervices au-deſſus de mes forces ; & quand je ſuccombe ſous le fardeau dont il m'accable, il m'aſſomme de coups : du moins ſi la nourriture qu'il me donne, réparoit mes forces ; mais je travaille beaucoup & je mange peu. Que n'abandonnes-tu celui qui te traite ſi mal, lui dit le Renard : je ne ferois que changer d'eſclavage, répartit le pauvre Baudet ; c'eſt le ſort de mes pareils ; ils ne ſont pas plus heureux que moi.

La terre eſt vaſte, ajouta le Renard, & quand on eſt malheureux dans un lieu, l'on paſſe dans un autre. Peut-on éviter ſa deſtinée, répondit l'Ane, & ne nous ſuit-elle pas par-tout? Je conviens avec toi de la fatalité du deſtin, reprit le Renard; mais comme nous ne ſommes jamais inſtruits de celui qui nous eſt réſervé, pourquoi celui qui eſt malheureux ne tenteroit-il pas d'adoucir la rigueur de ſon ſort? Tu peux changer le tien, ſi tu veux ſuivre mes conſeils. Près d'ici eſt une prairie immenſe toujours verte, & émaillée de mille fleurs; un ruiſſeau d'une eau pure coule à travers, & invite à ſe déſaltérer; cette prairie eſt entourée de bois, qui, par leur ombrage, la défendent de la chaleur

du jour ; un printems perpétuel règne dans ce lieu délicieux, tu y converſeras avec un de tes pareils que j'y ai conduit il y a quelque tems ; aucune peine n'altère ſon bonheur, & il s'applaudit de s'être abandonné à mes conſeils.

L'Ane ſimple & crédule conſentit à ſuivre le Renard, qui le conduiſit droit à la tannière du Lion. Celui-ci, du plus loin qu'il l'apperçut, s'élança ſur ſa proie ; mais il étoit ſi foible, qu'il ne put l'atteindre ; l'Ane fut aſſez heureux pour prendre la fuite.

Le Renard fâché de voir le fruit de ſes fourberies perdu, par la trop grande précipitation du Lion, lui en fit des reproches. Ignores-tu, lui dit le Lion, que de vils ſujets ne doivent pas examiner

les actions de leur Souverain, & encore moins les blâmer : je veux bien te pardonner, mais c'eſt à condition que tu me raméneras celui qui vient d'échapper à mes griffes.

Le Renard obéit, & retourna à la fontaine ; il y trouva l'Ane encore tout tremblant, qui lui reprocha ſa trahiſon : ami, répondit le fourbe, quelle eſt ton erreur ! Tu as pris pour un être animé, ce qui n'eſt qu'une vaine repréſentation : ce Lion furieux que tu as apperçu, & qui t'a fait tant de peur, eſt un Taliſman : un fameux Philoſophe l'a placé dans ce lieu pour intimider les animaux, & les empêcher d'approcher : j'avois oublié de t'en prévenir.

L'Ane, malgré l'épreuve qu'il

avoit faite de la mauvaiſe foi du Renard, s'y fia de nouveau & le ſuivit : à meſure qu'ils approchoient, le Renard prit les devants, pour prévenir le Lion de ſa nouvelle ruſe, & pour le prier de reſter immobile quand ſa proie approcheroit.

Tandis qu'ils tramoient la perte du pauvre Ane, celui-ci, comme s'il eût ſoupçonné le ſort qu'on lui préparoit, avançoit lentement ; le Renard qui vit ſa défiance, le preſſa d'approcher ſans aucune crainte, & de reconnoître ſon erreur par lui-même : l'Ane s'enhardit peu-à-peu, & voyant le Lion immobile, il crut véritablement que c'étoit un Taliſman. Bientôt il ſe raſſura tout-à-fait, & ſe mit à brouter hardiment ;

il ſe coucha enſuite ſur l'herbe, & s'endormit ſans aucune défiance. Le Lion qui attendoit ce moment, s'élança ſur ſa proie & l'étrangla : il dit enſuite au Renard qu'il alloit à la fontaine voiſine prendre les ablutions preſcrites par la Loi, & il lui recommanda de veiller ſur le cadavre.

Le Renard, dès qu'il le vit éloigné, mangea la cervelle de l'Ane. Le Lion de retour fut bien étonné de ne la plus trouver : Seigneur, lui dit le Renard, la cervelle eſt le ſiége de la conception & du jugement ; ſi cet Ane avoit eu une cervelle, il auroit reconnu mes fourberies.

Je t'ai raconté cette hiſtoire, dit Kardan à Bagha, afin que ſi tu crois être auſſi fourbe que le

Renard, tu ne t'imagine pas que je ſois auſſi ſimple que le Lion. Retourne dans ton Iſle ; la préſence d'un traitre tel que toi, ſouilleroit celle que j'habite.

Bagha voulut faire de nouvelles inſtances ; mais vainement : il ſe vit forcé de s'en retourner dans ſon Iſle, où il pleura long-tems la perte qu'il avoit faite d'un ami auſſi accompli.

CHAPITRE SIXIÈME.

Sur les malheurs que la précipitation entraîne après elle.

VOUS venez de nous apprendre, dit le Roi Dabichelim au Brachmane, qu'il eſt plus difficile de conſerver un bien, que de l'ac-

mier mille belles qualités, qu'elle ne veut jamais trouver dans le ſucceſſeur : ajoutez à cet inconvénient, celui de ſacrifier le bien de ſon nouveau mari, pour enrichir les enfans qu'elle a eus du premier. On ne doit pas rechercher une femme plus riche, ou d'une naiſſance plus relevée que la ſienne ; elle mépriſe ſon mari, qui perd l'empire & la liberté ; elle lui fait ſentir ſans ceſſe la diſtance qui les ſéparoit. Croyez-moi, le bonheur eſt dans l'égalité des conditions : je ne vous parle point de la femme ſans mœurs & ſans principes ; il n'y a que les ames lâches qui oſent ſe déshonorer publiquement.

Le Derviche, qui, dans une affaire auſſi intéreſſante pour lui,

vouloit prendre toutes ſes précautions, demanda au Kalender l'âge que devoit avoir une fille que l'on deſtinoit au mariage? Comme le printems, lui répondit celui-ci, eſt la ſaiſon la plus agréable, de même la jeuneſſe eſt, de tous les âges, le plus flatteur. Quelques Philoſophes ont partagé en différentes époques la vie de la femme. Depuis l'âge de quinze ans, juſqu'à celui de vingt-cinq, ils la comparent à un parterre émaillé des fleurs les plus brillantes; leur éclat, leur beauté raviſſent tous les ſens à la fois, & font éprouver mille ſenſations délicieuſes : depuis vingt-cinq juſqu'à quarante ans, c'eſt un jardin rempli des fruits les plus agréables; ces fruits ſont le plus bel ornement de l'arbre qui les a

portés, & font le bonheur de celui qui les a cultivés ; mais ces heureux momens s'écoulent bientôt. Le tems, plus rapide qu'un fleuve qui roule avec précipitation ſes flots écumeux, entraîne avec lui les jeux, les ris & les plaiſirs ; l'amour s'envole pour faire place à l'ennui & à la triſteſſe : ſemblables à une roſe qui, le matin, étale les plus vives couleurs, & qui le ſoir, flétrie & languiſſante, a perdu tout ſon éclat ; nos beaux jours diſparoiſſent pour ne plus revenir.

Que penſez-vous de la beauté, demanda encore le Derviche ? & à quel point influe-t-elle ſur la félicité d'un mari ? La douceur, la modeſtie, la fidélité, répondit le Kalender, ſont le principal dans

une femme ; la beauté n'eſt que l'acceſſoire : heureux cependant celui qui peut réunir toutes ces qualités dans la même perſonne ! La laideur, avec un bon caractère, eſt préférable à la beauté accompagnée d'un mauvais naturel.

Le Derviche, éclairé par les lumières de ſon ami, prit une femme qui réuniſſoit la vertu à la beauté. Il aimoit tendrement ſon épouſe, & il en étoit tendrement aimé. Il ne manquoit à ſon bonheur, que de devenir père ; mais depuis pluſieurs années qu'il étoit marié, ſon épouſe n'avoit encore donné aucun ſigne de fécondité. Le Derviche fatiguoit envain le Ciel de ſes prières ; il ne ſe laſſa point de faire des vœux, & il vit enfin

combler ſes eſpérances les plus douces.

Cet heureux événement le tranſporta de joie; il en étoit occupé jour & nuit, il ne s'entretenoit d'autres choſes avec ſa femme. Bientôt, lui dit-il un jour, tu mettras au monde un enfant plus beau que la pleine lune; la vivacité de ſon eſprit répondra ſans doute aux grâces de ſa figure; je cultiverai les heureux talens qu'il aura apportés en naiſſant, & je lui apprendrai toutes les ſciences divines & humaines : ſes vaſtes connoiſſances le feront regarder comme le prodige de ſon ſiècle; ſes déciſions ſeront des oracles: dès qu'il ſera en âge d'être marié, je lui choiſirai une femme vertueuſe & belle comme toi; il en

aura

aura des enfans qui deviendront auſſi célèbres que lui : c'eſt ainſi que je me verrai revivre dans une poſtérité nombreuſe, & mon nom ne ſera jamais effacé de la mémoire des hommes.

La femme du Derviche, qui ſe moquoit de ces chimères, lui répondit : les diſcours que vous tenez, conviennent-ils à un Religieux, dont l'humilité doit faire l'apanage ? Vous parlez avec certitude de la choſe la plus incertaine ; ne puis-je pas mettre au monde une fille, auſſi-bien qu'un garçon ? Suppoſons que je devienne mère d'un fils : une mort prématurée peut détruire vos eſpérances ; quand il vivroit, qui vous a aſſuré qu'il naîtra avec les heureuſes diſpoſitions que vous lui

ſuppoſez ? L'imagination eſt un vaſte pays ; celui qui le parcourt, s'égare aiſément, ſi la raiſon ne lui ſert de guide ; c'eſt ce qui arriva à un Santon, dont je vais vous raconter l'hiſtoire.

Un Négociant riche & charitable combloit de bienfaits un pauvre Santon ſon voiſin. Chaque jour il lui envoyoit une certaine quantité de miel & d'huile. Le miel ſervoit à la nourriture du Santon, & il mettoit à part l'huile dans une grande & large cruche. Quand elle fut pleine, il ſongea à l'emploi qu'il en pourroit faire. Cette cruche, dit-il en lui-même, contient plus de dix meſures d'huile, & en la vendant, je puis acheter dix Brebis : chaque Brebis me donnera, dans le cours d'une an-

née, deux Agneaux; ainſi, en moins de dix années de tems, je me verrai poſſeſſeur d'un nombreux troupeau : devenu riche, je ferai bâtir un ſuperbe palais; une compagne aimable, que je choiſirai, en fera le principal ornement : au bout de neuf mois, elle comblera mes vœux, en mettant au monde un enfant; l'éducation de mon fils ſera mon ouvrage; je lui apprendrai les ſciences; il répondra à mes ſoins paternels; ſi cependant, emporté par la fougue de l'âge & des paſſions, il s'écartoit du chemin que je lui tracerai; s'il oſoit me déſobéir, je lui ferois ſentir mon courroux. Il dit, & en même-tems s'imaginant corriger ce fils rebelle, il déchargea un grand coup d'un bâton

qu'il tenoit à la main, ſur la cruche placée au-deſſus de ſa tête : la cruche vole en éclats : l'huile coule ſur la barbe & ſur les cheveux du Santon, qui, revenu à lui-même, voit avec douleur ſes Moutons, ſon palais, & toutes ſes richeſſes diſparoître.

L'application de cette hiſtoire étoit ſenſible, & le Derviche ſe la fit à lui-même ; il ceſſa de former des projets, ou du moins il n'en fit plus la confidence à ſon épouſe. Le moment tant deſiré arriva, ſa femme accoucha d'un fils ; le ſoin qu'il en prit, égala la joie que lui cauſa cet heureux événement : jour & nuit il étoit auprès du nouveau né, & ne le quittoit pas un inſtant. Sa femme étant allée un jour au bain, le pria de

veiller ſur ſon fils : elle étoit à peine ſortie, que le Sultan envoya chercher le Derviche : celui-ci, partagé entre la crainte d'encourir la colère du Prince, & la douleur de laiſſer ſon enfant ſeul, prit enfin, malgré lui, ce dernier parti.

Sa femme avoit élevé une Bélette, qu'elle aimoit beaucoup. Ce petit animal faiſoit tout ſon amuſement, & lui étoit cher, parce qu'il éloignoit de la maiſon les reptiles nuiſibles.

Pendant l'abſence du Derviche, un Serpent, ſorti d'un trou de la muraille, s'élança ſur le berceau de l'enfant ; la Bélette, qui étoit tout auprès, ſe jeta ſur le Serpent, &, après un long combat dont elle ſortit victorieuſe, l'étrangla. Le Derviche, qui avoit abrégé au-

tant qu'il avoit pu ſon entretien avec le Prince, revint chez lui avec le plus grand empreſſement : il voit, à la porte de ſa maiſon, la Bélette toute couverte de ſang : il ne doute point que ce ne ſoit celui de ſon fils ; la colère, le déſeſpoir le tranſportent, il frappe, du bâton qu'il tenoit à la main, la Bélette, qu'il étend morte à ſes pieds : rentré chez lui, il voit d'un côté un Serpent tout ſanglant qui palpitoit encore ; de l'autre, ſon fils qui dormoit tranquillement dans ſon berceau : il reconnoît trop tard ſon erreur, & en eſt vivement affligé.

Tandis qu'il regrettoit ſa Bélette, ſon épouſe arrive du bain ; elle crie, elle s'emporte en apprenant le malheur arrivé à ſa chère

Bélette. Eſt-ce là, dit-elle, la récompenſe que tu réſervois à ce pauvre animal, pour avoir ſauvé la vie à ton fils? Ne vois-tu pas qu'elle ſeule a tué ce Serpent prêt à le dévorer?

Ne m'accablez point de vos trop juſtes reproches, lui répondit le Derviche, ceux que je me fais à moi-même ſont aſſez vifs; mais le mal eſt fait, & un repentir tardif ne peut ni le réparer, ni même l'adoucir. Vous avez raiſon, reprit la femme du Derviche, il faut prévoir les maux avant qu'ils arrivent: vous voyez par le malheur qui vous eſt ſi ſenſible, ceux que la précipitation & l'impatience entraînent après elles: conſolez-vous néanmoins; vous n'êtes pas le premier qui ſe ſoit abandonné

à cette paſſion, & vous ne ſerez pas le dernier. Les hommes ſe corrigent rarement par les fautes des autres hommes; ils perdent auſſi le ſeul fruit qu'ils pourroient en retirer. Ignorez-vous l'hiſtoire d'un Sultan & de ſon Faucon. Le Derviche pria ſa femme de la lui raconter, & elle y conſentit.

Un Sultan, dit la femme du Derviche, aimoit paſſionnément la chaſſe au vol. Parmi ſes Faucons, il en eſtimoit un plus que tous les autres, à cauſe de ſes rares qualités. La vue de cet oiſeau étoit auſſi perçante que celle d'un Linx, & ſon vol auſſi rapide que l'éclair. Le Sultan prenoit ſoin lui-même de cette bête courageuſe & intelligente; il la tenoit ſouvent ſur ſon poing. Un jour qu'il chaſſoit, il

lança le Faucon ſur une Gazelle; l'oiſeau fend les airs d'un vol rapide : la Gazelle qui voit ſon ennemi au-deſſus de ſa tête, précipite ſa courſe, & ſemble à peine toucher la terre de ſon pied léger; le Sultan preſſe les flancs de ſon cheval, & eſt ſéparé dans un inſtant de ceux qui l'environnent; cependant la Gazelle, malgré les efforts du Faucon, eut le bonheur d'échapper à ſa pourſuite.

La chaleur étoit extrême : le Sultan altéré cherchoit un ruiſſeau pour ſoulager la ſoif qui le tourmentoit. Il en découvrit un, & détacha la taſſe d'or pendue à l'arçon de ſa ſelle. Comme l'eau ne venoit que goutte à goutte, il fut très-long-tems à la remplir : il la portoit à ſa bouche, lorſque le

Faucon, perché ſur ſon poing, renverſe d'un coup d'aîle la taſſe & l'eau; le Sultan, après des peines infinies, la remplit de nouveau; mais le Faucon, d'un ſecond coup d'aîle, le prive encore de ſon eſpoir : la patience échappe au Monarque; dans la fureur dont il eſt tranſporté, il jette le Faucon par terre avec tant de force, qu'il l'étend mort à ſes pieds.

Dans le même inſtant, arrive un Ecuyer du Prince; il voit la taſſe renverſée, & le Faucon ſans vie; le Sultan lui apprend le crime de l'oiſeau, & la vengeance qu'il en a tirée; il lui ordonne enſuite de chercher la ſource de ce ruiſſeau, afin de puiſer de l'eau avec plus de facilité; l'Ecuyer fait quelques pas, & découvre une fontaine

au milieu de laquelle il voit étendu un énorme Serpent ; il revient tout effrayé, & raconte au Sultan ce qu'il a vu. J'ai privé de la vie celui qui venoit de me la conſerver, dit le Prince en pouſſant un profond ſoupir ; l'eau que mon Faucon m'a empêché de boire, couloit de cette ſource empoiſonnée.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Il eſt permis de diſſimuler avec ſes ennemis, & même de leur témoigner des ſentimens d'amitié pour ſe délivrer d'un danger, & nous ſouſtraire aux maux dont ils veulent nous accabler.

Vous venez de nous tracer, dit le Roi Dabichelim, les malheurs inſéparables de la trop grande vivacité : expliquez-nous maintenant la ſeptième maxime, & racontez-nous quelque hiſtoire qui en indique la vérité. Cette maxime porte qu'il y a des occaſions dans la vie où l'on eſt forcé, non-ſeulement de diſſimuler avec ſes en-

nemis, mais même de ſe lier avec eux.

Prince, répondit Bidpaï, tout, dans cet univers, eſt ſujet à des viciſſitudes; l'amitié a ſes inconſtances, ainſi que l'amour; & la haine, qui eſt le contraire de ces deux ſentimens, leur reſſemble cependant par ſes variations. On peut comparer l'amitié & l'inimitié des enfans d'Adam, à une nuée de printems qui paroît & diſparoît preſque auſſi-tôt : ſouvent il n'y a qu'un pas de l'amitié à la haine, ou de la haine à l'amitié, & l'on franchit ce pas pour les cauſes les plus légères. Le Sage uſe de ménagement avec ſon ennemi, dans l'eſpérance que celui-ci pourra ceſſer de l'être; & il ne ſe livre pas entièrement à ſon ami, dans

la crainte que, devenu inconſtant, cet ami n'abuſe un jour de ſa confiance. Vivre avec nos amis, comme s'ils devoient être un jour nos ennemis, & vivre avec nos ennemis, comme s'ils devoient être un jour nos amis, eſt une maxime que nous dicte la politique.

La prudence doit guider notre marche avec les uns & avec les autres : il y a des circonſtances dans la vie où l'on eſt forcé, non-ſeulement de diſſimuler avec ſon plus mortel ennemi, mais même de ſe lier avec lui. L'hiſtoire du Rat & du Chat indiquera cette vérité à Votre Majeſté.

Trois animaux, ennemis l'un de l'autre, un Chat, une Bélette & un Rat, avoient établi leur demeure dans le tronc d'un vieux

chêne. Le Chat, de grand matin, ſortit pour aller chercher ſa proie; les derniers traits de l'ombre empêchèrent qu'il ne vît un filet qu'un Chaſſeur avoit tendu au pied de l'arbre; il fut pris malgré ſa fineſſe. Pendant qu'il ſe débattoit, le Rat ſortit de ſon trou; mais plus prudent que ſon ennemi, il évita le fatal laçet. Sa joie fut extrême en apperçevant le Chat priſonnier; il remercioit de bon cœur celui qui l'avoit délivré des piéges de ce traître.

Tandis qu'il inſultoit à ſon malheur, la Bélette qui étoit en embuſcade, parut tout-à-coup prête à attaquer le pauvre Rat. Dans le même inſtant, un Faucon qui planoit dans les airs, l'apperçut auſſi, & méditoit d'en faire ſa proie.

Ronge-maille, menacé à la fois par trois ennemis redoutables, ne ſavoit quel parti prendre : ſi j'avance, dit-il en lui-même, je tombe ſous la griffe du Chat ; ſi je retourne en arrière, la Bélette me dévorera ; & en reſtant immobile, comment éviter les ſerres du Faucon ?

L'Echanſon de la deſtinée préſente aux mortels une coupe remplie tantôt d'une liqueur délicieuſe, tantôt d'une liqueur plus amère que le fiel ; le Sage la vuide avec confiance : auſſi impénétrable aux rigueurs de la fortune, qu'en garde contre ſes faveurs, il reſſemble à un rocher contre lequel les flots irrités vont ſe briſer : je dois être auſſi ferme que lui. Il n'eſt qu'un moyen d'échapper au

danger qui me menace : c'eſt d'engager le Chat à oublier nos anciennes querelles, & à me prendre ſous ſa protection : il eſt malheureux comme moi ; l'adverſité aura peut-être adouci la férocité de ſon caractère ; les infortunés deviennent ſenſibles, & plaignent leurs ſemblables : je vais lui offrir de briſer les chaînes qui le lient, & ainſi, devenus néceſſaires l'un à l'autre, notre union fera notre ſalut.

Le Rat, après avoir ainſi raiſonné, s'approcha du Chat d'un air patelin : le malheureux Chat lui demanda s'il venoit inſulter à ſon malheur. A Dieu ne plaiſe, répondit le Rat, je ne ſuis ni un méchant, ni un lâche. Je viens, au contraire, vous offrir mon ſe-

cours, & briſer vos liens, ſi vous y conſentez.

Juſqu'à préſent, continua-t-il, la diſcorde a régné entre nous ; vos chagrins faiſoient ma joie ; & mes vœux les plus doux étoient de vous voir accablé de maux. Mais l'adverſité a changé les diſpoſitions de mon cœur, & m'a forcé à rechercher votre amitié. Croyez-moi, ou plutôt croyez-en deux témoins fidèles, l'un eſt la Bélette, qui eſt derrière moi, prête à me dévorer ; & l'autre le Faucon, qui, du haut des airs, médite ma ruine. Votre ſeule préſence le retient : jurez de ne me point faire de mal, & de me défendre contre eux, & je vous délivre ſur l'heure.

Quoique le tems fut précieux, le Chat demeuroit en ſuſpends. O

Chat ! ſuis mes conſeils ; ils feront, lui dit encore le malheureux Rat, ton ſalut & le mien ; mais nous périſſons, ſi tu perds, à délibérer, le tems qu'il faudroit employer à agir.

Le Chat ébranlé, répondit : hé bien donc ! que faut-il faire ? Je m'abandonne à ta foi : diſpoſe de ma griffe. Quand j'approcherai de toi, lui répondit le Rat, tu m'accueilleras avec bonté ; mes ennemis le verront, & ſe retireront bien vîte : n'ayant plus rien à redouter de leur part, je travaillerai alors à ta délivrance : tu connois mes dents ; rien ne leur réſiſte.

Le Chat ſuivit de point en point ce que lui avoit preſcrit ſon nouvel allié. La Bélette & le Faucon, témoins de leur intelligence, ſe reti-

rèrent confus & déſeſpérés d'avoir manqué leur proie. Auſſi-tôt le Rat ſe mit à ronger les mailles du filet; mais bientôt ſa première ardeur ſe rallentit; il ſe mit à réfléchir comment il pourroit lui-même échapper au Chat dont il redoutoit toujours la griffe, malgré la foi des traités.

Eſt-ce ainſi perfide, s'écria le Chat, voyant ſon incertitude, & craignant d'en devenir la victime, que tu violes les ſermens que tu viens de faire? As-tu oublié que tu me dois la vie? Devois-je me fier à tes paroles trompeuſes? Hélas! l'arbre de la reconnoiſſance ne porte plus de fruit.

A Dieu ne plaiſe, répliqua le Rat, que je me rende coupable de la plus noire ingratitude, & du

plus affreux parjure ! Je connois mes ſermens, & à quoi ils m'engagent. Puiſque tu les connois, répartit le Chat, ſonge-donc à les obſerver avec fidélité, ou bien redoute le malheur qui arriva à une Villageoiſe, pour avoir violé les ſiens : cette hiſtoire t'apprendra le ſort réſervé aux perfides.

Un Payſan, déjà avancé en âge, avoit épouſé une femme qui réuniſſoit aux agrémens de l'aimable jeuneſſe tous les charmes de la beauté : pluſieurs diſgraces qu'il eſſuya, dérangèrent ſa fortune, & le forcèrent de vendre un petit héritage qu'il cultivoit de ſes propres mains. Privé de cette unique reſſource, il éprouva bientôt tout ce que la misère a de plus affreux.

Le malheur qui l'accabloit lui

auroit été moins insupportable, s'il ne l'avoit point partagé avec une épouse chérie.

Un jour qu'ils faisoient de tristes réflexions sur leur état, sa femme le conjura, les larmes aux yeux, de se mettre à travailler pour les autres, afin de diminuer, par son salaire, la misère dans laquelle ils étoient. Vous savez, lui répondit son mari, que je possédois un champ dont la culture suffisoit à notre subsistance; la fortune cruelle, ou plutôt l'injustice des hommes m'en a dépouillé: comme je n'ignore aucun des travaux de la Campagne, je trouverois aisément à m'employer, si je ne rougissois d'être esclave dans un Pays où je me suis toujours vu libre: je n'aurois pas la même honte dans

une contrée où je ſerois inconnu : je reſſentirois moins mon aviliſſement ; ainſi voyez ſi vous avez le courage de vous expatrier, & de me ſuivre.

L'extrême misère à laquelle étoit réduite l'épouſe du Vieillard ; l'eſpoir d'un ſort plus heureux la déterminèrent : ils quittent leur pays, & prennent la route de Bagdad.

Un jour qu'accablés de fatigue, ils étoient aſſis au pied d'un arbre, le Payſan dit à ſon épouſe : Mes alarmes augmentent à meſure que nous approchons du terme de notre voyage ; nous allons nous trouver dans un Pays nouveau pour nous : les mœurs de ſes habitans, leur caractère me ſont abſolument inconnus. Bientôt votre rare beauté vous attirera une foule d'amans.

Jeune, ſans expérience, comme vous êtes, que n'ai-je pas à craindre de leurs empreſſemens & de leurs diſcours flatteurs? Dois-je eſpérer que vous leur préférerez un Vieillard malheureux, qui n'a pour lui que ſon amour, & qu'une infidélité de votre part précipiteroit dans la nuit du tombeau?

Pourquoi vous tourmenter, lui répondit ſa femme, par d'indignes ſoupçons? La mort ſeule briſera les liens qui nous uniſſent. Si j'avois voulu profiter de ces foibles appas que vous vantez ſi fort, je n'avois pas beſoin d'abandonner mon Pays; j'ai tout quitté pour vous ſuivre: non, jamais rien ne me fera violer le ſerment que je fis le jour que je vous choiſis pour mon époux: je le renouvelle à cet inſtant; je prends

prens à témoin de mes promeſſes, ce qu'il y a de plus ſacré parmi les hommes: vous ſeul poſſédez mon cœur, & jamais il ne brûlera d'autres feux. Ces aſſurances calmèrent un peu le Vieillard, & il ſe laiſſa aller à un doux ſommeil ſur les genoux de ſa femme.

Il s'étoit à peine endormi, qu'elle apperçut un Cavalier monté ſur un cheval ſuperbe qui venoit droit à elle: il étoit habillé magnifiquement, & tenoit un faucon ſur ſon poing. Sa jeuneſſe, ſon air noble, toutes les graces qui brilloient ſur ſa perſonne, firent la plus vive impreſſion ſur le cœur de la belle Villageoiſe: le jeune homme qui l'avoit auſſi apperçue, fut étonné de trouver au milieu d'un déſert une beauté ſi accomplie. Il

s'arrêta pour lui demander qui elle étoit. L'accablement où je suis, lui répondit-elle, mes vêtemens, tout vous annonce le triste état où m'a réduite la fortune : ce Vieillard que vous voyez est mon époux, & le compagnon de mes malheurs; l'espoir d'un sort plus heureux dans une terre étrangère, nous a fait quitter notre Patrie.

Ces paroles, les larmes qu'elle répandoit en les proférant, un son de voix enchanteur, l'empreinte de la douleur qui étoit répandue sur toute sa personne, sembloient lui prêter de nouveaux charmes. Le jeune Cavalier, qui étoit le fils du Sultan de Bagdad, se sentit ému & attendri tout-à-la fois. O vous, qui que vous soyez, lui dit-il, vous n'êtes pas faite pour éprou-

ver un ſort auſſi cruel ; je veux en réparer l'injuſtice. Suivez-moi : abandonnez ce Vieillard infortuné ; vous avez partagé trop long-tems ſa miſère : venez partager avec l'amant le plus tendre & le plus fidel, le trône qu'il vous deſtine.

Ces promeſſes flatteuſes, & plus encore celui qui les faiſoit, triomphèrent de la réſiſtance de la Villageoiſe. Elle poſe doucement à terre la tête de ſon mari, qui étoit ſur ſes genoux, & ſaute ſur la croupe du cheval. Le Vieillard, malgré les précautions qu'elle avoit priſes, ſe réveilla ; il vit le raviſſeur & ſon épouſe qui fuyoient : Perfide, s'écria-t-il, où ſont les ſermens que ta bouche infidelle proféroit il n'y a qu'un inſtant ? Où eſt la foi que tu m'as jurée en pré-

ſence du ciel ? Crains que ce même ciel, que tu as pris à témoin de tes promeſſes, ne te puniſſe de les avoir violées, & qu'il ne faſſe de toi un exemple éclatant de ſes vengeances. Son épouſe, ſans daigner lui répondre, pria le jeune Prince de s'éloigner : ils diſparurent bientôt l'un & l'autre aux yeux du Vieillard éperdu.

Il ne déſeſpéra cependant pas de les atteindre ; & l'amour, ou plutôt la colère, lui prêtant de nouvelles forces, il ſuivit la route qu'il leur avoit vu prendre. Femmes, femmes, diſoit-il en lui-même, chers & funeſtes objets que la nature orna pour notre ſupplice, comment, avec un viſage qui reſpire tant de douceur, portez-vous un cœur ſi barbare ? Mal-

heureux qui ſe repoſe ſur vos ſermens, & qui compte ſur votre reconnoiſſance ! Que n'ai-je point fait pour l'infidelle qui m'abandonne avec tant de cruauté ? J'aurois donné ma vie pour ſauver la ſienne, & elle me ſacrifie pour ſe livrer à un amour criminel. Seul, errant dans cette vaſte ſolitude, que vais-je devenir ? Je n'ai ni la force de la ſuivre, ni celle de retourner dans mon Pays.

Cependant le Prince & ſa nouvelle amante s'éloignoient : ils arrivèrent enfin à une fontaine, autour de laquelle pluſieurs grands arbres formoient un ombrage délicieux. La fraîcheur du lieu, la fatigue qu'ils avoient éprouvée, l'exceſſive chaleur du jour qu'il faiſoit, le ſoleil étant

alors au plus haut des cieux, les déterminèrent à y prendre quelque repos. Le jeune Prince peignoit la violence de ſa paſſion à ſa Maîtreſſe ; il la preſſoit de lui en accorder le prix, lorſque celle-ci, pour éluder ſes ſollicitations, lui demanda la permiſſion de faire les ablutions. Elle s'écarta ; & s'étant arrêtée ſur le bord d'un ruiſſeau, qui n'étoit pas éloigné, un lion furieux ſe jeta ſur elle & la mit en pièces. Le jeune Prince qu'elle appelle envain, eſt ſourd à la voix de l'amour, pour n'écouter que celle de la crainte. Il s'élance ſur ſon cheval, dont il preſſe les flancs, & croit ne pas quitter aſſez-tôt un lieu ſi redoutable.

Le Vieillard arrive quelque-temps après à cette fontaine, dans

l'eſpérance d'y rejoindre ſon infidelle: il regarde de tout côté, & apperçoit dans le ſable la trace des pieds d'une femme : il ſuit cette route frayée, & arrive juſques aux bords du ruiſſeau. Il voit les membres ſanglans & déchirés de ſa malheureuſe épouſe ; ſon voile & ſes habits ne lui apprennent que trop ſa triſte fin : il en gémit, & ne peut s'empêcher de s'attendrir ſur ſon malheureux ſort, toute coupable qu'elle eſt.

Ecartez, dit le Rat à ſon allié, les injuſtes ſoupçons que vous avez conçus de ma fidélité. Je n'ai pas oublié que je vous dois la vie ; je ſacrifierai la mienne s'il le faut, pour ſauver la vôtre. Si ma première ardeur s'eſt rallentie, ſi j'ai ceſſé de travailler à votre délivrance,

ce n'eſt point l'effet d'une trahiſon de ma part, mais d'une réflexion que j'ai faite, malgré moi.

J'apperçois, dit le Chat, votre injuſte défiance; mes promeſſes, mes ſermens, rien ne peut vous raſſurer; & vous cherchez un prétexte pour éluder le traité qui nous lie. Le ſervice que je vous ai rendu, auroit dû vous prouver la ſincérité de ma réconciliation, & avoir effacé juſqu'à la moindre trace de notre ancienne inimitié. Barbare! mon triſte ſort n'a rien qui vous touche, & vous verrez périr d'un œil indifférent celui qui ſauva vos jours! Y a-t-il rien au monde de plus affreux que l'ingratitude; & ne doit-on pas tout riſquer plutôt que de s'en rendre coupable? Où ſont les dangers

que vous avez à courir, ou plutôt quels ſont ceux que votre imagination vous préſente ? Faites-m'en part, & apprenez-moi ce qui vous trouble & vous agite ſi fort ? Je jugerai ſi vos alarmes ont quelque fondement, & je tâcherai de les calmer.

Les Sages, répondit le Rat, ont diſtingué deux eſpèces d'amitié : la première, née d'un heureux rapport de l'humeur, des goûts & des eſprits, unit deux amis par le ſentiment ; leurs joies, leurs peines, leurs penſées, tout eſt commun entre eux, & ils ne cherchent dans l'amitié, que le plaiſir d'aimer & d'être aimés. La ſeconde, fille de l'intérêt, a les ſentimens auſſi vils & auſſi mépriſables que celui dont elle tire ſon ori-

gine : l'eſpoir de quelque bien, ou la crainte de quelque mal, ſont les ſeuls liens qu'elle connoiſſe ; dès qu'ils ſont briſés, elle ne ſubſiſte plus. Si l'on peut ſe livrer aveuglément aux amis de la première eſpèce, l'on doit être ſur ſes gardes avec ceux de la ſeconde. J'ai promis de rompre vos chaînes ; je ne révoque point la parole que je vous ai donnée ; mais la prudence guidera mes démarches : en travaillant à vous ſauver, je ſongerai à ne pas périr moi-même. Vous êtes un ennemi plus redoutable pour moi, que ceux dont vous m'avez délivré ; pour me dérober à leur pourſuite, j'ai lié amitié avec vous ; la néceſſité ſeule a ſuſpendu la haine que vous me portez.

J'admire votre prudence, dit le Chat, & les ſages précautions que vous voulez prendre, par la crainte de quelque infidélité de ma part. Une ſeule difficulté m'arrête : comment allier ma délivrance avec votre sûreté ; & par quel moyen vous mettrez-vous à l'abri de ma pourſuite, quand j'aurai recouvré ma liberté ? Il y a remède à tout, répondit le Rat ; je rongerai toutes les mailles du filet, excepté celle qui eſt comme la clef de toutes les autres ; je la réſerverai pour l'inſtant où vous-même, menacé d'une mort prochaine, vous ſongerez uniquement à l'éviter : je couperai alors ce nœud fatal ; de cette manière j'aurai rempli mes engagemens, & vous recou-

vrerez votre liberté, ſans pouvoir attenter à la mienne.

Le Chat voyant ſon allié inébranlable dans la réſolution qu'il avoit priſe, & qu'il tenteroit en vain de l'en faire changer, conſentit à ce qu'il vouloit. Le Rat coupa les chaînons du filet, excepté celui qui, par ſa ſtructure, lioit tous les autres. Il avoit à peine fini, que le Chaſſeur parut : le Rat alors briſe le dernier chaînon ; le Chat effrayé grimpe ſur un arbre, ſans ſonger à ſon libérateur, qui fuit dans ſon trou : le Chaſſeur approche, & voit avec autant de ſurpriſe que de douleur, ſon filet rompu, & ſes eſpérances trompées.

A quelque tems de-là, le Chat

vit de loin le Rat qui ſe tenoit alerte & ſur ſes gardes. Pourquoi m'éviter, lui dit le premier, & témoigner une défiance qui m'eſt injurieuſe ? Celui qui vous doit la vie, ſeroit-il aſſez lâche pour attenter à la vôtre ? Approchez ſans crainte de votre ami le plus tendre & le plus fidèle. Le Rat, ſans trop ſe fier aux proteſtations du Chat, lui répondit qu'il avoit réſolu d'abandonner le monde, & de paſſer ſes jours dans la retraite. Eſt-ce vivre, lui dit le Chat, que d'être ſeul, & de n'avoir pas à ſe repoſer dans le ſein d'un ami ? Pourquoi renoncer aux droits que vous vous êtes acquis ſur ma reconnoiſſance ? Celui qui, par ſa faute, perd un ami, ignore le prix de l'amitié, & ſe prive de

la plus douce consolation de la vie. Un ami est une chose précieuse : il cherche nos besoins au fond de notre cœur ; il nous épargne la honte de les découvrir nous-mêmes.

Quand l'inimitié, reprit le Rat, est accidentelle, elle peut cesser, & même être suivie d'une parfaite réconciliation ; mais quand l'inimitié est naturelle entre deux espèces de gens : si quelque raison de crainte ou d'intérêt la suspend pour un moment, elle reprend bientôt toute sa force, semblable à un feu mal éteint, qui renaît de ses cendres & porte par-tout le ravage & l'incendie. Puisque nos deux espèces sont, par leur nature, ennemies l'une de l'autre, il faut absolument nous

ſéparer. Quiconque ſe lie avec celui qui n'eſt pas de ſon eſpèce, aura le même ſort qu'une Grenouille, dont vous allez entendre l'hiſtoire.

Un Rat habitoit les bords d'un marais. Une Grenouille, citoyenne du même lieu, ſortoit quelquefois du fond des eaux pour venir reſpirer le frais. Elle ſe mit un jour à croaſſer : aveuglée par l'amour-propre, elle s'imaginoit charmer les oiſeaux d'alentour, qu'elle affligeoit par ſes croaſſemens. Le Rat, dans ce moment, étoit hors de ſon trou : les accens de la Grenouille, tout déſagréables qu'ils étoient, le charmèrent, & il témoignoit par ſes geſtes & par les mouvemens de ſa tête & de ſa queue,

tout le plaiſir qu'il reſſentoit. Ses applaudiſſemens flattèrent la Grenouille, & elle eut bientôt lié connoiſſance avec celui qui l'avoit ſi bien louée.

Chère amie, lui dit un jour le Rat, il y a des momens où j'ai mille choſes à vous dire, ſans que je le puiſſe; vous êtes alors endormie au fond des eaux; en vain je vous appelle: ma voix ne peut pénétrer juſqu'à vous; comme je ne ſais pas nager, il m'eſt impoſſible de vous aller trouver. Si vous y conſentez, j'emploierai le moyen que m'a ſuggéré l'amitié, pour obvier à cet inconvénient: je me munirai d'un long fil, dont un des bouts ſera lié à une de vos pattes, & l'autre bout à une des

miennes : ainſi nous nous avertirons mutuellement, & rien ne retardera nos rendez-vous.

La Grenouille y conſentit : nos deux amis, avec le ſecours du fil, ſe rendoient de fréquentes viſites. Par malheur pour eux, le Rat fut apperçu un jour par un Faucon qui planoit dans les airs ; il fond deſſus, l'enlève, & par le même moyen, la Grenouille & le fil. Ainſi périt cette malheureuſe imprudente, pour avoir fait connoiſſance avec quelqu'un qui n'étoit pas de ſon eſpèce.

J'ai réſolu, pour ne pas éprouver le même ſort, de m'éloigner, non-ſeulement des étrangers, mais même de mes pareils. Puiſque tu étois dans le deſſein de ne point te lier avec moi, lui dit le Chat,

pourquoi ſéduire mon cœur par tes feintes careſſes?

Un intérêt réciproque, lui répondit le Rat, avoit formé la liaiſon qui étoit entre nous; vous ſeul pouviez me délivrer des ennemis qui avoient juré ma perte; &, ſans moi, vous deveniez la proie du Chaſſeur avide qui avoit tendu ſon filet. Forcé par la néceſſité, l'on peut prendre le maſque de l'amitié vis-à-vis d'un ennemi, pour ſe ſouſtraire à un danger évident; mais le péril paſſé, on le dépoſe. Ce n'eſt pas un ſentiment de haine ou d'orgueil qui m'oblige à vous fuir; j'y ſuis forcé par l'intérêt de ma conſervation: l'eau & le feu, ne ſont pas plus ennemis l'un de l'autre, que les Chats le ſont des Rats. Tous les vœux

que vous & vos pareils ont formés, ſont de pouvoir nous croquer.: notre chair eſt pour vous autres le mets le plus délicat, & notre ſang, la boiſſon la plus délicieuſe. Croyez-moi, renoncez à ma pourſuite; vos promeſſes, vos ſermens ne peuvent me raſſurer; la force & l'artifice ſont votre partage, la foibleſſe eſt le mien : la prudence peut ſeule me mettre à l'abri des embûches que vous me dreſſez. Le Chat ſe retira tout confus de voir ſes eſpérances fruſtrées.

CHAPITRE HUITIÈME.

Sur la conduite que l'on doit tenir envers un ami que l'on a offenſé, & ſur le danger que l'on court d'ajouter foi à ſes paroles flatteuſes.

L'HISTOIRE du Chat & du Rat, dit le Sultan au Brachmane, m'a appris qu'il eſt quelquefois indiſpenſable de s'allier avec un ennemi, pour l'oppoſer à d'autres ennemis plus redoutables. Elle preſcrit les précautions que l'on doit prendre, en contractant une alliance ſi dangereuſe. Tracez-moi maintenant la conduite qu'il faut tenir avec un ami que l'on a offenſé.

Eſt-on en ſûreté en continuant de vivre avec lui dans la même intimité ? ou bien une fuite précipitée qui nous mette à l'abri de ſon reſſentiment, n'eſt-elle pas le parti le plus prudent ?

Prince, répondit Bidpaï, l'amitié outragée pardonne rarement ; ſi quelquefois, dans l'impuiſſance de venger ſon injure, elle paroît l'oublier, c'eſt un calme trompeur qui préſage la tempête : plus le feu de la colère eſt demeuré couvert, plus il eſt terrible quand il vient à éclater. L'hiſtoire d'un Roi de l'Yemen & de ſon Perroquet, apprendra à Votre Majeſté, de quelle manière il faut agir avec ſon ami, quand, par malheur, on l'a outragé.

Ibnmédin, Roi de l'Yémen,

avoit un Perroquet qu'il aimoit à l'excès. Sa beauté, la douceur de ſon langage, ſes réparties toujours faites à-propos, ſembloient juſtifier le goût du Prince, qui préféroit ſouvent la compagnie de ſon Perroquet, à celle de ſes Courtiſans. Le haſard voulut qu'Ibnmédin & Koubré (c'étoit le nom de cet oiſeau chéri) devinſſent pères le même jour. Le Sultan en fut enchanté; le fils de ſon oiſeau favori fut élevé dans le Sérail avec celui du Roi.

Koubré, tous les matins, quittoit le Palais, & prenoit ſon vol vers une forêt où jamais mortel n'avoit pénétré : là, il trouvoit des arbres qui portoient un fruit dont lui ſeul connoiſſoit les vertus admirables : il en cueilloit deux;

l'un étoit deſtiné au fils de ſon maître, & l'autre à ſon fils.

Pluſieurs années s'écoulèrent ſans que rien altérât la bonne intelligence qui régnoit entre le fils du Sultan & celui du Perroquet. Ce dernier amuſoit le Prince par ſes gentilleſſes : ils étoient inſéparables. Mais une bagatelle troubla la paix : le jeune Perroquet s'imaginant que l'enfance égale toutes les conditions, oublia qu'il n'étoit que le complaiſant de ſon jeune maître ; il le mordit : le fils du Sultan irrité, ſaiſit le coupable, le jette à terre avec violence, & l'étend mort à ſes pieds.

Koubré, ne ſoupçonnant rien, revenoit joyeux de la forêt, & il portoit au jeune Prince & à ſon fils les fruits merveilleux que lui

ſeul pouvoit leur donner. Quel fut ſon déſeſpoir, quand il vit ſon fils baigné dans ſon ſang ! peu s'en fallut qu'il n'expirât de douleur. Je ne dois accuſer perſonne de mon malheur, dit-il en lui-même ; mon ambition l'a cauſé : devois-je confier à d'autres ce que j'avois de plus cher au monde, & préférer le Palais redoutable des Sultans, au ſéjour paiſible des forêts ? Et toi, Prince cruel & ingrat, une légère offenſe t'a fait oublier tous mes ſoins, les aſſiduités & les complaiſances de mon fils ; ma vengeance apprendra aux grands que l'on n'outrage pas toujours impunément les petits.

Ce malheureux père diſſimula quelque tems. Ayant enfin trouvé le fils du Sultan tout ſeul, il s'élance

s'élance ſur lui, lui crève les yeux, prend enſuite ſon vol & va ſe percher ſur l'arbre le plus élevé. Le Sultan, tranſporté de fureur, y court, & voit avec dépit le coupable à l'abri de ſes coups. La ruſe eſt le ſeul moyen qui lui reſte : il l'emploie, & tâche d'attirer par de belles paroles celui dont il a juré la perte. Ami, lui dit-il, deſcends ; oublions le paſſé : le deſtin avoit gravé ſur la table d'airain notre commun malheur. Ne ſuis-je pas aſſez infortuné d'avoir à pleurer un fils aveugle ? Ton abſence doit-elle me coûter de nouvelles larmes ?

Prince, répondit Koubré, vos bontés m'avoient fixé à votre Cour ; je comptois y paſſer des jours tranquilles, conſacrés à votre amu-

ſement ; depuis que j'ai vu couler le ſang de mon fils, ce ſéjour, autrefois ſi délicieux, m'eſt devenu en horreur : il me retrace l'offenſe que je vous ai faite, & la mort qu'elle mérite. La crainte, la perplexité n'abandonnent jamais un coupable : ſouvent même, malgré ſa défiance, il finit par ſubir le châtiment qu'il a mérité, comme il arriva aux voleurs qui avoient fait périr un Santon.

Il y avoit à Edeſſe un Derviche fort connu par l'auſtérité de ſa vie. Sa piété, ſa douceur lui avoient gagné le cœur de tous les habitans. Il eut envie de faire le pélerinage de la Mecque ; & ſe mit en chemin tout ſeul. Quelques jours après ſon départ, il fut attaqué par des voleurs. Il

leur offrit le peu d'argent qu'il avoit ; il les conjura de ne point lui ôter une vie qu'il regretteroit moins, leur disoit-il, s'il avoit vu le Temple sacré de la Mecque.

Ses prières, ses larmes ne purent fléchir les brigands ; ils firent briller leurs cimeterres à ses yeux. Danadil voyant sa mort certaine, cherchoit d'un œil inquiet quelqu'un qui pût le secourir, ou du moins, déposer un jour contre ses assassins ; mais personne ne s'offroit à sa vue dans ces déserts immenses. Se voyant abandonné des hommes, il adressa la parole à des Gruës qui voloient alors au-dessus de sa tête. Oiseaux, leur dit-il, soyez les témoins de cet assassinat : je vous remets le soin

de ma vengeance. L'apoſtrophe fit rire les voleurs : elle ne les empêcha pas de maſſacrer le Derviche. Danadil ne revenant point, on ſoupçonna ſa mort dans la ville d'Edeſſe. Les habitans le regrettèrent ; ils cherchèrent envain à deviner les auteurs de ce crime. Pluſieurs années s'étoient écoulées, lorſque la ſolemnité d'une fête attira dans cette Ville les habitans des environs. Le peuple étoit aſſemblé dans le parvis de la principale Moſquée, lorſqu'une troupe de Gruës paſſa au-deſſus de cette même Moſquée. Le haſard, ou plutôt le Ciel vengeur de l'innocence outragée, avoit conduit dans le même endroit les aſſaſſins de Danadil. L'apparition de ces Oiſeaux, leurs cris aigus

& perçans rappelèrent dans l'eſprit de l'un d'eux le meurtre qu'ils avoient commis. Voici, dit-il en riant à un de ſes camarades, les témoins de Danadil. Ces paroles, quoique prononcées à voix baſſe, furent entendues par quelqu'un, qui dénonça les coupables : ils furent arrêtés ſur le champ ; interdits, déconcertés, ils firent l'aveu de leur crime, qu'ils expièrent dans les tourmens.

Koubré, dit le Sultan, quelle application pouvez-vous faire de cette hiſtoire à votre ſituation actuelle ? Mon fils méritoit peut-être la mort, pour l'avoir donnée injuſtement au vôtre ; vous vous êtes contenté de le priver de la vue ; je dois vous ſavoir quelque gré de votre modération : me

croyez-vous moins généreux que vous ? La vengeance eſt indigne des Rois ; images du Tout-Puiſſant ſur la terre, ils doivent, comme lui, ſavoir pardonner.

Seigneur, reprit le Perroquet, cette belle maxime ſortie de la bouche de Votre Majeſté, eſt ſans doute dans ſon cœur ; mais, ne point ſe fier aux careſſes feintes ou véritables d'un ami offenſé, eſt une autre maxime, dont l'oubli pourroit me coûter la vie ; permettez que je m'éloigne à jamais de votre préſence.

Ingrat, dit le Prince, vous ſavez combien je vous aime, & vous voulez m'abandonner ! Que vais-je devenir ſans vous, moi qui préférois votre compagnie à celle de mon Séraïl, de mes Cour-

tiſans. La tendreſſe que j'ai pour vous égale celle que je porte à mon propre fils. Eſt-il poſſible que je conſerve du reſſentiment contre celui qui m'eſt ſi cher ?

Sire, répondit Koubré, inutilement vous voulez me perſuader que je vous ſuis auſſi cher que votre propre fils. Un fils a les premiers droits ſur notre cœur ; un ami n'obtient que les ſeconds. On vante beaucoup la force de l'amitié ; mais, miſe à l'épreuve, on reconnoît ſa foibleſſe. L'on a vu des amis prêts à ſe ſacrifier pour ſauver leurs amis ; mais la vue d'un danger inévitable a fait diſparoître ce prétendu héroïſme : ſouvent même ils ſe ſont ſervis de cet ami pour lequel ils vouloient ſe dévouer à la mort, comme

d'un bouclier qui pût les mettre eux-mêmes à l'abri de ſes coups. L'hiſtoire d'une Payſanne & de ſa Fille, ne prouve que trop cette triſte vérité.

Une Payſanne, déjà avancée en âge, avoit une fille unique qu'elle aimoit à l'excès : cette fille chérie tomba dangereuſement malade : la mère déſolée fatiguoit le Ciel par ſes vœux. Grand Dieu! s'écrioit-elle jour & nuit, frappez-moi, & épargnez ma fille : je fais volontiers le ſacrifice de ma vie ; ajoutez à ſes jours ceux que vous retrancherez des miens. Un ſoir que le mal de la fille étoit plus violent, & que la mère redoubloit ſes prières, elle entend un bruit effrayant dans ſa cour : bientôt elle voit entrer, à la lueur

de la lampe ſourde qui éclairoit ſa cabane, un ſpectre noir. Tremblante, interdite, elle s'imagine que ſes vœux téméraires ont été enfin exaucés, & que ce ſpectre eſt l'Ange de la Mort, qui vient ſéparer ſon corps de ſon ame. O Azraël, s'écrie-t'elle, prenez garde de vous tromper ; ce n'eſt pas moi qui ſuis malade, c'eſt ma fille.

Si, à la honte de l'humanité, l'amour paternel, mis à une trop forte épreuve, ſe dément quelquefois, doit-on ſe flatter que l'amitié ſaura mieux réſiſter ? Prince, vous vous faites illuſion, ſi vous croyez que les liens qui nous uniſſoient, ne ſont pas tout-à-fait rompus. J'ai cauſé le malheur de votre fils, & ce même fils eſt le meurtrier du mien. Trop de ſujets de haine

nous ſéparent l'un de l'autre, pour pouvoir jamais nous rapprocher. Je mettrai la vaſte étendue des mers entre vous & moi, & je fuirai à l'Orient quand vous ſerez à l'Occident. Peut-être même me retirerai-je dans une region tout-à-fait inconnue. La familiarité dont Votre Majeſté m'a honoré m'apprendra du moins à ne point courir les dangers d'une nouvelle liaiſon.

Si vous étiez coupable, vous auriez raiſon, lui dit le Roi, de vous mettre à l'abri de ma vengeance; mais mon fils s'eſt attiré le malheur qui lui eſt arrivé. Avant ſa naiſſance vous faiſiez mes délices: j'ai partagé, depuis, mon cœur entre vous & lui; ſon infortune n'a rien diminué de ma

tendreſſe pour lui ; mais dans le triſte état où il eſt, ſa préſence m'afflige. Pour vous, Koubré, vous avez encore les mêmes charmes ; vous poſſédez les mêmes talens qui captivèrent ma bienveillance ; votre ſituation & la mienne reſſemblent aſſez à celle d'un certain Sultan & de ſon Muſicien.

Un Sultan avoit attiré à ſa Cour le plus célèbre Muſicien de l'Aſie. Ce Prince, qui le combloit de bienfaits, voulut qu'il formât, dans cet art agréable, un jeune eſclave. Celui-ci, né avec les diſpoſitions les plus heureuſes, ne tarda pas à ſurpaſſer ſon maître : bientôt la réputation qu'il s'étoit faite, franchit les murs du Sérail où il étoit enfermé, & paſſa en Perſe & aux Indes. Les ſons touchans

qu'il tiroit de divers inſtrumens, & qu'il uniſſoit avec ceux de la plus belle voix du monde, plûrent ſi fort au Sultan, qu'il en fit ſon favori.

Le Muſicien, déjà fâché d'être éclipſé par ſon élève, vit avec un extrême dépit qu'il alloit encore lui enlever les bonnes graces du Prince. La plus noire jalouſie s'empare de ſon ame; il ſe livre à la fureur qu'elle lui inſpire; il en immole l'objet. Le Sultan indigné fit venir le Muſicien. Tu connoiſſois, lui dit-il, ma paſſion pour la Muſique, & tu ſavois que je partageois mes jours entre toi & mon eſclave; il m'enchantoit par les doux ſons de ſa voix dans l'intérieur de mon Sérail, où tu ne pouvois pas pénétrer. Je retrouvois

les mêmes charmes auprès de toi dans les appartemens extérieurs ; tu as coupé par le milieu la trame de ces jours agréables consacrés en entier à l'harmonie : tu mérites doublement la mort, pour avoir fait périr un innocent, & pour avoir privé ton Roi du plaisir le plus vif qu'il pût avoir. Seigneur, répondit le Musicien, je reconnois ma faute & la justice de l'arrêt que vous venez de prononcer ; mais songez qu'en me faisant mourir, vous perdrez en entier ce plaisir si attrayant pour vous, dont vous pouvez, en me pardonnant, conserver du moins une partie. Cette réflexion qui avoit échappé au Roi le frappa, & sauva la vie au Musicien.

En m'abandonnant, Koubré,

mon ſort ſera auſſi triſte que l'auroit été celui du Sultan, s'il eût écouté ſa colère : au chagrin que me cauſe l'infortune de mon fils, ſe joindra celui de ton abſence.

Prince, répondit le Perroquet, la douce perſuaſion découle de vos lévres ; mais le poiſon amer de la vengeance eſt caché dans le fond de votre cœur. Je connois l'étendue de votre puiſſance & celle de ma foibleſſe ; une prompte fuite peut ſeule me mettre à l'abri de vos coups. Je dois imiter le Cerf timide, qui fuit devant le Tigre altéré de ſon ſang. C'eſt une témérité au foible d'oſer ſe meſurer avec le fort ; comme l'hiſtoire d'un Roi & de ſon Viſir le prouvera à Votre Majeſté.

Un Sultan du Turkiſtan faiſoit

le bonheur de ſes peuples par ſa juſtice & par ſa douceur. Un de ſes Viſirs ſe révolta contre lui, & ſe mit à la tête d'une troupe de Brigands. Le Prince, avant de le châtier, lui écrivit pour l'exhorter à rentrer dans ſon devoir. Le rebelle, au lieu de reconnoître ſa faute, prit pour un excès de foibleſſe de la part du Prince, ce qui n'étoit qu'un excès de bonté. Il n'en devint que plus fier. Le Sultan ſe mettant à la tête de ſes troupes, lui écrivit ces paroles. «Tu reſſembles à une bouteille » de verre, & moi à une pierre ». Soit que la bouteille frappe la pierre, ou que la pierre frappe la bouteille, la fragilité de cette dernière la fera toujours briſer, ſans que la pierre ſouffre la moindre altération.

Seigneur, continua Koubré, je ſuis le verre fragile, & vous êtes la pierre : j'ai porté à votre cœur le coup le plus terrible qu'il pût reſſentir ; l'offenſe eſt trop grande pour pouvoir compter ſur le pardon que vous feignez de m'offrir. Il eſt des injures que l'on ne pardonne jamais. La clémence, de même que les autres vertus, a des bornes qu'il eſt impoſſible de franchir.

Perfide, dit le Prince, tu veux abattre dans un inſtant le temple ſacré de l'amitié, qui m'avoit coûté tant de peines & tant de ſoins à édifier !

Sultan, répondit le Perroquet, les colomnes qui portoient ce temple ont été renverſées par les ſecouſſes les plus violentes, & ont

entraîné l'édifice dans leur chûte.

Koubré, dit Ibnmédin, je vois avec colère que vous réſiſtez à tous les efforts que je fais pour diſſiper vos injuſtes ſoupçons : c'eſt trop méconnoître mes bontés.

Je lis dans le fond de votre cœur, répartit le Perroquet, malgré le voile épais de la diſſimulation dont vous tâchez de le couvrir : mon ſang ſeroit un baume ſalutaire qui guériroit la profonde bleſſure que je vous ai faite. Je juge de vos ſentimens par les miens ; croyez que ſi la force eût ſecondé ma fureur, j'aurois fait périr votre fils pour venger le mien. Puis-je douter, après ce temoignage intérieur, que vous me traiteriez plus favorablement, ſi j'étois en votre pouvoir ?

Celui, dit le Sultan, qui ne ſait pas couvrir du manteau de l'indulgence les fautes de ſes amis, & qui laiſſe ternir le miroir de ſon ame par le ſouffle empoiſonné de la haine, eſt indigne de porter le nom d'homme. La clémence eſt la première vertu d'un Prince: plus l'offenſe eſt grande, plus il y a de gloire à pardonner.

Seigneur, répondit Koubré, ſi l'hiſtoire a conſacré la mémoire de quelques Princes qui ont regardé la vengeance comme indigne de la Majeſté Royale, de ſi beaux exemples ont eu peu d'imitateurs, & ne ſont pas faits pour raſſurer un coupable. Les Sages diſent que deux ſortes de gens manquent de jugement & de prudence. Les premiers, ſont ceux qui préſu-

ment trop de leurs forces; la mort eſt le fruit qu'ils recueillent tôt ou tard de leur témérité. Les ſeconds ſont ceux qui, après avoir offenſé cruellement, ſe repoſent ſur la foi d'une réconciliation ſimulée, & ſe livrent, ainſi déſarmés, à la vengeance qu'ils ont ſuſcitée.

Koubré, répartit le Sultan, vous rejettez avec opiniâtreté tous les conſeils que je vous donne; que me ſert d'arracher le bandeau qui dérobe la vérité à vos yeux, ſi vous ne voulez pas les ouvrir? Vous êtes auſſi indocile à ma voix, que le fut un Loup à celle d'un Derviche. Puiſſe cette hiſtoire faire quelque impreſſion ſur votre eſprit!

Un Derviche, en ſe promenant, rencontra un Loup. L'Anachorete

rempli de zèle ſe mit à le prêcher ; il lui repréſenta avec force les malheurs que l'injuſtice & la cruauté entraînent après elles, & lui fit un pompeux éloge de la modération. Monſieur le Prédicateur, lui dit le Loup, abrégez votre ſermon ; j'apperçois un troupeau de Moutons qui défile dans le vallon prochain : vous me feriez manquer un des plus beaux coups de ma vie.

Sire, répondit Koubré, Votre Majeſté peut ſe diſpenſer déſormais de me donner des conſeils ; je ne les ſuivrai pas, pour abandonner ceux que me dicte la prudence : elle m'ordonne de fuir votre Cour. Ceſſons un combat qui ne dure que depuis trop longtems, & duquel vous vous flattez

en vain de ſortir victorieux. Ecoutez une hiſtoire qui nous peut convenir à l'un & à l'autre.

Un Arabe du Déſert, arrivé à Bagdad après un long & pénible voyage, entra dans la boutique d'un Boulanger. Le moment étoit favorable; on tiroit le pain du four. Sa bonne odeur, ſa couleur, tout flattoit l'appétit de l'Arabe qui jeûnoit depuis longtems. Frère, dit-il au Boulanger, promettez-moi de me fournir du pain autant que j'en pourrai manger, & fixez la ſomme que vous jugerez convenable. Quatre ou cinq pains, dit en lui-même le Boulanger, raſſaſieront cet affamé: en lui demandant deux dinars, qui eſt le prix de vingt pains, je ferai un gain honnête.

Le prix convenu & payé, l'Arabe s'assied sur les bords du Tygre. Le Boulanger, fidèle à sa parole, s'empresse d'apporter du pain, & l'Arabe de le manger. Il en avoit déjà expédié plus de trente, lorsque s'appercevant qu'il n'en avoit plus devant lui, il fit ressouvenir le Boulanger de sa promesse. Celui-ci, encore plus étonné du rude appétit de son hôte, que fâché du mauvais marché qu'il venoit de conclure, lui en témoigna sa surprise. Ne vous impatientez pas, lui répondit l'Arabe; car je vous assure que tant que l'eau de ce fleuve coulera, je ne cesserai de manger.

Tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines, poursuivit le Perroquet, tant qu'un

ſouffle de vie animera mon foible corps, je ne ceſſerai de fuir votre colère. Prince, le cruel deſtin a étendu entre vous & moi le ſombre voile de la ſéparation : aucune force humaine n'eſt capable de le lever.

Koubré, après ces dernières paroles, s'élança dans les airs d'un vol rapide, & diſparut bientôt aux yeux du Sultan, qui s'en retourna dans ſon Palais, confus & déſeſpéré d'avoir manqué ſa vengeance.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Que la clémence eſt une des plus grandes vertus des Princes.

JE viens de voir, dit Dabichelim au Brachmane, qu'il ne faut point ſe fier aux feintes careſſes d'un ami offenſé. Apprenez-moi maintenant ce que c'eſt que la clémence, & dans quelles occaſions les Princes doivent exercer cette vertu, le plus bel apanage de la Royauté.

Prince, répondit le Brachmane, l'homme par lui-même eſt ſi fragile, ſi ſujet à l'erreur, qu'à chaque inſtant il a beſoin d'indulgence. Si les Rois oublient cette

cette vérité, ſi la douceur & la clémence n'environnent pas leurs trônes, ils écartent les ſerviteurs fidèles; ils aliénent tous les cœurs; les Miniſtres intimidés n'oſent terminer aucune affaire; un découragement univerſel s'empare de tous les eſprits; le trouble & la confuſion ſont le fruit d'une ſévérité outrée. Les Princes ſe privent encore du plus pur, peut-être de l'unique plaiſir qu'ils puiſſent goûter ſur le trône, du plaiſir de faire des heureux.

Je ne ſuis jamais ſi heureux que quand je pardonne, diſoit un Roi des Indes.

La clémence eſt ſans doute la ſeconde vertu des Rois, mais elle a des bornes: il ſeroit dangereux de les franchir. Jamais elle ne doit

dégénérer en foibleſſe ; il faut qu'elle ſoit toujours tempérée par la juſtice. Un Prince doit ſavoir pardonner & punir à propos ; mais il faut que, même en puniſſant, il paroiſſe le faire à regret. La crainte & l'eſpérance ſont les deux reſſorts les plus puiſſans du Gouvernement.

Un Prince éclairé étudie le caractère de ceux qu'il deſtine à le ſoulager dans les fonctions pénibles du Gouvernement ; il ſait que du choix qu'il fera, dépendent ſa gloire, ſa tranquillité & le bonheur de ſes ſujets. Des lumières, du déſintéreſſement, de la probité, ſont les qualités qui le décident. Il ne ſe repoſe pas ſi entièrement des affaires ſur ſes miniſtres, qu'il n'examine par lui-même leur con-

duite. Ceux qui ſavent que le Prince a l'œil ouvert ſur eux, n'oſent abuſer du pouvoir : la juſtice, la modération, dirigent leurs pas. Les peuples heureux béniſſent le Prince. L'hiſtoire d'un Lion & d'un Renard va vous préſenter ce tableau.

Un Renard nommé Fériſé menoit une vie auſtère & contemplative ; il paſſoit le jour & une grande partie de la nuit à prier & à méditer ; il n'accordoit au ſommeil que le tems néceſſaire pour réparer ſes forces. Loin de faire la guerre aux animaux, il ſe contentoit, pour toute nourriture, de l'herbe ou de quelques fruits ſauvages. Fériſé, malgré la vie auſtère qu'il menoit, n'avoit pas renoncé entièrement à la ſo-

ciété de ſes ſemblables; il tâchoit de les exciter à la vertu autant par ſes diſcours que par ſon exemple.

Un jour qu'il s'entretenoit avec eux, ils blâmoient ſon genre de vie. Vous êtes dans l'erreur, lui diſoient-ils, & vous avez tort de fuir les plaiſirs que préſente ce monde. Puiſque le paſſé n'eſt plus & que l'avenir nous eſt caché, pourquoi ne pas jouir du préſent, qui ſeul eſt en notre pouvoir?

Si le paſſé, comme vous en convenez, leur répondit Fériſé, ne peut plus revenir, & ſi l'avenir eſt incertain, nous devons donc conſacrer le préſent à nous préparer au long voyage, qui ſeul eſt certain. Ce monde n'eſt qu'une terre ingrate: il a cependant l'avantage d'être pour nous le champ dans

lequel nous ſemons pour l'autre vie; nous y recueillerons les fruits que nous aurons ſemés dans celle-ci. Les plaiſirs, les hônneurs, les richeſſes, tout nous abandonne au dernier moment. La vertu ſeule nous ſuit: elle eſt encore pour nous, lors même que nous ne ſommes plus.

Le Tout-Puiſſant, répartirent les amis de Fériſé, n'a créé ce monde, & les biens qu'il renferme, que pour l'uſage de ſes créatures. Y renoncer, comme vous le prétendez, n'eſt-ce pas anéantir autant qu'il eſt en vous les bienfaits de l'Être ſuprême? Il y a des plaiſirs légitimes, dit Fériſé, & il y en a de criminels. Il n'eſt jamais permis de ſe livrer aux derniers; jouiſſons modérément: ſur-tout ne faiſons pas ſervir au crime ce

que le Souverain Être nous a donné pour notre bonheur. N'eſt-ce pas un crime, par exemple, que d'attaquer des animaux qui ne vous ont fait aucun mal, & de vous baigner dans leur ſang? La nature, cette mère ſi féconde, ne vous offre-t-elle pas aſſez d'autres productions propres à flatter votre goût & à réparer vos forces? N'exigez rien de moi qui ſoit contraire à la vertu; vous parler n'eſt pas un crime, mais vous imiter en ſeroit un. Si mon trop de ſincérité vous déplaît, ſi l'auſtérité de ma morale vous effraye, la terre eſt vaſte, & je vous délivrerai d'un cenſeur importun.

La vertu ſe fait reſpecter de ceux même qui ne la pratiquent pas. Les amis de Férifé ne purent s'em-

pêcher d'admirer la ſienne : ils craignirent de le perdre, & le conjurèrent de ne pas les quitter. Bientôt la réputation de ſa ſageſſe ſe répandit de toutes parts ; l'on venoit en foule pour le conſulter & s'éclairer.

Auprès de l'endroit où s'étoit retiré Fériſé étoit une forêt immenſe. Elle étoit habitée par un grand nombre d'animaux de différente eſpèce. Ils avoient pour Roi un Lion nommé Kandjoui. Un jour qu'il s'entretenoit avec ſes courtiſans, la converſation tomba ſur Fériſé : les éloges qu'ils en firent au Lion, lui firent naître le deſir de le connoître. Fériſé parut devant le Prince, qui le reçut avec bonté & lui fit pluſieurs queſtions. Ses réponſes, loin d'affoiblir dans

l'eſprit du Lion l'idée avantageuſe qu'il en avoit conçue, ne firent que l'augmenter : il réſolut de ſe l'attacher. Mon Royaume eſt vaſte, lui dit-il un jour, je ne puis pas tout voir par moi-même ; j'ai beſoin d'un Miniſtre qui puiſſe me ſeconder ; puis-je en choiſir un plus éclairé, plus vertueux, enfin plus digne de ma confiance que vous ?

Seigneur, répondit Fériſé, un Prince équitable ne force pas ſon ſujet d'accepter une dignité pour laquelle il ſe ſent de l'éloignement. L'on réuſſit rarement dans les choſes que l'on entreprend contre ſon gré. Les fautes des Miniſtres retombent ſur le Prince, & les peuples, peut-être injuſtement, le rendent reſponſable du choix qu'il a

fait. Vous avez à votre Cour nombre de ſujets qui, pleins du deſir de remplir cette place, réuniſſent dans un degré plus éminent que moi, les lumières & les talens qu'elle exige.

De gré ou de force, reprit le Lion, il faut que vous obéiſſiez. Deux ſortes de perſonnes, répliqua Fériſé, deſirent avec ardeur cette dignité que vous m'offrez. Celles qui, dévorées d'ambition, & ſe ſentant des talens pour réuſſir avec les hommes, cherchent à dominer & à s'élever au-deſſus d'eux; ou celles qui n'ayant par elles-mêmes aucune eſpèce de mérite, croient éblouir le public par l'éclat de leur place, & faire oublier leur baſſeſſe. Pour moi, peu touché des richeſſes ou des gran-

deurs, je n'aſpire qu'à une heureuſe médiocrité : j'oſe ſupplier Votre Majeſté de ne me point impoſer un fardeau trop peſant pour mes foibles épaules. Si je ne ſuis occupé que de ce monde & des affaires qu'il entraîne après lui, je ſerai expoſé au même malheur que des Mouches dont je vais vous raconter l'hiſtoire.

Un Derviche renommé par la ſainteté de ſa vie entra chez un Confiſeur. Le maître de la boutique s'empreſſa de régaler le ſaint homme & lui préſenta un vaſe plein de miel. A peine l'eut-il découvert, qu'une légion de Mouches fondit deſſus. Le Confiſeur prit un éventail pour les en chaſſer; les Mouches qui ſe trouvèrent ſur le bord du vaſe, ſe ſauvèrent aiſé-

ment ; celles qui, plus avides, s'étoient jetées dans le milieu, retenues par le miel, ne purent s'envoler.

Le Derviche, plongé dans une profonde rêverie, examinoit ce ſpectacle d'un œil avide ; il laiſſa échapper un ſoupir. Le Confiſeur étonné lui en demanda le ſujet.

Ce vaſe, dit le Derviche, eſt le monde, & les Mouches en ſont les habitans. Celles qui ſe ſont arrêtées ſur le bord du vaſe, reſſemblent aux ſages qui, maîtres d'eux-mêmes, ne courent pas comme des inſenſés après les plaiſirs & ſe contentent de les effleurer. Les Mouches qui ſe ſont précipitées au milieu du vaſe, repréſentent ceux qui, lâchant la bride

à leurs passions, se livrent sans aucune retenue à toute sorte de volupté.

Lorsque l'Ange de la Mort, parcourant d'un vol rapide la surface de la terre, agitera ses aîles, les hommes qui ne se seront arrêtés que sur les bords du vase, prendront librement leur essort vers la partie céleste ; mais les esclaves de leurs passions qui seront plongés dans le vase des plaisirs, s'y enfonceront de plus en plus, & seront précipités dans les abîmes.

Le Ministre, dit le Lion, qui n'abuse point de son autorité pour fouler les peuples ; qui protège le foible opprimé ; qui est humain, laborieux & sur-tout équitable, n'a rien à redouter, ni dans ce monde, ni dans l'autre. Je con-

viens avec Votre Majeſté, répondit Fériſé, que le Miniſtre qui ſe conduit ainſi, eſt sûr de ſon bonheur dans l'autre vie; mais il n'en eſt pas de même dans celle-ci. L'élévation d'un nouveau Miniſtre lui ſuſcite autant d'ennemis ſecrets qu'il avoit de rivaux; ils ſe réuniſſent tous contre lui & aiguiſent les traits de la plus noire jalouſie. Ils donnent une interprétation maligne à ſes diſcours: ſes actions, même les plus louables, ſont préſentées ſous l'apparence du mal. Les Princes, trop malheureux pour que la vérité pénètre juſqu'à eux, finiſſent par ajouter foi à ce qu'ils entendent de tant de bouches, & diſgracient le Miniſtre, victime innocente de la haine & de la calomnie.

Vous n'avez pas à redouter un pareil ſort, dit le Lion au Renard : vos vertus me ſont connues ; je vous donne toute ma confiance : l'envie fera d'impuiſſans efforts contre vous ; je parerai les coups qu'elle voudra vous porter : les nouveaux honneurs que j'accumulerai ſur votre tête la reduiront au ſilence.

Seigneur, reprit Férifé, je ſuis pénétré des faveurs de Votre Majeſté ; mais, oſerai-je en ſolliciter une plus chère à mon cœur, que tous les honneurs auxquels vous daignez m'élever ? c'eſt la permiſſion de retourner dans ma ſolitude. Une grande partie de ma vie s'eſt déjà écoulée ; je veux en conſacrer le reſte, d'abord à faire des vœux pour la durée d'un règne qui fait

le bonheur de la terre, enfuite à tâcher de devenir meilleur.

Ne vous laiſſez pas abattre par la crainte, lui dit Kamdjoui ; la parole que je vous ai donnée doit diſſiper vos ſoupçons. Prenez en main le gouvernement de mes Etats ; que votre élévation faſſe trembler les méchans & raſſure les gens vertueux. Prince, répondit Fériſé, une plus longue réſiſtance deviendroit un crime. J'accepte les pénibles fonctions que vous voulez me confier, mais c'eſt à une condition. Mille ennemis jaloux de ma nouvelle dignité, vont s'élever contre moi, & ils tâcheront de me perdre. J'oſe exiger de Votre Majeſté de ne point me condamner, ſans avoir approfondi

auparavant les accuſations qu'ils formeront contre moi.

Le Lion, après avoir donné au Renard toutes les aſſurances qu'il avoit demandées, l'établit ſon premier Viſir. Bientôt le Monarque & le nouveau favori devinrent inſéparables, & il paroiſſoit plutôt le collègue que le Miniſtre de ſon maître.

Mais ce que Fériſé avoit prévu arriva. Les autres Viſirs & les courtiſans, jaloux de ſon crédit & déſeſpérés de la chûte du leur, ſe liguèrent tous contre lui & cherchèrent les moyens de le perdre. La choſe n'étoit pas facile : ſa conduite étoit irréprochable & il poſſédoit toute la confiance du Lion ; mais que ne peuvent la haine &

l'envie ! Un des conjurés, de concert avec les autres, prit les viandes préparées pour le Lion & les cacha dans l'antre de Férisé.

L'heure du repas venue, tous les Grands se rendent auprès du Sultan. Le Renard, retenu par une affaire pressée, ne put pas s'y trouver. Kamdjoui, en attendant que l'on servît, faisoit l'éloge de son nouveau Ministre, & redoubloit, sans le savoir, la haine que l'on avoit déjà contre ce favori.

Cependant les Officiers cherchent de tous côtés ce qui avoit été préparé pour le dîner du Roi : leurs soins sont inutiles. Le Lion frémissoit de colère. Je serois coupable, dit l'un des conjurés, de garder un plus long silence : on m'a assuré que Férisé avoit eu la

témérité d'enlever pour lui le dîner de Votre Majeſté. Une imputation auſſi grave, reprit un autre, mérite d'être approfondie. Les perſonnes en place ſont toujours expoſées à la calomnie. Cela eſt vrai, dit un troiſième ; mais, ſi le dîner du Roi ſe trouve chez l'accuſé, la preuve ſera complette.

Kamdjoui qui écoutoit avec impatience ces diſcours, demanda que l'on produisît des temoins. Prince, dit un des courtiſans, la probité de Férifé m'a toujours été ſuſpecte. Je le regarde comme un fourbe habile, qui cache ſous le maſque de la piété un cœur pervers. Il ne tient qu'à Votre Majeſté d'éclaircir la vérité du crime qu'on lui impute : ordonnez que l'on viſite ſa demeure. Il n'y a

pas de tems à perdre, ajouta un autre; Férisé a des espions par-tout, même à la Cour, qui l'instruisent de tout ce qui s'y passe. Démarche inutile, dit un Visir plus hardi que les autres, le coupable connoît l'empire qu'il a sur l'esprit du Roi; il se disculpera, & peut-être nous fera passer pour des calomniateurs.

Ce dernier trait piqua le Lion: il fit appeler Férisé, qui ignoroit ce qui se tramoit contre lui. Il parut avec cette noble hardiesse que donne l'innocence, & que le crime veut en vain imiter. Le Lion lui demanda d'un ton courroucé, ce qu'étoient devenues les viandes que l'on devoit lui servir. Le Renard assura qu'il les avoit remises à l'Officier de sa bouche. Celui-ci

gagné, nia de les avoir reçues. Le Lion ordonna de visiter la demeure de Férisé; les gardes y trouvèrent aisément les viandes que les conjurés y avoient cachées. Férisé, indigné de la méchanceté de ses ennemis, & de la foiblesse du Roi, se retira sans daigner ouvrir la bouche.

Ses ennemis profitèrent de sa retraite pour achever de le perdre. Le Loup qui, jusqu'alors, avoit paru être de ses amis, le croyant disgracié, dit au Lion que le bien du Royaume exigeoit un sacrifice; que si une faute aussi grave restoit sans châtiment, tous les coupables se flatteroient de l'impunité, & de-là que de désordres!

Je suis étonné, dit l'Once, l'un des plus acharnés contre le Renard,

que Votre Majeſté paroiſſe encore douter du crime de Férisé : la preuve en eſt complette, & vos ſujets attendent que vous vengiez la vertu que ce fourbe a profanée, en la faiſant ſervir de voile à ſes crimes. La sûreté publique, j'oſe même dire la vôtre propre, y eſt intéreſſée. A quels excès ne ſe porteront point les méchans, ſi le glaive de la Juſtice reſte toujours dans le fourreau ? Il faut l'en tirer, & en frapper le coupable, tel cher qu'il puiſſe être à votre cœur. Votre Majeſté doit ſuivre l'exemple d'un Sultan de Bagdad dont je vais lui raconter l'hiſtoire.

Un Sultan d'Iconium avoit un fils dont les qualités aimables faiſoient les délices de ſon père & l'eſpoir des peuples. Le jeune Prince

eut envie de faire le pélerinage de la Mecque. Il s'embarque après en avoir obtenu la permiſſion & arrive heureuſement. Les dévotions preſcrites par la loi accomplies, il prend la réſolution de retourner par terre dans ſes Etats & ſe joint à une caravane du Khoraſſan qui alloit à Bagdad. L'accueil qu'on lui fit dans cette Ville fut digne de ſon rang & de ſa naiſſance : tout fut mis en œuvre par le Sultan de Bagdad, pour amuſer un hôte auſſi illuſtre. Le jeune Prince, après un ſéjour aſſez long, prit congé du Sultan. Il voulut, avant de partir, lui témoigner ſa reconnoiſſance & lui fit préſent d'une jeune eſclave qu'il avoit amenée avec lui.

Le Prince s'étoit à peine mis

en route, que le Sultan empreſſé de voir ſa nouvelle conquête, vole à ſon Sérail. Quoiqu'il ſe piquât d'avoir raſſemblé dans ce lieu de délices les plus rares beautés de l'Aſie, il fut forcé d'avouer que Gulroué (c'étoit le nom de ſa nouvelle eſclave) l'emportoit ſur toutes ſes rivales. Leurs charmes, loin d'effacer l'éclat des ſiens, ſembloient y ajouter & embellir ſon triomphe. Elles craignirent que cette nouvelle venue ne leur enlevât le cœur du Sultan. Leur crainte n'étoit que trop bien fondée. Gulroué, qui avoit encore plus d'eſprit que de beauté, ſubjugua ce Prince, qui conçut pour elle la paſſion la plus violente. Il oublia bientôt, dans les bras de cette belle, les devoirs qu'impoſe la Royauté,

conſacrant à l'amour des momens qu'il devoit au gouvernement de ſes Etats & au bonheur de ſes peuples.

Tandis que le Prince oublioit ſes devoirs, les troubles naquirent & la diviſion déſola ſes Etats. Ses Viſirs tentèrent en vain de lui faire des repréſentations; il ne ſortoit plus de ſon Sérail & ne les admettoit jamais en ſa préſence. Ces Miniſtres zélés, voyant que ſa guériſon ne dépendoit plus des ſecours humains, s'adreſsèrent au Ciel. Ils diſtribuèrent des aumônes aux pauvres & aux Derviches, pour les engager à prier pour le Sultan. Leurs vœux furent exaucés.

Une nuit que ce Prince étoit plongé dans le plus profond ſommeil, il vit en ſonge un vieillard vénérable,

vénérable, qui lui cria d'une voix forte : Prince mol & indolent : tu languis dans une honteuſe volupté ; le ſceptre va échapper de tes foibles mains, pour paſſer dans des mains plus dignes de le porter.

Le Sultan, à ces mots, ſe réveilla rempli de frayeur, & fit vœu de briſer ſes chaînes. Gulroué eut ordre de ſe retirer & de ne jamais paroître devant lui. Cet arrêt fut un coup de foudre pour la jeune eſclave, qui aimoit le Prince avec autant d'ardeur qu'elle en étoit aimée. Elle s'abandonna à la plus vive douleur. Celle du Sultan ne lui cédoit en rien ; il vouloit à chaque inſtant révoquer l'ordre fatal. Une nuit enfin, Gulroué ne peut plus reſiſter à ſon amour ;

elle compte pour rien de mourir, pourvu qu'elle revoie ſon amant. Elle ſe préſente devant lui, & tombe à ſes genoux. Son air triſte & abattu, ſes beaux yeux à demi éteints & baignés de larmes, un air de langueur & de triſteſſe répandu ſur toute ſa perſonne, firent l'impreſſion la plus vive ſur le Sultan; ſa première flamme mal éteinte ſe rallume avec plus de violence. Le Vieillard qu'il avoit déjà vu en ſonge, lui apparoît une ſeconde fois & renouvelle ſes menaces.

Le Sultan vit bien qu'il ne pourroit jamais briſer ſes chaînes, tant que celle qui les lui faiſoit porter exiſteroit. Il balança long-tems entre la belle eſclave & ſa couronne; mais enfin l'ambition

l'emporta ſur l'amour. Il ordonne au Capitaine de ſes Gardes de la faire périr. La beauté de Gulroué, ſon innocence, ſes malheurs touchèrent le cœur de cet Officier. La violente paſſion du Prince ne lui étoit pas inconnue ; il craignit que le Sultan ne ſe repentît un jour de l'ordre cruel qu'il lui avoit donné, & ne le fît périr lui-même pour l'avoir exécuté. Il fit cacher Gulroué dans l'endroit le plus retiré de ſon Sérail : il ſe préſenta enſuite devant le Monarque, en l'aſſurant qu'il étoit obéi.

Ce que le Capitaine avoit prévu arriva. Le Sultan plus amoureux que jamais, l'envoya chercher quelques jours après, & lui demanda ce qu'il avoit fait de Gulroué. Tremble pour toi-même, lui dit

le Sultan furieux ; ſi tu l'as fait périr : ta mort vengera la ſienne. L'Officier intimidé lui avoua la vérité.

Le Prince ſe livra de nouveau à toutes les douceurs de l'amour, & négligea plus que jamais les affaires de ſon Royaume. Les troubles augmentèrent : il étoit ſur le point de perdre ſa Couronne, ſans que rien pût le tirer de ſon ivreſſe profonde. Un nouveau ſonge vint le troubler au milieu de ſes plaiſirs.

L'épreuve qu'il avoit faite du Capitaine de ſes Gardes, lui avoit appris que perſonne n'oſeroit faire périr Gulroué, & que lui ſeul pourroit immoler cette victime. Il s'y réſolut après bien des combats. Un jour qu'il ſe promenoit avec ſon amante ſur une terraſſe élevée

dont le Tygre baignoit les murs, il la pouſſa avec violence. Gulroué, précipitée dans le fleuve, y termina ſa vie & ſes malheurs.

Si ce Sultan, pour conſerver ſa Couronne, ſe détermina à faire périr ſon amante, qui n'avoit commis d'autre crime que celui de l'avoir trop aimé, devez-vous épargner un traître qui a oſé ſe porter à de pareils excès.

Le diſcours de l'Once & l'hiſtoire qu'il venoit de raconter, firent impreſſion ſur l'eſprit du Lion. Il envoya un de ſes Officiers au Renard, & lui ordonna de venir ſe juſtifier. Férifé perſuadé que les excuſes ſont faites pour le crime, & non pas pour l'innocence, renvoya l'Officier avec hauteur. Celui-ci, ennemi du Miniſtre, enve-

nima ſa réponſe. Le Lion furieux, oublia le ſerment qu'il avoit fait au Renard & le condamna à mort.

La mère du Lion, qui eſtimoit Fériſé à cauſe de ſa probité, ayant appris l'ordre qu'avoit donné le Sultan, en fit ſuſpendre l'exécution. Elle ſe rendit enſuite chez ſon fils, qui l'inſtruiſit du crime de Fériſé & de l'arrêt qu'il avoit rendu contre le coupable.

Mon fils, lui dit la Lionne, craignez de vous préparer un long & inutile repentir. Les Cours ſont le ſéjour de l'envie : plus les Miniſtres ont de mérite, plus ils ſont expoſés à ſes traits. Malheur aux Rois trop crédules, qui prêtent l'oreille aux diſcours forgés par la haine ; ils éloignent les Miniſtres

vertueux, & ne ſont plus environnés que de lâches flatteurs. Ceux-ci ſacrifient toujours la gloire du Prince & le bonheur des peuples à leur baſſe jalouſie.

Ce n'eſt pas ſur de ſimples rapports, répondit le Lion à ſa mère, que j'ai condamné Fériſé ; c'eſt après m'être convaincu par moi-même de la vérité de ſon crime.

Le crime de Fériſé, répartit la Lionne, n'eſt pas ſi avéré que vous vous l'imaginez. Lorſque le nuage dont la calomnie a enveloppé ſa vertu ſera diſſipé, vous ſerez au déſeſpoir d'avoir ſacrifié un innocent. Quelle apparence qu'il ait commis la faute qu'on lui impute ? Tout le monde ſait qu'il s'eſt fait une loi de ne point ſe nourrir de la chair des animaux. Ses lâches

ennemis, dans l'impuiſſance de lui trouver un crime véritable, ſeront eux-mêmes les auteurs de celui dont ils oſent l'accuſer. A quelles extrêmités ne ſe porte pas l'envie ? Elle va juſques au mépris de la vie. L'on a vu des envieux ſe donner eux-mêmes la mort, pour la procurer à celui dont ils vouloient ſe venger. L'hiſtoire d'un Derviche & d'un Négociant ne prouve que trop l'empire qu'a ſur nous cette affreuſe paſſion.

Un Négociant de Bagdad avoit pour voiſin un Derviche qui ſe faiſoit aimer de tout le monde par ſes bonnes qualités. Le Négociant, animé contre ce Religieux de la plus baſſe jalouſie, lui portoit une haine mortelle ; il avoit tenté tous les moyens de le perdre.

La vertu du Dervîche, l'innocence de ſes mœurs, paroient les coups que lui portoit cet envieux. Celui-ci déſeſpéré de l'impuiſſance de ſa haine & du triomphe de ſon ennemi, réſolut de faire un dernier effort pour ſatisfaire ſa vengeance.

Il achette un eſclave qu'il traite avec la plus grande humanité. Je ſuis comblé de vos bienfaits, lui dit un jour l'eſclave reconnoiſſant, je ne regrette point ma liberté: ſes douceurs ne valent pas les chaînes que je porte: diſpoſez d'un eſclave fidèle, qui entreprendra les choſes les plus difficiles pour vous témoigner ſa reconnoiſſance.

Le Négociant crut l'inſtant favorable pour s'ouvrir à lui du deſſein qu'il avoit formé. Apprends,

lui dit-il en pouſſant un profond ſoupir, que la jalouſie que j'ai conçue contre le Derviche mon voiſin, me conſume ; cette noire paſſion m'agite ſi cruellement, que je n'ai de repos ni le jour ni la nuit, & que la vie m'eſt odieuſe. C'eſt pour en terminer le cours & celui de tous mes maux, que je t'ai acheté & que je t'ai comblé de mes bienfaits; mais en périſſant, je veux me venger & entraîner dans ma chûte l'ennemi que j'abhorre. Ecoute le plan que j'ai tracé : nous monterons tous les deux cette nuit ſur la terraſſe du Derviche, qui eſt contiguë à la mienne ; là tu m'égorgeras & tu me laiſſeras baigné dans mon ſang: perſonne ne doutera qu'il ne ſoit l'auteur de ma mort ; il ſuccom-

bera, & ſubira la peine portée contre les meurtriers.

A ces mots, l'eſclave frémit d'horreur. Il ſe jette aux genoux de ſon maître : il l'aſſure qu'il aime mieux périr lui-même, que de tremper les mains dans le ſang de ſon bienfaiteur ; il le conjure, les larmes aux yeux, de renoncer au funeſte projet que la haine lui inſpire.

Je veux être vengé, lui dit le Négociant, & je veux l'être ſur le champ. Obéis ſans différer, ſi tu veux me prouver ton zèle : prends cette bourſe ; elle renferme le contrat de ta liberté & une ſomme conſidérable en or. Mes ordres une fois exécutés, tu pourvoiras à ta ſûreté par une prompte fuite.

O mon maître, répartit l'eſclave, la fureur vous aveugle ! Si la vengeance a des douceurs, c'eſt lorſque l'on peut en jouir ſoi-même, & être temoin des maux dont on accable ſon ennemi ; mais, après votre mort, quelle ſatisfaction pourrez-vous goûter de celle de votre rival ? L'eſclave n'oublia rien pour détourner ſon maître du funeſte projet qu'il avoit formé ; mais le voyant inébranlable, il conſentit enfin à ce qu'il exigeoit de lui.

Ils montent tous les deux ſur la terraſſe du Derviche. L'eſclave enfonce ſon poignard dans le ſein du Négociant, & profite des ténèbres de la nuit pour fuir & pour prendre la route d'Iſpaham.

Le corps du Négociant fut trouvé le lendemain matin ſur la

terraſſe du Derviche. On ſaiſit celui-ci, & on le conduit devant le Cadi. La bonne réputation dont jouiſſoit le Santon, lui ſauva la vie. Le Juge qui vit toute la Ville s'intéreſſer en faveur de l'accuſé, n'oſa le condamner à mort. Il ſe contenta de l'envoyer en priſon, dans l'eſpérance qu'avec le tems, l'on pourroit découvrir le véritable auteur de ce meurtre.

Quelques années après, un habitant de Bagdad fut obligé d'aller à Iſpahan. L'eſclave du Négociant le reconnut ; il lui demanda en l'abordant des nouvelles du Derviche. Le citoyen de Bagdad lui apprit tout ce qui s'étoit paſſé, & lui dit que le Derviche, ſoupçonné d'être le meurtrier du Négociant, languiſſoit dans les fers. Il eſt in-

nocent de ſa mort, répondit l'eſclave : c'eſt moi qui en ſuis l'auteur. Il lui raconta alors tout ce qui étoit arrivé entre ſon maître & lui, & de quelle manière il avoit été forcé de le tuer. L'habitant de Bagdad, de retour dans ſa patrie, alla chez le Cadi faire ſa dépoſition. Le Négociant perdit non-ſeulement le fruit qu'il s'étoit propoſé de ſa vengeance, mais ſa mémoire, depuis ce moment-là, fut en exécration à toute la Ville.

Vous voyez, mon fils, par cette hiſtoire, à quels excès eſt capable de ſe porter celui qui eſt tourmenté par cette funeſte paſſion. L'élévation de Fériſé a allumé dans le cœur des courtiſans la jalouſie la plus violente ; ils ont enfin réuſſi à vous le rendre ſuspect : peu s'en

eſt fallu qu'il ne ſoit devenu la victime de leurs complots. Peut-on prendre trop de précautions quand il s'agit de décider de la vie ou de la mort de quelqu'un ? Vous ne riſquez rien en différant le jugement de votre Miniſtre. S'il n'eſt pas coupable, vous vous épargnez le regret d'avoir trempé vos mains dans le ſang innocent. S'il a réellement commis le crime dont on l'accuſe, ſon châtiment, pour être différé, n'en ſera pas moins sûr.

Le Lion ſuivit les conſeils de ſa mère : il fit venir le Renard, lui remit de nouveau le gouvernement de ſes Etats. Seigneur, dit Férifé, je ſerois indigne de la confiance dont vous m'honorez, ſi je gardois un coupable ſilence; il faut que je me juſtifie, non-ſeu-

lement à vos yeux, mais à ceux de tout l'univers. Le Miniſtre d'un Prince ne doit pas être même ſoupçonné : ſi l'on doute de ſa vertu, il perd la confiance publique. Diſſiper les ombres épaiſſes dont mes ennemis ont enveloppé la vérité, & faire éclater mon innocence, n'eſt pas une entrepriſe facile. Je me flatte cependant d'y parvenir, ſi Votre Majeſté daigne m'appuyer de ſon autorité. Faites appeler les lâches délateurs qui m'ont accuſé d'avoir détourné les viandes deſtinées pour votre table, moi qui toute ma vie me ſuis interdit une pareille nourriture ; menacez-les de votre indignation s'ils ne déclarent pas la vérité ; aſſurez-les au contraire de leur pardon, promettez-leur même des ré-

compenſes, s'ils dévoilent à vos yeux le noir complot qu'ils ont formé pour me perdre.

Vos calomniateurs, dit le Lion, ſont indignes de ma clémence : ils ſont mes ennemis & ceux de l'Etat. La clémence, répondit Fériſé, eſt la vertu qui doit être la plus chère aux Rois. Il eſt beau de pardonner quand l'on a le pouvoir de ſe venger.

La généroſité de Fériſé, qui ſollicitoit la grace de ceux qui avoient voulu le perdre, étonna Kamdjoui. Il ne put s'empêcher d'admirer ſa grandeur d'ame : il fit venir ſes accuſateurs ; il les menaça de ſa colère, s'ils perſiſtoient à nier la vérité, & leur promit le pardon s'ils la confeſſoient. Ceux-ci firent l'aveu de leur crime : la

vertu de Férisé dégagée des nuages qui la couvroient, parut dans tout son éclat.

Vous sentez, mon fils, dit la Lionne au Sultan, combien il est dangereux aux Princes de prêter une oreille favorable aux discours envenimés des envieux. Les faux rapports qui, dans leur principe, paroissent peu de chose, occasionnent souvent les plus grands maux. Semblables à un fleuve qui, étroit dans sa source, devient immense dans son cours par les eaux qui se précipitent dans son sein, & finit par submerger les campagnes.

Le Lion remercia sa mère de lui avoir épargné les regrets de faire périr un innocent, & d'avoir sauvé les jours d'un Ministre utile à l'Etat. Il l'assura qu'il seroit dé-

ſormais en garde contre les flatteurs. S'adreſſant enſuite à Férisé : en vain la calomnie, lui dit-il, a voulu vous noircir à mes yeux ; elle n'a ſervi qu'à relever l'éclat de vos vertus : vous m'êtes plus cher que jamais, & je ne mets plus de bornes à ma confiance. Je me flatte que vous oublierez l'erreur d'un moment, & que vous plaindrez le ſort des Rois dont le trône eſt inacceſſible à la vérité.

Seigneur, répondit Férisé, oserai-je vous repréſenter que vous avez manqué à la parole que vous me donnâtes en me confiant le gouvernement de vos Etats. Vous me promîtes alors de faire taire l'envie, & de fermer l'oreille aux calomnies qu'elle forgeroit. Vos ennemis, reprit le Lion, vous ont

ſervi en voulant vous nuire; ils ont relevé l'éclat de votre vertu loin de l'obſcurcir : ma confiance en vous a pris de nouvelles forces.

Prince, dit Fériſé, j'ai eu le bonheur d'échapper cette fois-ci aux pièges qu'on m'avoit tendus ; mais puis-je eſpérer d'être toujours auſſi heureux ? L'impuiſſance de leur haine juſques à ce jour, le deſir de ſe venger, les nouveaux honneurs même que vous accumulez ſur ma tête, tout va redoubler leur fureur. Ils ont connu le foible de Votre Majeſté ; c'eſt par cet endroit qu'ils l'attaqueront. Servir un Prince qui écoute les flatteurs, c'eſt s'expoſer à une mort certaine. J'aurois été moi-même un exemple de cette vérité, ſi votre mère n'eût détourné le

coup : depuis cet instant fatal, je ſerai toujours dans la crainte. Vos nouvelles bontés, loin de me raſſurer, me font trembler : elles vont ſervir d'aliment à l'envie acharnée contre moi. L'idée affligeante d'avoir été condamné pour une faute qui, même quand je l'aurois commiſe, ne méritoit pas la mort, ſe préſente ſans ceſſe à mon imagination : je crois voir le glaive levé ſur moi. La clémence eſt une des premières vertus des Princes. S'ils ne ſavent pas pardonner, qu'ils l'apprennent d'un Roi de l'Yémen, qui fit grace à un de ſes courtiſans qui l'avoit offenſé griévement.

Nouchirevan (1) irrité contre un de ſes Officiers, l'avoit chaſſé de ſa préſence. La misère la plus affreuſe

ſuivit bientôt ſa diſgrace. Celui-ci au déſeſpoir réſolut de tout tenter pour terminer ſes malheurs. Un jour que le Prince avoit admis à ſa table les Grands de ſon Royaume, l'Officier ſe préſenta à la porte du Palais. Les portiers, en le voyant, crurent qu'il étoit rentré en grace, & ne s'oppoſèrent pas à ſon paſſage. Il entre dans la ſalle du feſtin, & remplit avec empreſſement les fonctions de ſon ancienne charge. Nouchirevan indigné de ſon audace, vouloit d'abord le faire périr; mais il craignit de troubler la joie d'un ſi beau jour.

L'Officier encouragé par le ſilence du Roi ſaiſit un inſtant favorable, & vole un plat d'or. Il croyoit avoir eu le bonheur de tromper les regards de tout le

monde ; mais, malgré toute ſa ſubtilité, il n'avoit pu échapper à ceux du Roi lui-même.

Le repas terminé, ceux qui étoient chargés de la vaiſſelle, ne trouvant point le plat d'or, veulent fouiller tous les convives. N'inquiétez perſonne, leur dit Nouchirevan ; celui qui a dérobé le plat n'a pas envie de le rendre, & celui qui l'a vu prendre, n'a pas le deſſein de déceler le coupable.

L'année ſuivante, à pareil jour, Nouchirevan admit encore à ſa table tous les Seigneurs de ſa Cour. L'Officier qui avoit dépenſé tout ce qu'il avoit retiré de la valeur du plat, réſolut de tenter une ſeconde fois la fortune. Il ſe préſenta à la ſalle du feſtin, & y entra ſans obſtacle. Je me doute,

lui dit le Prince en le voyant, que ta bourſe eſt vuide ; tu viens la remplir aux dépens de ma vaiſſelle. Seigneur, dit l'Officier, en ſe jetant à ſes genoux, j'avoue mon crime : je mérite la mort ; mais ayez pitié d'un malheureux qui ne s'eſt porté à un auſſi coupable excès, que par l'affreuſe misère où il étoit réduit. La vie m'étoit odieuſe ; je cherchois à en terminer le cours ; ce qui ſeroit arrivé, ſans la clémence de Votre Majeſté. Nouchirevan touché de ſa ſincérité, lui pardonna ſa faute, & lui rendit l'emploi dont il l'avoit dépouillé.

Cette hiſtoire nous apprend que le cœur des Rois doit être comme l'Océan, dont on ignore l'immenſité ; il doit encore être auſſi ferme

qu'une

qu'une montagne, & n'être jamais ébranlé par les ſecouſſes violentes de la colère.

Vos conſeils, dit le Lion, peuvent renfermer quelque vérité utile, mais ils ſont durs & auſtères ; vous pourriez les adoucir. Un Médecin prudent frotte de miel les bords du vaſe qui contient le breuvage amer qu'il préſente à ſon malade : il l'engage, par cet innocent artifice, à le boire, & lui ſauve la vie.

Prince, répondit Fériſé, mon auſtérité vaut mieux que la flatterie pernicieuſe de vos courtiſans. Ils ont penſé vous précipiter dans un crime & vous faire répandre le ſang innocent. C'eſt ainſi que les Princes corrompus par la flatterie trouvent ſec &

auſtère tout ce qui eſt libre & ingénu. La vérité les bleſſe, les irrite, parce qu'elle les contredit & ſouvent les condamne. Ce n'eſt pas un eſprit chagrin & ſuperbe qui me met ces paroles à la bouche : c'eſt l'amour de la vérité. Un ſujet fidèle doit toujours dire la vérité à ſon Roi, quand même il ſeroit aſſuré qu'elle lui déplairoit. La diſgrace, l'exil, la mort même ne doivent pas tenir ſa langue captive. Les Rois ſont les juges & les pères de leurs peuples. Ils doivent laiſſer pénétrer juſqu'au pied de leur trône les plaintes & les gémiſſemens des malheureux ; c'eſt l'unique moyen de prévenir les injuſtices & d'empêcher les grands d'opprimer les petits.

J'ai tâché autant qu'il a dépendu de moi, dit Kamdjoui, de réparer l'injuſtice que j'avois commiſe à votre égard : les faveurs dont je vous ai comblé, doivent vous l'avoir fait oublier. Je ſens, répondit le Renard, le prix de vos bienfaits : ma mémoire fidelle les retracera ſans ceſſe à mon cœur reconnoiſſant ; mais rien, Seigneur, ne peut me raſſurer contre les envieux.

Les gens vertueux, reprit le Lion, n'ont rien à redouter des méchans : tôt ou tard la vérité ſe découvre, la vertu triomphe, & le crime eſt dans l'opprobre. Vous n'avez déſormais rien à appréhender de la malice de vos ennemis ; leurs diſcours trompeurs

ne feront aucune impreſſion ſur mon eſprit.

Je veux bien le croire, Seigneur, dit le Renard; mais qui m'aſſurera que vous démêlerez tous les artifices qu'ils emploieront pour vous tromper? L'envie prend toute ſorte de formes pour parvenir à ſes fins. Ce ſera ſous la forme du zèle le plus pur qu'elle ſe préſentera à vos yeux : Fériſé, vous diront mes ennemis, a l'eſprit ulcéré contre vous : il ne peut oublier l'injure qu'il a reçue, & il cherche l'occaſion d'en tirer une vengeance éclatante. Vos faveurs, loin d'adoucir ſon cœur farouche & ſuperbe, l'aigriſſent. Votre Majeſté court le plus grand danger de ſe fier à celui qu'elle a offenſé ſi cruellement.

C'eſt ainſi qu'ils parviendront à me rendre ſuſpect & à me faire perdre votre confiance : c'eſt pour prévenir ce malheur que j'oſe vous demander ma retraite.

Le Lion fit de nouveaux ſermens au Renard & lui donna toutes les aſſurances qui pouvoient calmer ſes alarmes. Férifé vaincu, conſentit enfin à ne pas abandonner la Cour. Sa faveur augmenta de jour en jour, & il gouverna juſques à ſa mort avec une ſageſſe & une modération qui réduiſirent l'envie au ſilence.

CHAPITRE DIXIÈME.

Sur la tyrannie & l'injuſtice. Que celui qui fait le mal, reçoit ordinairement un plus grand mal.

L'HISTOIRE du Lion & du Renard, dit Dabichelim à Bidpaï, renferme d'utiles leçons pour les Rois. Elle leur apprend que le mérite & la vertu ont toujours excité la haine & la jalouſie des méchans. Elle leur fait voir en même-tems le danger qu'ils courent en prêtant une oreille favorable aux diſcours empoiſonnés des flatteurs. Elle leur propoſe l'exemple rare d'un Prince qui a le courage d'avouer qu'il s'eſt

trompé, & qui reconnoît la vérité dès qu'elle brille à ſes yeux. La clémence du Lion envers les lâches accuſateurs de Fériſé apprend auſſi qu'un Souverain ne peut trop chérir cette vertu, qui eſt le plus bel apanage de la Royauté.

Tracez-moi maintenant l'hiſtoire d'un tyran qui ſe plaît à entendre les gémiſſemens, & à voir couler les larmes de ceux qu'il opprime, & qui devient enfin lui-même, victime de ſes cruautés.

Prince, dit Bidpaï, le tyran reſſemble à un homme privé de la vue. Il ne peut diſtinguer la lumière de la vérité, des ténèbres de l'erreur. Tout l'agite, le tourmente; il ne ſe conſerve qu'à force de répandre le ſang de ceux qu'il craint. Inſenſé! qui ne voit pas

que la cruauté à laquelle il se confie, le fera périr, & qu'il recevra enfin la juste punition que méritent ses injustices!

Le crime & la vertu ne sont pas des noms imaginaires, inventés pour en imposer au foible vulgaire, comme les impies voudroient le persuader. Sans la vertu, l'homme ne peut goûter cette douce paix d'où découle le véritable bonheur; elle a encore l'avantage d'être récompensée, même dans ce monde. Le crime au contraire tourmente, agite, & rend malheureux celui qui s'y abandonne, & il reçoit quelquefois, dès cette vie, la juste punition qu'il mérite.

Si le Tout-Puissant, par des raisons qu'il dérobe à la connoissance des foibles mortels, différe

quelquefois à faire juſtice, ſa vengeance, quoique lente, n'en eſt pas moins aſſurée. Ce monde reſſemble à un champ : on n'y recueille que ce que l'on y a ſemé ; l'on ſe flatteroit en vain de trouver le fruit du bonheur ſur l'arbre de l'injuſtice. Celui qui eſt intimement perſuadé que toutes nos actions, ſoit bonnes ou mauvaiſes, reçoivent, même dès ce monde, le prix qui leur eſt dû, quitte les routes obliques du crime, s'il y eſt engagé, & continue de parcourir rapidement celles de la vertu, s'il y eſt entré dès ſon enfance. Votre Majeſté verra cette vérité développée dans l'hiſtoire d'un Lion.

Un Lion cruel régnoit dans une forêt proche d'Alep. Il ne ſe plai-

ſoit que dans le meurtre & le carnage des animaux dont il étoit la terreur. Il avoit pour Miniſtre un Once (*a*). Celui-ci touché des malheurs de ſes pareils, & ſe reſſouvenant du Proverbe qui dit : que celui qui ſert un tyran eſt l'ennemi de Dieu, prit la réſolution de quitter la Cour du Lion.

(*a*) L'Once eſt un animal qui eſt dans le genre de la Panthère ou du Léopard. La différence conſiſte en ce qu'il eſt beaucoup plus petit, n'ayant le corps que d'environ trois pieds & demi de longueur : il a le poil plus grand que la Panthère ; la queue de trois pieds de longueur, & quelquefois davantage. Le fond du poil de l'Once, eſt d'un gris blanchâtre ſur le dos & ſur les côtés du corps, & d'un gris encore plus blanc ſous le ventre. Les taches ſont à-peu-près de la même grandeur que celle de la Panthère.

Plein de cette penſée, il prit le chemin de la plaine. Il avoit à peine fait quelques pas, qu'il apperçoit un Rat qui rongeoit la racine d'un arbre. L'arbre ſembloit lui dire : cruel ! quel mal t'ai-je fait, pour me faire deſſécher ? Pourquoi empêcher les voyageurs de ſe repoſer à mon ombre épaiſſe & de goûter du fruit délicieux que je porte ? Le Rat paroiſſoit inſenſible aux gémiſſemens de l'arbre, & continuoit avec ſes dents aiguës à le percer. Dans le même inſtant un Serpent s'élance ſur lui & le dévore. L'Once, témoin de cet événement, vit par ſes yeux que le mal eſt toujours ſuivi du mal.

Cependant le Serpent, après avoir dévoré le Rat, s'étendit au pied de l'arbre & ſe livra au ſom-

meil. Un Porc-épic voyant le Serpent endormi, s'avança vers lui & se mit à le piquer. Le Serpent réveillé par la douleur veut se venger ; mais les dards aigus dont est armé son ennemi lui font mille blessures, & il perd la vie avec son sang. Un Renard affamé qui traversoit la plaine, apperçoit le Porc-épic : il le guette, le saisit par la tête & le mange. Lui-même est attaqué, peu de tems après, par un Dogue : ils se livrent un combat cruel ; le Chien victorieux terrasse son ennemi, & venge par sa mort celle du Porc-épic.

L'Once témoin de ces merveilles douta moins que jamais que celui qui fait le mal ne tarde pas à en recevoir la punition.

Le Chien, fier de son triomphe,

s'en alloit tout joyeux, lorſqu'il ſe vit attaqué par un ennemi plus redoutable; c'étoit un Tigre, qui devint le vengeur du Renard. Le meurtre que venoit de commettre le Tigre ne reſta pas long-tems impuni. Un Chaſſeur qui le pourſuivoit depuis long-tems, lui lança un trait avec tant d'adreſſe, qu'il le perça d'outre en outre. Le Tigre expiré, le Chaſſeur ſe diſpoſoit à s'emparer de ſa peau, lorſqu'il ſurvint un Cavalier qui la voulut enlever de force. La querelle des deux prétendans ſe termina par un combat furieux, dans lequel le Chaſſeur perdit la vie. Le Cavalier ſe ſaiſit de la peau du Tigre & s'éloigne à toute bride. Il avoit à peine fait quelques pas, que ſon cheval s'abattit & le renverſa avec tant

de violence qu'il périt ſur le champ. L'Once, après tant d'exemples, ſe convainquit de plus en plus que le mal ne reſte jamais impuni.

Cependant le Lion étonné de ne plus voir l'Once, le fit chercher. Comme il n'étoit pas fort éloigné, on le trouva aiſément. Il fut conduit devant le Lion, qui lui fit des reproches ſur ſa fuite, & voulut en ſavoir le motif. Seigneur, répondit l'Once, ce n'eſt pas ſans courir les plus grands dangers que l'on oſe dire la vérité aux Rois: la mort eſt ſouvent le fruit d'un aveu trop ſincère. Si vous voulez être obéi, promettez-moi que la hardieſſe de mes repréſentations ne m'expoſera point à votre colère.

Le Lion impatient lui donna

les assurances qu'il demandoit. Puissant Roi des animaux, dit alors l'Once, vous ne vous plaisez que dans le meurtre & le carnage ; vous vous faites un jeu barbare de verser le sang de vos sujets. Tant d'injustices me font appréhender pour vous le courroux céleste.

A ce discours hardi, le Lion indigné frémit de colère ; mais se ressouvenant de la parole qu'il avoit donnée, il se fit violence & lui dit : Les reproches que tu me fais, peuvent être véritables par rapport aux autres animaux ; mais pour toi, tu n'as jamais éprouvé les effets de cette cruauté que tu blâmes si fort. Je serois un ingrat, répondit l'Once, si je niois vos bienfaits ; mais puis-je voir d'un œil indifférent la manière barbare

avec laquelle vous traitez mes pareils? Leurs gémiſſemens pénètrent mon ame de la plus vive douleur. Je crains que la vengeance céleſte n'éclate enfin ſur votre tête & n'enveloppe en même-tems ceux qui vous approchent. Un feu violent conſume également le bois verd & le bois ſec.

Le Lion lui demanda ce que c'étoit que l'injuſtice, & en quoi conſiſtoit la juſtice. Prince, répondit l'Once, l'injuſtice eſt la violation des droits d'autrui. Celui qui commet une injuſtice, ne tarde pas à en recevoir la punition. La juſtice conſiſte à traiter les autres comme l'on voudroit l'être ſoi-même. Celui qui eſt juſte, en eſt toujours récompenſé. Les Sages ont comparé ce monde à une mon-

tagne, le long de laquelle ſe trouve un écho qui répète toutes les paroles que l'on profère, ſoit bonnes, ſoit mauvaiſes ; c'eſt-à-dire, que celui qui, dans ce monde, fait le bien, trouve le bien, & celui qui commet le mal, trouve le mal. J'ai vu, Seigneur, de mes propres yeux pluſieurs exemples frappans de cette vérité. L'Once alors raconta au Lion l'hiſtoire du Rat, du Serpent, du Porc-épic, du Renard, du Chien, du Tigre, du Chaſſeur & du Cavalier.

Le Lion étoit trop fier pour profiter des ſages avis de l'Once, & trop cruel pour ceſſer de répandre le ſang de ſes ſujets. Celui-ci voyant l'inutilité de ſes repréſentations, ſe retira de la Cour,

pour n'être point témoin des cruautés de ce tyran.

Sa retraite offensa le Lion ; il la prit pour un reproche tacite de sa conduite : il résolut de l'en punir. Tandis qu'il le poursuivoit, deux Faons qui bondissoient dans la plaine se présentèrent à sa vue. Il oublia, en les voyant, l'Once & l'injure qu'il en avoit reçue. Il s'élance sur les Faons. Leur mère, qui voit le danger dont ils sont menacés, accourt toute tremblante. Puissant Roi des animaux, lui dit-elle, ayez pitié d'une mère désolée, & ne la condamnez pas à des pleurs éternels ; ne déchirez pas mon cœur, en le séparant de ce qu'il a de plus cher au monde. Vous avez des enfans, &

vous connoiſſez la force de l'amour paternel : puiſſe le Ciel, en récompenſe de votre généroſité, préſerver de tout malheur vos Lionceaux! Le Lion, loin d'être ſenſible aux prières de la Biche, déchira en ſa préſence même ſes deux Faons.

La Biche déſolée s'éloigna de ces lieux funeſtes. Elle fit la rencontre de l'Once, qui, la voyant accablée de douleur, lui en demanda le ſujet. Elle lui apprit ſon malheur & la cruauté du Lion. L'Once n'oublia rien pour la conſoler, & l'aſſura que le Ciel ne tarderoit pas à la venger de ce barbare.

La prédiction de l'Once ne tarda pas à s'accomplir. Le Lion, de retour dans ſon antre, trouva à l'entrée ſes deux Lionceaux qu'un

Chaſſeur avoit maſſacrés, & qu'il avoit dépouillé de leurs peaux. A ce ſpectacle, il ſe mit à faire des rugiſſemens horribles qui faiſoient retentir toute la forêt, & qui empêchoient les animaux de prendre aucun repos.

Il y avoit dans cette forêt un Renard Philoſophe. Il ne ſortoit de ſa retraite que pour être utile aux créatures vivantes. Les rugiſſemens du Lion pénétrèrent juſques à lui ; il l'alla trouver : le Lion lui apprit ſon malheur.

Seigneur, lui dit le Renard, armez-vous de courage ; c'eſt l'unique remède aux maux dont vous êtes accablé : reſſemblez au diamant ſur lequel l'eau & le feu ne peuvent faire aucune impreſſion. L'Échanſon de la deſtinée ne pré-

ſente-t-il pas également aux grands & aux petits la coupe amère du malheur? Tout zenith a ſon nadir, & tout commencement a ſa fin; le malheur ſuccède toujours au bonheur, & la triſteſſe à la joie. Souvent l'on a vu le flambeau nuptial ſe changer en torche funèbre. J'ai parcouru le jardin du monde: j'ai cherché une roſe en vain qui fût ſans épines. Mais de tous les maux qui nous accablent, la mort eſt ſans doute le plus terrible, parce qu'il eſt le ſeul auquel il n'y ait point de remède. Lorſque le moment fatal eſt arrivé, l'Ange cruel de la Mort n'a pitié de perſonne; il frappe également les jeunes & les vieux, les riches & les pauvres. Les armées nombreuſes, la foule des Courtiſans, toute la pompe

& la Majeſté qui environnent le Trône, ne mettent pas à l'abri des traits redoutables de la Mort le Monarque qui y eſt aſſis. Cette triſte vérité vous apprend que vos pleurs & vos gémiſſemens ſont inutiles. Le ſeul remède à vos maux eſt la patience & la réſignation à l'arrêt de la deſtinée.

Je conviens que mon malheur eſt irréparable, dit le Lion; mais par où me le ſuis-je attiré, & pourquoi mes Lionceaux ont-ils péri d'une manière ſi funeſte? C'eſt la juſte punition, lui répondit le Renard, de toutes les injuſtices que vous avez commiſes envers les autres animaux. Tu ſeras jugé, dit le Proverbe, comme tu as jugé toi-même les autres. Vous reſſemblez à cet homme qui de-

mandoit pourquoi le feu avoit consumé ſes chantiers. Le Lion pria le Renard de lui raconter cette hiſtoire.

Un homme puiſſant, dit le Renard, abuſoit de l'autorité dont il étoit revêtu, pour fouler le peuple. Il profitoit pendant l'été de la misère des pauvres, pour acheter leur bois la moitié de ſa valeur, & l'hiver, il forçoit les riches à le payer le double. Cette vexation odieuſe le rendoit également inſupportable aux uns & aux autres. Un jour qu'il concluoit un pareil marché avec un pauvre, un Derviche voulut lui reprocher ſa dureté : il le menaça même de la colère céleſte ; l'homme puiſſant, loin de l'écouter, le chaſſa avec mépris.

Le feu prit cette nuit-là même aux chantiers de ce tyran, & conſuma non-ſeulement le bois qu'ils renfermoient, mais la flamme s'étendant avec rapidité, brûla ſon Palais & toutes ſes richeſſes. Le même Derviche vint de grand matin pour être témoin d'un événement qu'il avoit prédit. Il vit le maître du Palais étendu par terre, & accablé de la plus vive douleur. Le Derviche entendit qu'il demandoit à quelqu'un par quel accident le feu avoit pris à ſes chantiers. C'eſt la vapeur des ſoupirs qu'ont pouſſé les pauvres, lui répondit le Santon : cette vapeur eſt montée juſques au Ciel, & eſt retombée en flammes ſur votre Palais.

Cette hiſtoire, pourſuivit le Renard, vous apprend que le malheur

heur arrivé à vos enfans, eſt la punition des maux que vous avez cauſés à ceux des autres animaux. Ils ont ſupporté avec plus de courage que vous n'en montrez, une infortune qu'ils n'avoient point méritée comme vous. Suivez leur exemple, & imitez leur conſtance.

J'écoute vos conſeils avec plaiſir, dit le Lion : daignez me les continuer; ils ſuſpendent mes chagrins. Oſerai-je vous demander votre âge ? dit le Renard. Quarante ans. De quelle nature ont été pendant ce tems-là vos alimens ? Je me ſuis nourri de la chair des animaux, & leur ſang a été ma boiſſon favorite. Les animaux que vous avez dévorés, reprit le Renard, n'avoient-ils ni pères ni mères ? ou bien croyez-vous

qu'ils ont eu le cœur assez dur pour être insensibles à la perte de leurs petits ? Si depuis votre naissance vous vous fussiez abstenu d'une pareille nourriture, vous n'auriez pas aujourd'hui vos Lionceaux à pleurer. Prince, tremblez pour l'avenir : les maux que vous avez éprouvés ne sont qu'une ombre légère de ceux dont vous êtes menacé. Soyez persuadé qu'un tyran est en horreur à toute la terre. Le jardin de la tyrannie ne produit que des plantes empoisonnées.

Ce discours véhément du Renard fit la plus vive impression sur le Lion. Il reconnut enfin qu'un édifice dont la base étoit posée sur la cruauté s'écrouloit, & écrasoit celui qui l'habitoit. In-

ſenſé ! dit-il en lui-même ; qu'ai-je fait, & que vais-je devenir ! La jeuneſſe, qui eſt le printems de la vie, s'eſt écoulée depuis long-tems. Je ſuis dans mon automne : la vieilleſſe languiſſante viendra bientôt courber mon corps & affoiblir mes membres. Il faut du moins que dans ce dernier période je répare le paſſé par des mœurs pures & par l'amour de la juſtice. Je renonce déſormais à la pourſuite des animaux.

Le Lion en effet ceſſa depuis ce moment d'être la terreur des forêts. Quelques fruits ſauvages étoient les ſeuls alimens qu'il ſe permît, & lui ſuffiſoient pour appaiſer ſa faim.

Le Renard voyant que le Lion ne ſe nourriſſoit plus que de fruits,

se repentit de l'avoir su trop bien persuader. Ce Roi des animaux consommoit en fruits dans une journée ce qui auroit suffi à d'autres pour plusieurs mois. Le Renard craignit de se voir bientôt lui-même exposé à mourir de faim. Il se présente devant le Lion, qui lui dit d'un air satisfait : tu vois, cher ami, le fruit de tes conseils & ma docilité à les suivre. Graces à tes leçons, je mène une vie plus tranquille & plus innocente : je commence même à sentir le prix de la vertu ; ma présence n'effraye plus comme autrefois les animaux ; de simples fruits produits par la nature font toute ma nourriture.

Vous vous imaginez, lui répondit le Renard, n'avoir rien à vous reprocher : vous êtes dans l'erreur,

Les habitans de cette forêt ſont vivement alarmés de la réſolution que vous avez priſe ; peut-être même leur eſt-elle plus funeſte que la cruauté avec laquelle vous les traitiez auparavant.

Quels nouveaux crimes ai-je donc commis depuis notre entrevue, lui demanda le Lion ? Je puis vous aſſurer que j'ai été rigide obſervateur de ma parole, & que je ne me ſuis ſouillé du ſang d'aucun animal. Cela eſt vrai ; répondit le Renard ; mais n'eſt-ce donc rien à vos yeux que de vous emparer de la ſeule nourriture que la Providence a départie aux hôtes de cette forêt ? Ignorez-vous qu'ils ne ſoutiennent leur vie que par les fruits qui s'y trouvent, & que vous conſommez dans un ſeul jour

ce qui pourroit les faire ſubſiſter pendant pluſieurs mois ? Que leur importe, après tout, d'être mis en pièces par vos dents meurtrières, ou de périr par la famine? Craignez le ſort d'un Sanglier dont je vais vous raconter l'hiſtoire.

Un Singe s'étoit retiré dans une forêt : il y vivoit des fruits de quelques figuiers qui s'y trouvoient. A l'exemple de la Fourmi, il conſervoit pour l'hiver une partie des fruits qu'il avoit la précaution de faire ſécher. Il couloit ainſi des jours tranquilles dans ſa retraite, lorſqu'il les vit troubler par un Sanglier.

Cet animal pourſuivi par des Chaſſeurs s'étoit retiré dans cette même forêt : preſſé par la faim, il cherchoit de quoi l'appaiſer.

Il vit avec douleur tous les arbres dépouillés de leurs fruits. Il arriva enfin au pied de celui ſur lequel le Singe étoit monté. Celui-ci, en l'appercevant, prévit tout ce qu'alloit lui coûter un hôte ſi dangereux. Il diſſimula ſon chagrin & lui offrit ſes ſervices. Le plus important que tu puiſſes me rendre, lui dit le Sanglier, eſt de me donner à manger. Peu délicat ſur le choix des mets, je me contenterai des plus ſimples : la promptitude eſt la ſeule grace que j'exige de toi.

Le Singe auſſi-tôt ſecoua l'arbre ſur lequel il étoit. Le Sanglier mangeoit les fruits à meſure qu'ils tomboient ; l'arbre en fut dépouillé en un inſtant. Le Sanglier pria ſon hôte de monter ſur un autre. Les

fruits du ſecond arbre furent dévorés avec la même avidité que ceux du premier, ſans que l'appétit du Sanglier ſe rallentît, & il fit ſigne au Singe de monter ſur un troiſième arbre.

Je me ſuis acquitté envers vous, lui dit le Singe, des loix qu'impoſe l'hoſpitalité; mais il me paroît que vous n'êtes guères inſtruit de celles de la modération. Les fruits que vous venez de manger en un inſtant auroient ſuffi à ma nourriture pendant pluſieurs mois; ſi je vous obéiſſois, je me verrois réduit à mourir de faim cet hiver.

Téméraire, reprit le Sanglier, il t'appartient bien de me faire des reproches : je t'ordonne d'abandonner déſormais le ſéjour de cette forêt, ou tu reſſentiras les effets

de mon courroux. C'eſt une injuſtice, lui répondit le Singe, de s'emparer du bien d'autrui. Je ſais que vous avez la force en partage ; mais vous ne devez pas en abuſer pour opprimer les foibles : tôt ou tard l'injuſtice reçoit la punition qui lui eſt dûe.

A ces mots le Sanglier, tranſporté de colère, veut monter ſur l'arbre pour ſe venger ; mais il eut à peine atteint les premières branches, qu'elles rompirent ſous le poids énorme dont elles étoient accablées, & entraînèrent dans leur chûte le Sanglier. Sa mort délivra le Singe de l'appréhenſion où il étoit.

Cet exemple, dit le Renard au Lion, doit vous faire trembler. Si vous continuez de conſommer

les fruits qui sont la seule nourriture des habitans de cette forêt, ils ne tarderont pas à périr : leur sort ne sera pas moins triste que lorsque vous les dévoriez. Le seul moyen qui vous reste à prendre pour éviter ces deux extrémités fâcheuses, est de vous contenter, pour toute nourriture, de l'herbe & des plantes que ce lieu produit en abondance. Le Lion intimidé suivit le conseil que lui donna le Renard.

Telle est l'histoire de ce tyran qui se jouoit de la vie de ses semblables. Il ne connut les malheurs qu'entraîne après elle l'injustice, que quand lui-même en devint la victime.

CHAPITRE ONZIÈME.

Que l'on doit être content de l'état dans lequel la Providence nous a placé, & ne pas le quitter pour en embrasser un autre.

LA onzième maxime, dit Bidpaï au Roi Dabichelim, renferme une leçon utile pour tous les hommes. Elle leur apprend que le bonheur consiste à être content de son état & que, le quitter pour en embrasser un autre auquel la Providence ne nous a point destiné, est la source de bien des chagrins.

Le Tout-Puissant, en plaçant les hommes sur la terre, a voulu

qu'ils dépendiſſent les uns des autres, & qu'ils ſe ſecouruſſent mutuellement. C'eſt par cette raiſon qu'il a départi à chacun d'eux un talent différent. L'homme doit connoître le talent qu'il a reçu en partage, & faire ſes efforts pour le perfectionner. Celui qui le néglige pour en cultiver un autre qui lui a été refuſé, renverſe les loix de la Providence & ſe rend malheureux. Votre Majeſté conviendra de cette vérité, quand je lui aurai raconté l'hiſtoire d'un Anachorète Hébreu & de ſon Hôte.

Un Derviche s'étoit retiré dans un Hermitage aux environs de la Ville de Konadjé. Son deſſein étoit d'y vivre inconnu, pour ſe livrer tout entier à la prière & à

la méditation. Ses vertus, malgré le voile de la modeſtie dont il s'efforçoit de les couvrir, lui attirèrent une foule de perſonnes qui venoient le conſulter & s'éclairer.

Un Etranger ſe préſenta un jour chez lui. Le Derviche le reçut avec bonté & lui demanda de quel pays il étoit, quel étoit le but de ſon voyage. L'Etranger lui dit qu'il avoit éprouvé des malheurs dont il n'oſoit l'entretenir, de peur de l'ennuyer. Sur l'aſſurance que lui donna le Derviche qu'il en entendroit avec plaiſir le récit, l'Etranger commença ainſi ſon hiſtoire.

Je ſuis né en Europe : je paſſois pour le plus habile boulanger de la ville que j'habitois ; malgré la réputation dont je jouiſſois, j'avois

de la peine à ſubſiſter. Un Laboureur qui me fourniſſoit du bled, m'invita un jour chez lui; la converſation tomba ſur les différens états qui compoſent la ſociété: celui de Boulanger ne fut pas oublié; mon ami voulut ſavoir s'il étoit auſſi avantageux qu'il ſe l'étoit imaginé: il fut ſurpris d'apprendre que je vivois avec peine. Ma profeſſion, me dit-il, eſt plus avantageuſe; un grain de bled que je ſéme m'en produit plus de cent; & quelquefois même plus de deux cents. Je lui fis part, à mon tour, de mon étonnement, & je lui fis ſentir que je le ſoupçonnois d'exagérer. L'Alchymie ſi vantée, reprit-il, n'eſt autre choſe que la culture des terres portée à ſa dernière perfection. Un Poëte Perſan a dit:

Le grand œuvre eſt une chimère. Philoſophe inſenſé ! déchire le ſein de la terre avec le ſoc de la charrue ; tu y trouveras ce que tu cherches en vain dans tes creuſets.

Ce diſcours du Laboureur fit ſur mon eſprit la plus vive impreſſion. Mon état n'ayant plus d'attraits pour moi, je réſolus de le quitter pour en embraſſer un autre dans lequel j'eſpérois faire une fortune brillante. Un Derviche, mon voiſin, apprit mon deſſein ; il m'en fit des reproches & n'oublia rien pour m'en détourner. L'homme avide, me dit-il, eſt ſouvent fruſtré dans ſes eſpérances ; celui qui ſait ſe contenter de l'état dans lequel la Providence l'a placé, eſt heureux, ou du moins n'eſt pas tourmenté.

Derviche, lui répondis-je, la profeſſion que j'exerce ne me procure que des fatigues & des peines ſans aucun profit : j'y renonce pour embraſſer celle de Laboureur, beaucoup moins pénible & bien plus avantageuſe. Je ſuis las de mener une vie miſérable ; mon parti eſt pris : adreſſez vos prières au Ciel, pour qu'il favoriſe mes démarches. Juſques à préſent, reprit le Derviche, votre état vous a fait vivre avec peu d'aiſance, j'en conviens ; mais il ſuffiſoit du moins à votre ſubſiſtance & à celle de votre famille. Le labourage demande des connoiſſances qui vous manquent & ſans leſquelles vous ne pouvez pas réuſſir. Le ſuccès ne répond pas toujours à notre attente, & les eſpérances trop

brillantes ſont ſouvent trompées. Croyez-moi, ne changez point votre four contre une charrue. Celui qui abandonne ſon métier pour en exercer un autre auquel il n'eſt pas propre, s'expoſe aux mêmes malheurs qu'une Grue dont je vais vous raconter l'hiſtoire.

Une Grue, citoyenne des bords d'un Lac, y vivoit des différens inſectes qu'elle y trouvoit en abondance. Un jour elle apperçut un Epervier, qui, après avoir donné la chaſſe à une Perdrix, l'avoit priſe & la dévoroit. Cet Epervier, dit en elle-même la Grue, fait ſa nourriture des oiſeaux les plus délicats; & moi qui l'emporte ſur lui par la force & par la grandeur, je me contente de

vils insectes. Je veux suivre son exemple. La Grue, après ce beau monologue, apperçoit une Perdrix qui, d'un vol léger, rasoit la surface de l'eau : elle veut fondre sur cette proie ; mais la pesanteur de son corps l'entraîne ; elle tombe sur les bords du Lac qui étoient très-fangeux ; ses pattes s'enfoncent dans le limon ; elle fait de vains efforts pour s'en tirer. Un Berger, qui étoit aux environs, prend l'oiseau, l'encage & le porte à ses enfans.

Vous voyez par cette Fable, me dit le Derviche, quel danger l'on court en quittant son état, pour un autre auquel l'on n'est pas propre.

Les sages conseils du Derviche ne me firent aucune impression :

je fus ſourd à ſa voix. J'abandonnai mon four, & j'enſemençai un champ que j'avois loué. Me voilà donc devenu cultivateur. Les inſtrumens néceſſaires au labourage avoient abſorbé le peu que je poſſédois : il me falloit attendre près d'une année avant de pouvoir rien retirer de mes terres. Ma famille ſe trouva réduite à la dernière misère. Je me repentis alors de n'avoir pas ſuivi les ſages conſeils du Derviche ; je crus réparer ma faute en reprenant mon four. Un de mes amis me prêta de l'argent, & je fus tout à la fois Boulanger & Laboureur. Je courois de la ville aux champs, & des champs à la ville. Le garçon auquel j'avois confié mon four me vola & prit la fuite ; des orages qui ſe ſuccé-

dèrent les uns aux autres, ravagèrent les campagnes. J'allai compter mes malheurs au Derviche mon voisin. Je vous l'avois prédit, me dit-il : vous ressemblez à cet homme entre deux âges avec ses deux femmes.

Un homme de moyen âge dont la barbe commençoit à grisonner, avoit deux femmes, l'une encore verte, & l'autre déjà un peu mûre. Pour éviter tout sujet de discorde, il avoit des attentions égales pour elles & consacroit un jour à la jeune, & l'autre à sa compagne. Cet homme étoit accoutumé, quelque tems après s'être levé, de se rendormir sur les genoux de la femme avec laquelle il se trouvoit. Un matin qu'il étoit dans cette attitude avec la femme de moyen

âge, elle apperçut dans la barbe de son mari des poils noirs mêlés avec les blancs. Ces poils noirs, dit-elle en elle-même, font croire à ma rivale que son mari est encore jeune ; il faut que je les coupe : elle cessera de l'aimer en lui voyant la barbe toute blanche.

Le lendemain ce fut le tour de la jeune : elle se mit à saccager les poils blancs. Toutes deux à l'envi firent tant, que notre barbe grise demeura sans poils. Il en est de même de vous, me dit le Derviche : vous n'avez plus les moyens de continuer votre premier métier, & la misère où vous êtes vous force d'abandonner le nouveau que vous avez embrassé.

J'écoutai cette fois avec plus de docilité les conseils du Derviche.

Accablé de dettes comme je l'étois, la fuite étoit le ſeul parti qui me reſtoit à prendre ; je m'y déterminai & je me mis à voyager. Tels ſont les malheurs qui ont empoiſonné mes jours : je les reſſens d'autant plus vivement, que mon ambition ſeule les a cauſés.

Conſolez-vous, lui dit l'Anachorète, l'école de l'adverſité eſt néceſſaire à l'homme ; elle lui donne du courage & des lumières qu'il n'auroit point puiſés à celle du bonheur. Vos malheurs vous ont procuré un autre avantage : ils vous ont forcé de parcourir le monde. Les voyages, ſemblables au creuſet qui ſert à purifier l'or, forment & inſtruiſent l'homme.

L'Etranger, enchanté de l'eſprit de ſon Hôte, oublia ſes mal-

heurs. L'Anachorète étoit de la race des Iſraélites ; il étoit verſé dans toutes les ſciences & ſavoit pluſieurs langues, en particulier celle de ſes pères. L'Etranger, par une ſuite de ſon inconſtance & de la bizarrerie de ſon eſprit, voulut apprendre l'hébreu, & conjura ſon Hôte d'avoir pour lui la complaiſance de le lui enſeigner.

J'y conſens, lui répondit le Derviche : les Savans doivent ſe faire un plaiſir d'éclairer les autres hommes ; mais je crains que les difficultés ne vous rebutent. La langue que vous avez deſſein d'apprendre en eſt remplie. Je ſais, répondit l'Étranger, qu'il eſt difficile d'apprendre une langue ; mais

quels obſtacles ne ſurmonte pas un travail aſſidu & conſtant ? Celui qui ſe livre à l'étude des ſciences reſſemble à un homme qui a entrepris un long & pénible voyage : il ne peut arriver au terme qu'après des fatigues infinies. Je me flatte que les épines que je trouverai ſur ma route ſe changeront un jour en roſes. Je reſſemblerai à ce Pêcheur qui dût ſon bonheur à l'envie qu'il eut de s'inſtruire. Je veux vous raconter cette hiſtoire.

Un Payſan ne vivoit, lui & ſa famille, que de ce qu'il prenoit à la chaſſe ou à la pêche. Un jour qu'il avoit tendu ſes lacets, trois oiſeaux s'y prirent & d'autres alloient s'y prendre, lorſque le bruit de

de deux hommes qui sembloient se quereller, les écarta. C'étoit deux Savans qui se disputoient.

Le Payſan s'approche d'eux, les conjure de ſuſpendre leur diſpute, de peur que le bruit qu'ils font n'effarouche les oiſeaux & que ſes peines ne deviennent inutiles.

Pour prix de leur ſilence, les Savans veulent que le bonhomme leur donne à chacun un des oiſeaux déjà pris. Il ne m'en reſtera qu'un, leur dit-il; je ſuis pauvre; ma famille eſt nombreuſe; la ſcience doit rendre les hommes juſtes. Quel droit avez-vous ſur ma chaſſe pour en prétendre les deux tiers? C'eſt violer toutes les loix de la juſtice & de l'équité.

Pour toute réponſe, les Savans

dirent qu'ils alloient continuer leur diſpute avec plus de chaleur. Le pauvre homme, pour ſe délivrer de ces importuns, *conſentit à ce* qu'ils voulurent : *mais*, dit-il, ſi vous voulez partager avec moi, je dois partager avec vous ; & ſi je vous donne de mes oiſeaux, vous devez me donner de votre ſcience : de quoi diſputiez-vous ? Nous diſputions, lui dirent-ils, ſur les hermaphrodites. Le Payſan n'en fut pas plus ſavant. Hermaphrodite, lui dirent-ils, ſignifie ce qui eſt mâle & femelle tout à la fois. Le Payſan retint le mot d'hermaphrodite, & les Savans emportèrent les deux oiſeaux.

Le lendemain avant le jour, le Payſan étoit ſur le bord de la mer : il avoit déjà jeté ſes filets ; un

énorme poiſſon s'y prit. Notre Pêcheur plein de joie court au Palais, préſente ſa pêche au Sultan. Ce Prince avoit fait creuſer un ſuperbe vivier, où il faiſoit raſſembler les poiſſons les plus rares : c'étoit ſa paſſion. Il prend le poiſſon, & veut que l'on donne mille pièces d'or au Pêcheur qui l'avoit apporté.

Le Viſir étonné de cette prodigalité, s'approchant du Sultan, lui dit : ſi pour pareille bagatelle vous donnez des ſommes ſi conſidérables, on vous apportera tous les poiſſons de l'Océan, & vous ne ſerez pas en état de les payer. J'ai promis mille pièces d'or pour ce poiſſon, reprit le Sultan ; les Rois plus que les autres hommes

doivent être eſclaves de leur parole. Comment me tirer de-là ?

Demandez au Pêcheur, répondit le Viſir, ſi ſon poiſſon eſt mâle ou femelle ; s'il vous répond : il eſt mâle ; vous lui direz : les mille pièces d'or ſeront à toi quand tu m'apporteras la femelle ; s'il vous dit : c'eſt une femelle ; vous lui direz : apporte-moi le mâle & tu auras les mille pièces. Il ſera dans l'impoſſibilité de vous ſatisfaire, & alors vous lui ferez donner une légère récompenſe.

Le Sultan approuvant l'expédient, fit approcher le Pêcheur. Ton poiſſon, lui dit-il, eſt-il mâle ou femelle ? Sire, répondit le Pêcheur, il eſt hermaphrodite.

Le Viſir préſent fut bien étonné.

Le Sultan ordonna qu'aux mille pièces d'or qu'il avoit promiſes on en ajoutât mille autres. La ſcience eſt toujours utile : on ne perd pas le tems qu'on emploie à l'acquérir.

Le Derviche vaincu par l'obſtination de l'Étranger, conſentit enfin à ce qu'il deſiroit. Le peu de progrès du Diſciple, malgré les efforts redoublés du Maître, ne vérifia que trop la prédiction de ce dernier. La nature, marâtre envers cet Étranger, lui avoit refuſé ce genie intelligent qui conçoit & ſaiſit, ſi néceſſaire à quiconque ſe livre à l'étude des ſciences. C'étoit une terre aride qui, malgré toute la culture qu'elle recevoit, ne produiſoit aucun fruit.

Vous avez entrepris une choſe

au-dessus de vos forces, lui dit un jour le Derviche; croyez-moi, renoncez-y : vous n'arriverez jamais au terme de la carrière que vous voulez parcourir, & nous perdons l'un & l'autre un tems précieux que nous pourrions consacrer plus utilement. L'on ne doit pas sortir de la route que nous ont tracée nos pères, & s'obstiner à apprendre une langue différente de la leur.

Vos reproches seroient justes, repartit l'Étranger, si je quittois la route de mes pères pour m'égarer; mais doivent-ils rougir, en me voyant faire des efforts pour acquérir de la science ?

Je remplis les devoirs sacrés de l'hospitalité, lui dit le Derviche, en vous donnant un avis salutaire;

vous vous repentirez un jour de ne l'avoir pas ſuivi : non-ſeulement vous ne parviendrez jamais à apprendre l'Hébreu, mais vous oublierez votre propre langue. Vous reſſemblerez à certain Corbeau qui, à force de vouloir imiter la démarche de la Perdrix, oublia enfin la ſienne propre.

Un Corbeau admiroit la démarche d'une Perdrix ; il étoit enchanté des graces, de la légéreté de ſes mouvemens ; il voulut l'imiter & ſe mit à ſuivre par-tout ſon modèle. La Perdrix s'en apperçut. Oiſeau lourd & peſant, lui dit-elle, tu veux m'imiter en vain : la nature m'a favoriſé de ces graces que tu admires dans ma démarche ; elle ne t'a pas fait le même don : inutilement tu veux la forcer ;

l'art ne donne point ce que la nature a refusé.

Le Corbeau obstiné, ne voulut pas renoncer à sa folle entreprise; il ne put jamais parvenir à imiter la démarche de la Perdrix, il finit par oublier la sienne.

Faites-vous à vous-même l'application de cette fable. Entreprendre une chose au-dessus de vos forces, & vouloir apprendre une langue pour laquelle vous n'avez aucune disposition, est une folie impardonnable. Votre entêtement ne m'étonne point; il vous a précipité dans les malheurs que vous avez éprouvés, & vous a obligé de vous expatrier.

L'Étranger incapable de suivre un bon conseil s'obstina, & continua en vain l'étude dans laquelle

il ne fit aucun progrès. Il ne tarda pas à vérifier la prédiction de ſon Maître ; il ne put jamais apprendre la langue Hébraïque, & parvint enfin à oublier la ſienne.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Que la douceur & la modération ſont les qualités les plus à deſirer dans un Monarque.

UN Prince, pour être parfait, dit Dabichelim à Bidpaï, doit ſans doute réunir dans ſa perſonne toutes les vertus. Mais quelle eſt celle qui lui eſt le plus néceſſaire, & qui contribue plus ſûrement à ſon bonheur & à celui de ſes ſujets ? Trois vertus ſemblent

l'emporter ſur les autres : le courage, la libéralité, la modération. A laquelle des trois faut-il donner la préférence ?

Seigneur, répondit le Brachmane, un Prince qui ſait toujours ſe commander à lui-même, eſt ſans contredit le Prince le plus accompli de la terre. La valeur eſt à deſirer dans un Monarque ; mais elle a ſes dangers : il eſt à craindre que l'amour de la gloire & l'envie de faire des conquêtes ne l'entraînent trop loin, qu'il ne rende ſes peuples malheureux par des guerres continuelles. La libéralité a des bornes qu'il ſeroit dangereux de franchir ; elle ne ſe fait guères reſſentir qu'à ceux qui approchent le plus près du Trône, & toujours aux dépens de ceux qui en ſont

le plus loin. La modération au contraire n'a aucun de ces inconvéniens ; elle s'étend sur tous les sujets qui composent l'Empire : tous en ressentent également la benigne influence.

Les Rois qui sont les (*a*) maîtres de la vie & des biens de leurs sujets, ont besoin de modération plus que les autres. La colère, la passion, le caprice, ne doivent avoir aucun empire sur eux ; l'équité seule doit dicter les ordres qu'ils donnent.

Un Poëte Persan a dit : Dieux de la terre ! que le premier usage

(*a*) Cette Maxime n'est que trop suivie par malheur dans les Gouvernemens Despotiques, & leur est propre.

de votre pouvoir ſoit l'empire ſur vous-mêmes. Que votre ame toujours calme & ſereine ne ſoit jamais agitée par les vents impétueux des paſſions ; elles exciteroient des tempêtes qui ébranleroient votre Trône & le renverſeroient à la fin.

Un Roi a beau être fameux par ſes hauts faits d'armes, ou par ſa généroſité ; ces qualités ne font pas le bonheur des peuples, & ne peuvent remplacer la modération ; cette vertu au contraire tient lieu de toutes les autres. Un Monarque toujours le maître de lui-même eſt adoré de ſes ſujets ; ils lui pardonnent aiſément de n'être ni guerrier, ni libéral. Si les hommes ſe donnoient des maîtres, ce ne ſeroient ni les plus vaillans, ni

les plus généreux qu'ils choiſiroient ; ce ſeroient les plus modérés, les plus humains, des maîtres qui fuſſent en même-tems leurs pères.

Un Prince doit toujours être le même, ſoit qu'il puniſſe ou qu'il récompenſe. L'on demandoit à un Philoſophe une ſeule maxime qui renfermât toute la morale. La vertu la plus parfaite, dit-il, eſt de ſavoir réprimer ſa colère ; & le vice le plus grand eſt de s'y abandonner.

Cette raiſon doit engager les Monarques à faire choix d'un Miniſtre prudent, & ſur-tout qui ait aſſez de courage pour oſer leur faire des repréſentations & même leur réſiſter, quand, tranſportés par la colère, ils veulent commettre une injuſtice. Quelquefois mê-

me un pareil Miniſtre ſuſpend l'exécution d'un ordre dicté par la paſſion. Il attend le moment où le Prince revenu à lui-même, peut écouter la voix de l'équité. Il parvient enfin à faire révoquer l'ordre injuſte qui auroit fait périr un innocent, comme il arriva à un Viſir d'un Roi des Indes, dont je vais raconter l'hiſtoire à Votre Majeſté.

Un Prince nommé Salar régnoit dans les Indes. L'étendue de ſes États, la ſageſſe de ſon Gouvernement, la valeur & le nombre de ſes troupes, le rendoient le Monarque le plus puiſſant de l'Orient. Il avoit deux fils qui, par mille belles qualités, méritoient ſa tendreſſe. Ces jeunes Princes faiſoient l'eſpoir le plus doux des peuples.

La Sultane favorite leur mère réuniſſoit à une beauté rare, l'eſprit, les graces & les talens. Le Sultan l'aimoit à l'excès.

Tout contribuoit au bonheur de ce Prince. Son grand Viſir avoit autant de probité que de lumières. Uniquement occupé de la gloire du Sultan & du bonheur des peuples, il n'étoit ni avide, ni ambitieux. Le Chancelier de l'Empire, par ſes vaſtes connoiſſances, étoit l'oracle de ſon ſiècle, ſoit dans ſes diſcours, ſoit dans ſes écrits.

Ce Sultan avoit un éléphant blanc, le ſeul qui fût dans les Indes: il le montoit les jours de combat. Cet animal furieux renverſoit avec ſa trompe des bataillons ennemis, & les fouloit aux pieds. Ce Prince avoit auſſi deux éléphans

noirs, qui ne le cédoient au blanc que par la rareté & l'éclat de ſa couleur. Deux dromadaires ſi légers à la courſe, qu'ils ſembloient à peine toucher la terre avec leurs pieds, portoient avec une rapidité incroyable les ordres du Sultan d'une extrêmité du Royaume à l'autre. On admiroit encore parmi les raretés qu'avoit ce Prince, un cheval le plus beau de l'Univers, & un ſabre d'un acier ſi fin, que rien ne réſiſtoit à ſes coups.

Il y avoit eu autrefois dans les États du Sulta nune Tribu de Bramins qui, livrés à l'erreur & à la ſuperſtition, profeſſoient un culte impie. Ce Prince n'ayant pu diſſiper leurs ténèbres, irrité de leur téſiſtance, avoit fait périr le plus grand nombre, ré-

duit à l'eſclavage leurs femmes & leurs enfans. Quatre cens d'entr'eux étoient échappés à cette proſcription : c'étoient des eſpèces de Mages inſtruits des myſtères de la nature & verſés dans toute ſorte de ſciences. Le Sultan les avoit reçus dans ſon Palais & les conſultoit quelquefois. Ces Bramins, dévoués en apparence aux volontés du Prince, lui portoient dans le fond du cœur une haine mortelle, & attendoient avec impatience l'occaſion de la faire éclater. Elle ne tarda pas à ſe préſenter.

Le Sultan goûtoit une nuit les douceurs du ſommeil, lorſqu'il fut troublé par un ſonge. Il entendit une voix éclatante & vit deux poiſſons blancs qui ſe tenoient tout droits devant lui. Le bruit de la

voix l'éveilla ; mais ſes yeux appeſantis ſe refermèrent bientôt. A peine étoit-il rendormi, qu'il apperçut dans un nouveau ſonge deux canards & une oie qui planoient dans le plus haut des airs. L'oie quitta les canards, & ſe préſenta devant le Prince, en marchant ſur la terre & dans la poſture d'un ſuppliant. Ce Prince reveillé une troiſième fois ſe rendormit encore, & il vit un dragon monſtrueux dont le corps étoit tacheté de verd & de jaune, qui s'élança ſur lui, & avec les replis de ſa queue s'entortilla autour de ſa jambe : la crainte lui fit jeter un cri. Il ſe rendormit & eut un quatrième ſonge. Son viſage & ſon corps étoient couverts de ſang, & il ſortoit avec abondance de

ſa bouche. Ce ſonge l'effraya plus que les autres. Il ne tarda pas à en avoir un cinquième. Il étoit monté ſur un cheval blanc qui l'emportoit malgré lui. Le Sultan effrayé faiſoit d'inutiles efforts pour l'arrêter. Il regardoit de tout côté, & voyoit avec douleur que perſonne de ſa ſuite ne venoit à ſon ſecours : les efforts qu'il avoit faits diſſipèrent ſon ſommeil ; mais il s'y livra de nouveau, & eut un ſixième ſonge. Il crut voir ſa tête embraſée : le feu ſe communiquoit & cauſoit un incendie. Le ſeptième & dernier ſonge fut le plus effrayant. C'étoit un aigle d'une grandeur énorme qui fondoit ſur lui & lui déchiroit le corps avec ſes ſerres meurtrières. Le Sultan jeta

un cri ſi fort que ſes Pages accoururent.

Il étoit trop agité pour goûter de nouveau les douceurs du ſommeil. Ces ſonges ſi extraordinaires, dit-il en lui-même, m'annoncent les plus grands malheurs. Qui ſera aſſez habile pour m'en donner l'interprétation; ou plutôt qui aura le pouvoir de détourner de deſſus ma tête les maux dont elle eſt menacée? Plein de ces triſtes réflexions, il attendit le jour avec impatience. Dès l'aurore, il fit appeller les Bramins qui étoient dans ſon Palais, & leur raconta le ſujet de ſa peine. L'effroi étoit peint ſur le viſage du Prince. Les Bramins qui s'en apperçurent firent leur poſſible pour l'augmenter. Sei-

gneur, lui dirent-ils, jamais ſonges plus extraordinaires, & en même-tems plus ſiniſtres, n'ont effrayé aucun mortel. Permettez-nous de conſulter nos livres ſacrés: peut-être y trouverons-nous le véritable ſens des préſages effrayans que le Ciel vous envoie. Peut-être nous indiqueront-ils le remède aux maux dont vous êtes menacé.

Le Prince y conſentit. Ce tyran, (dirent-ils entr'eux, dès qu'ils furent hors de ſa préſence) a proſcrit injuſtement notre nation: quelques uns des nôtres ont expiré dans des tourmens affreux; les autres ont été forcés de quitter leur patrie pour échapper à ſes fureurs. Vengeons leur injure & la nôtre, puiſqu'il s'offre de lui-même à nos coups. La frayeur dont il eſt ſaiſi,

l'eſpoir d'éviter par la puiſſance de nos ſecrets magiques les maux dont il s'imagine d'être menacé, le rendront docile à nos voix. Un homme timide eſt toujours crédule. Perſuadons-lui que ces ſonges annoncent la perte de ſa Couronne & celle de ſa vie ; qu'il ne peut échapper à ces malheurs qu'en ſe baignant dans le ſang de ſes enfans, de ſes femmes, de ſes Miniſtres : il nous ſera facile alors de nous défaire de ce monſtre reſté ſeul, ſans appui, ſans conſeil, & devenu en horreur à ſes ſujets par ce trait de cruauté.

Les Bramins, après avoir formé ce noir complot, ſe préſentent devant le Sultan, la douleur & la conſternation peintes ſur le viſage. Pourquoi faut-il, Seigneur, lui

dirent-ils, que vous employiez notre miniſtère pour vous annoncer les événemens les plus ſiniſtres ? Les ſonges funeſtes qui ont troublé votre repos déſignent la chûte de votre Empire & la perte de votre vie. En voici la fidelle interprétation.

Les deux poiſſons qui ſe ſont tenus droits devant vous, repréſentent vos deux fils. Les deux canards & l'oie déſignent vos deux éléphans noirs & l'éléphant blanc. Ce ſerpent tacheté de verd & de jaune eſt l'emblême de la Sultane favorite ; & le cheval fougeux qui vous emportoit, eſt celle de Votre Majeſté. Le feu ardent qui vous entouroit, repréſente votre grand Viſir ; & l'aigle repréſente votre Chancelier. Le ſang qui ſortoit à

gros bouillons de votre corps, déſigne votre ſabre, que des traitres doivent teindre du ſang de Votre Majeſté.

Après vous avoir annoncé tous les malheurs dont vous êtes menacé, nous devons vous inſtruire des moyens que notre ſcience dans l'art de la divination, nous a fait découvrir pour les éviter. Ils ſont terribles, & ils vous feront frémir; mais il faut ou les employer, ou vous décider à périr vous-même. Le Ciel, pour être appaiſé, demande le ſang de vos deux fils, celui de la Sultane favorite, & celui de votre Viſir & de votre Chancelier. Vous ferez égorger en même-tems vos deux éléphans noirs, l'éléphant blanc, vos deux dromadaires & votre cheval,

val, & l'on en fera un bain dans lequel vous vous plongerez. Nous ferons, tandis que vous y ſerez, des conjurations, nous réciterons certaines prières myſtérieuſes capables d'appaiſer le courroux du Ciel.

Ce diſcours remplit de terreur & d'indignation le Sultan. Barbares ! leur dit-il, qu'oſez-vous me propoſer ? La mort n'eſt-elle pas mille fois préférable à l'affreux moyen que vous me préſentez pour l'éviter ? Comment puis-je me réſoudre à ſacrifier des perſonnes qui me ſont plus chères que ma propre exiſtence ? Quelles douceurs aura pour moi la vie, quand je ſerai privé de ce qui m'y retient ? Vous ignorez ſans doute l'hiſ-

toire du grand Salomon (2) & de Boutimar.

Un Ange apparut au Prophête Salomon, & lui préſenta de la part de l'Éternel, un vaſe rempli d'une eau merveilleuſe qui avoit la vertu de rendre immortel. En buvant de cette eau, lui dit le Meſſager céleſte, vous jouirez de l'immortalité, & en n'en buvant point, vous ſubirez la loi commune au reſte des hommes. Le Tout-Puiſſant vous laiſſe le maître de choiſir.

Salomon incertain, aſſembla ſon Conſeil; tous ceux qui le compoſoient furent d'avis qu'il préférât l'immortalité. Le Prophête s'étant apperçu que Boutimar, un de ſes Viſirs des plus éclairés étoit abſent, l'envoya chercher, & lui

propoſa la queſtion. Grand Roi, lui dit Boutimar, cette eau divine eſt-elle réſervée à vous ſeul, ou d'autres que vous ont-ils la liberté d'en faire uſage ? Salomon lui répondit que cette faveur n'avoit été accordée qu'à lui. Si cela eſt ainſi, reprit le Viſir, vos épouſes les plus chéries, vos enfans, ces doux objets de votre tendreſſe, vos Miniſtres, vos amis, tout ce qui vous entoure paiera à la nature le tribut commun : vous leur ſurvivrez ; chaque année, que dis-je, chaque inſtant vous enlevera quelqu'un qui ſera cher à votre cœur ; vous en gémirez. Quels charmes aura pour vous une vie qui ſera conſacrée à la douleur & à des regrets éternels ? Vous ne

vivrez toujours que pour ſouffrir toujours.

Le Prophête préféra l'avis de Boutimar à celui de ſes Conſeillers, renonçant de bon cœur à une immortalité qui auroit été pour lui mille fois plus affligeante que la mort. Je ſuivrai l'exemple de Salomon. Quelles douceurs trouverois-je à prolonger des jours qu'il faudroit paſſer à pleurer ceux que j'aime plus que moi-même ? Au reſte, tout dans cet univers a un terme fixé pour ſa durée. Les Empires les mieux établis, après être parvenus au plus haut point de leur grandeur, tombent en décadence, & finiſſent par être renverſés. Les Villes les plus ſuperbes ſont changées en ſolitudes.

Quelle folie de verſer le ſang de tant de perſonnes ſi chères, pour prolonger pendant quelques inſtant de plus, des jours qui doivent bientôt finir ! Cherchez un autre moyen de détourner les malheurs dont je ſuis menacé. Jamais je ne mettrai en uſage celui que vous me propoſez ; il eſt trop cruel & trop barbare.

Les Bramins inſiſtèrent : Seigneur, lui dirent-ils, la perte de la Sultane favorite, celle de vos enfans, de vos Viſirs, n'eſt pas irréparable. En conſentant à vivre, il vous ſera aiſé de former de nouveaux liens, qui vous feront retrouver toute la douceur que vous goûtiez dans les premiers ; mais en vous déterminant à mourir,

tout eſt perdu pour vous ſans reſſource.

Ces inſtances augmentèrent l'incertitude & la douleur du Sultan. Il chaſſa les Bramins de ſa préſence, & ſe retira dans l'appartement le plus ſecret de ſon Palais. Un torrent de larmes s'échappa, malgré lui, de ſes yeux. Malheureux que je ſuis, s'écria-t-il, la foudre gronde ſur ma tête, elle eſt prête à éclater. Quelle main aſſez puiſſante pourra la détourner? Mais périſſons plutôt que d'employer l'affreux moyen que m'ont propoſé les Bramins. Qui pourroit avoir le cœur aſſez barbare pour immoler lui-même ce qu'il a de plus cher, & prolonger, par un crime atroce, des jours qui doi-

vent bientôt finir. Le Sultan ſe repréſentant enſuite l'amour qu'il avoit pour ſes fils, leur âge tendre, leur innocence, la vertu, la beauté de la Sultane favorite, la ſageſſe de ſon grand Viſir, le mérite & le zèle de ſon Chancelier. A Dieu ne plaiſe, dit-il, que je ſouille mes mains d'un ſang ſi précieux : qu'ils vivent, & que le malheureux Salar épuiſe ſur lui ſeul tout le courroux céleſte.

La douleûr du Sultan, dont on ignoroit la cauſe, alarma ſes ſujets. Ils craignirent de perdre le meilleur des Rois. Bélar, c'étoit le nom du grand Viſir, étoit incertain du parti qu'il devoit prendre : il n'oſoit preſſer le Prince de lui révéler un ſecret dont il s'obſtinoit à lui dérober la connoiſ-

ſance. D'un autre côté, il craignoit que le mal, s'il reſtoit plus long-tems ignoré, ne devint ſans remède.

Dans cette incertitude, il alla trouver la Sultane favorite. Princeſſe, lui dit-il, depuis que le Sultan a remis entre mes foibles mains le gouvernement de ſes États, il a toujours daigné m'écouter, même ſur les moindres choſes. Sa conduite à mon égard eſt bien changée. Il a eu depuis quelques jours pluſieurs entretiens ſecrets avec les Bramins; j'ai cherché inutilement à pénétrer quel en étoit l'objet. Depuis cet inſtant fatal, il ne ſort plus de ſon Palais: inacceſſible à tous ſes ſerviteurs, il s'obſtine à garder le ſilence, il refuſe de prendre aucune nourri-

ture, & paroît dévoré des plus noirs chagrins. Ses ſujets qui l'adorent, ſont très-alarmés ; ils vous conjurent de faire vos efforts pour découvrir la cauſe de ſes peines : ils craignent que les Bramins, ce reſte impur d'une nation proſcrite, ne portent le Sultan à quelque démarche fâcheuſe. Il ne ſeroit plus tems de s'oppoſer à leurs deſſeins, quand ils auroient réuſſi : un tardif repentir ne répareroit pas le mal qu'ils auroient fait.

Viſir, répondit la Sultane, je me ſuis apperçu de la douleur du Roi : elle ne m'inquiète pas moins vivement que vous ; mais depuis quelques jours il m'évite : je n'oſe troubler ſa ſolitude, ni chercher à pénétrer un ſecret qu'il ne veut

pas confier ; je crains de m'expoſer à ſon courroux.

Madame, répartit Bélar, dans une occaſion où il s'agit du ſalut du Prince & de celui de tout l'Empire, il faut montrer plus de courage. Qui oſera paroître devant le Sultan, ſi vous ne le tentez ? Qui a mieux ſu que vous trouver le chemin de ſon cœur ? Employez les prières, les larmes s'il le faut. Peignez-lui votre déſeſpoir ; il n'y pourra point réſiſter. Ami, m'a dit ſouvent ce bon Prince, la Sultane eſt pour moi une divinité bienfaiſante, ſa préſence ſeule fait naître la joie dans mon cœur.

La favorite encouragée par le diſcours du Viſir, alla trouver le Sultan. Quel ſombre nuage, lui dit-elle,

a obſcurci tout-à-coup la lumière qui brilloit ſur votre viſage? Quelle triſteſſe a chaſſé la joie de votre cœur? Pourquoi ces yeux, dont un ſeul regard fait mon bonheur, n'oſent-ils ſe lever ſur moi? Que veut dire ce ſilence, cet air morne & abattu? Si les Bramins vous ont annoncé des choſes fâcheuſes, confiez-les à vos plus fidèles ſerviteurs; peut-être ils y apporteront quelque remède. Lumière de mes yeux, lui répondit le Sultan, en pouſſant un profond ſoupir, pourquoi me faire une queſtion qui m'afflige, & dont la réponſe, ſi j'oſois vous la faire, vous affligeroit encore plus.

Seigneur, répartit la Sultane, ſi les malheurs dont les Bramins vous ont menacé ne regardent

que ceux qui entourent votre Trône, ce ne ſont plus des malheurs ; que mille vies comme la mienne vous ſoient ſacrifiées ſi elles peuvent conſerver la vôtre ; mais ſi ces maux vous ſont perſonnels, il ne faut point vous laiſſer abattre. La crainte obſcurcit l'eſprit en abattant l'ame ; elle empêche dans les dangers de voir les reſſources : elle décourage nos amis & enhardit nos ennemis.

Si la montagne du Caucaſe, dit le Sultan à Irandoht (c'étoit le nom de la Sultane) avoit entendu une partie des choſes que m'ont dit les Bramins, elle auroit été ébranlée juſques dans ſes fondemens, comme le fut le mont Sinaï, quand le Tout-Puiſſant parla à Moïſe au milieu de la

foudre & des éclairs. Si le Soleil voyoit l'affreux ſacrifice que l'on m'ordonne, il reculeroit ſaiſi d'horreur. Ne me faites point de nouvelles queſtions, je n'ai point la force d'y répondre, vous n'aurez pas celle de m'entendre.

Irandoht preſſa de nouveau le Sultan. Vous le voulez, Madame, je vais porter à votre cœur un coup mortel ; mais n'en accuſez que vous-même. Des ſonges effrayans ont troublé mon repos il y a quelques jours. J'en ai demandé l'interprétation aux Bramins; ils m'ont aſſuré que ces ſonges déſignoient les plus grands malheurs ; & que le ſeul moyen de les éviter, étoit d'immoler mes enfans, mon grand Viſir, mon Chancelier & vous-même.

Ces paroles furent un coup de foudre pour la favorite. Revenue à elle-même ; je fais volontiers, dit-elle au Prince, le ſacrifice de ma vie : elle ne peut être mieux employée que pour ſauver la vôtre. Mais, Seigneur, cet oracle eſt-il bien sûr ? Ceux qui l'ont prononcé, ſont les reſtes mépriſables de cette nation que vous avez proſcrite. Ils peuvent avoir de la ſcience; mais ils ſont ſans principes & ſans religion ; rien de pur ne découle d'une ſource empoiſonnée. Qui ſait ſi le conſeil qu'ils vous ont donné, n'eſt pas dicté par un eſprit de vengeance. Ils n'ont pas oublié que vous avez fait périr leurs frères ; ils vous ordonnent d'immoler vos deux fils, afin que Votre Majeſté n'ait point de ſucceſ-

ſeur intéreſſé à les punir. La prudence de votre grand Viſir, les lumières de votre Chancelier leur font ombrage ; ils veulent vous priver de l'appui de ces deux Miniſtres, afin que perſonne ne puiſſe détourner le coup qu'ils méditent de vous porter. Quant à moi, quoique d'un ſexe plus foible, ils me redoutent ; ils connoiſſent mon amour pour votre perſonne ; ils ſavent que les yeux d'une amante ſont clairvoyans, & qu'elle tremble toujours pour l'objet qu'elle adore. Ils appréhendent que je n'éclaire leurs démarches, & que je ne découvre leur noir complot. Ces perfides, dans l'impuiſſance où ils ont été juſques à préſent de ſe venger, ont caché ſous le dehors du zèle, la haine implacable

qu'ils vous ont vouée : le moment eſt venu de la faire éclater, ils l'ont ſaiſi avec ardeur. Prince, ſi vous ſuivez leur conſeil, les peuples ſe révolteront ; tout ſera dans le trouble ; les ennemis en profiteront pour s'emparer de votre Royaume.

Les Rois, plus que les autres, doivent ſe défier de leurs ennemis, même de ceux qui paroiſſent dans l'impuiſſance de ſe venger. Comme ils ne peuvent attaquer à force ouverte, ils dreſſent des embûches, & l'on devient tôt ou tard la victime d'une aveugle ſécurité. Je ne m'oppoſe point à l'exécution de l'arrêt cruel qu'ont prononcé les Bramins ; mais avant que d'en venir à cette extrémité, il faut bien s'aſſurer de la vérité. Je

ſais un moyen sûr de la découvrir, ſi Votre Majeſté conſent à en faire l'épreuve.

Sur une montagne peu éloignée de cette Ville, vit un pieux Solitaire ; il paſſe la nuit en prières, & le jour en méditations : le paſſé & l'avenir ſont préſens à ſes yeux. Le Tout-Puiſſant pour récompenſer ſes vertus, l'a favoriſé du don de Prophétie : lui ſeul, Seigneur, peut vous donner l'interprétation fidelle des ſonges que vous avez eus. Si elle ſe trouve conforme à celle des Bramins, il n'y a plus à balancer, il faut exécuter ce qu'ils vous ont preſcrit ; mais ſi elle eſt différente, Votre Majeſté diſtinguera aiſément la lumière des ténèbres, & la vérité du menſonge.

Le Sultan consentit à la proposition d'Irandoht. Il monte à cheval, & va trouver le pieux Anachorète. Celui-ci vient au devant du Sultan ; Seigneur, lui dit-il, je suis fâché que vous ayez daigné venir ici vous-même ; si j'avois pu prévoir le dessein de Votre Majesté, j'aurois été me prosterner aux pieds de Votre Trône, & recevoir vos ordres ; mais j'apperçois sur votre visage les traces d'une douleur profonde, oserai-je vous en demander le sujet ?

Le Sultan raconta alors au Derviche les songes extraordinaires qui l'avoient si fort troublé, l'interprétation que les Bramins en avoient donnée, les malheurs dont ils l'avoient menacé, & les moyens qu'ils avoient prescrits pour les éviter.

Karidoun (c'étoit le nom du pieux Solitaire) reſta quelque tems plongé dans une profonde rêverie : adreſſant enſuite la parole au Roi. Oſerai-je vous repréſenter, lui dit-il, que vous ne deviez pas conſulter les Bramins ; ce ſont des fourbes habiles qui en impoſent aux yeux du vulgaire par les apparences d'une ſcience qu'ils n'ont pas en partage ; ils ſont de plus les ennemis de Votre Majeſté, & cherchent depuis long-tems l'occaſion de vous faire périr. Les ſept ſonges qui vous ont ſi fort troublé, loin de vous menacer de quelque malheur, déſignent l'époque la plus glorieuſe de votre règne. Sept Ambaſſadeurs des plus grands Princes de l'Orient ſe rendront à votre Cour chargés de riches préſens.

Les deux poiſſons blancs qui ſe tenoient tout droits devant vous, repréſentent deux Ambaſſadeurs du Roi de Sérendib; ils doivent offrir à Votre Majeſté, de la part de leur maître, une garniture complette des plus beaux rubis.

Les deux canards & l'oie, déſignent deux chevaux blancs, & un dromadaire de la plus grande beauté, que le Sultan de Déli vous envoie.

Un ſabre de la trempe la plus fine, & enrichi de diamans, eſt annoncé par ce dragon qui vous a tant effrayé; c'eſt un préſent du Roi de Syrie.

Le ſang qui découloit de votre corps, eſt l'emblême d'une robe écarlate, brodée en perles & en pierres précieuſes, que le Prince

de Gazna deſtine pour la plus belle de vos eſclaves.

Ce feu qui entouroit votre tête, eſt une couronne de diamans ; c'eſt un hommage que vous fait le Roi de Ceylan.

Ce cheval indomptable ſur lequel vous étiez monté, repréſente un éléphant blanc, que l'Ambaſſadeur d'Egypte doit amener à Votre Majeſté.

L'aigle qui vous déchiroit les entrailles, préſage des choſes moins flatteuſes. Une perſonne qui vous eſt chère encourra votre indignation : elle ſera éloignée pendant quelque tems de votre préſence ; vous vous laiſſerez toucher en ſa faveur, elle rentrera en grace, & votre amour, loin d'être affoi-

bli par cet événement, n'en ſera que plus vif.

Telle eſt, Prince, la véritable interprétation des ſonges qui vous ont tant effrayé. Elle ne reſſemble pas aux fauſſetés que vous ont débitées les Bramins; j'oſe repréſenter à Votre Majeſté, qu'elle ne doit honorer perſonne de ſa confiance, avant de l'avoir bien éprouvé.

Le diſcours de Karidoun combla de joie le Sultan; il la fit éclater, de même que ſa reconnoiſſance. Quelles actions de graces ne dois-je pas à l'Immortel, dit-il à l'Anachorète, pour avoir guidé mes pas vers un homme comme vous, rempli de ſa ſageſſe! vous avez diſſipé les ténèbres qui m'environ-

noient, & vous avez fait briller à mes yeux la pure lumière de la vérité.

Le Sultan après avoir remercié le Derviche, monta à cheval, & ſe rendit à ſon Palais. A peu de jours delà, les ſept Ambaſſadeurs annoncés par Karidoun arrivèrent; les préſens qu'ils firent vérifièrent dans ſon entier la prédiction de l'Anachorète.

Salar, pour remercier le Ciel de l'avoir préſervé, d'une manière ſi extraordinaire, des embûches que lui avoient tendus les Bramins, fit diſtribuer aux Derviches & aux pauvres de ſon Empire, des ſommes conſidérables : il voulut en même-tems récompenſer la Sultane & le Viſir, du zèle qu'ils avoient témoigné dans cette oc-

caſion intéreſſante. Les diſtinctions, l'eſpoir des récompenſes, dit le Viſir au Prince, ne ſont pas les motifs des actions d'un bon Miniſtre ; l'amour de ſes devoirs, la gloire du Prince, le bonheur des peuples, doivent ſeuls l'animer. Pour la Sultane, j'avoue qu'elle mérite les graces que vous voulez lui faire, par le ſervice ſignalé qu'elle vous a rendu.

Irandoth avoit été long-tems ſans rivale ; le Sultan voyoit avec indifférence les diverſes beautés que renfermoit ſon Sérail. Une Circaſſienne ſut enfin toucher ſon cœur : Bezmefrouz (c'étoit le nom de cette eſclave) étoit faite pour plaire : elle avoit de la jeuneſſe, de la vivacité, des graces, une taille légère & élégante ; deux beaux

beaux yeux noirs pleins de feu relevoient la blancheur éclatante de ſon teint : elle tiroit les ſons les plus agréables de divers inſtrumens, & les uniſſoit avec ſa voix, qui alloit juſques à l'ame; ſa danſe étoit légère, pleine de graces & d'expreſſion. Cette nouvelle paſſion du Sultan n'éteignit point celle qu'il avoit pour Irandoht ; elles partageoient également ſon cœur. Il fit appeller Bezmefrouz, & voulut auſſi lui faire un préſent. Irandoht eut la couronne de diamans, & ſa rivale la robe écarlate brodée en perles.

Le Viſir prit congé du Prince, qui reſta ſeul avec ſes deux favorites. Irandoht après avoir orné ſa tête de la couronne de diamans, ſe mit aux genoux du Roi, & lui

préſenta un ſorbet dans un vaſe de cryſtal de roche. Salar, moins occupé du ſorbet que de celle qui le ſervoit, la conſidéroit avec plaiſir dans cette attitude ; quelques inſtans après Bezmefrouz, qui s'étoit revêtue de la robe écarlate, parut devant le Sultan, & lui préſenta des confitures ſur une ſoûcoupe d'or. Ce Prince ébloui de ſa beauté, à laquelle cette robe prêtoit un nouvel éclat, détourna les yeux de deſſus Irandoht, & dit les chôſes les plus flatteuſes à ſa rivale. Irandoht ne put ſe défendre d'un mouvement de jalouſie ; la colère, le dépit, la tranſportent ; le vaſe de cryſtal de roche qu'elle tenoit lui échappe, & la liqueur ſe répand ſur les habits du Sultan.

Cet événement avoit été prédit par le pieux Solitaire qui lui avoit interprété ſes ſonges ; mais il n'y fit point d'attention : il n'écouta que ſa colère ; perſuadé que la Sultane avoit voulu l'offenſer, il appela le Viſir & lui ordonna de la faire périr.

Bélar étonné emmena avec lui Irandoht qui le ſuivoit triſtement ; chemin faiſant, il ſe propoſa de ne pas exécuter ſur le champ l'ordre de ſon maître. La beauté de la Sultane, l'amour du Prince pour elle, le ſervice ſignalé qu'elle venoit de lui rendre, convainquirent Bélar que le Prince ſe repentiroit un jour d'avoir condamné ſa favorite. S'il eſt touché de la mort de la Sultane, dit en lui-même le Viſir, s'il paroît ſe re-

pentir d'en être l'auteur, ce ſera le moment de lui annoncer que j'ai eu la prudence de lui déſobéir ; ſi au contraire le tems n'appaiſe point ſa colère, j'obéirai ſans doute, quoi qu'avec bien de la peine : il eſt toujours trop tôt pour faire un acte de cruauté.

Le Viſir conduiſit Irandoht dans l'appartement le plus ſecret de ſon Palais. Il ordonna aux femmes qu'il lui donna pour la ſervir, de la traiter en Reine. Il parut enſuite devant le Sultan, la douleur & la conſternation peintes ſur le viſage, & l'aſſura qu'il étoit obéi.

Ces paroles furent un coup de foudre pour le Prince. Les regrets les plus vifs avoient ſuccédé à ſa colère, comme l'avoit prévu le ſage Viſir. Il s'en apperçut à la

triſteſſe qui étoit peinte ſur le viſage du Prince. Seigneur, lui dit Bélar, inutilement vous regretteriez la Sultane ; l'on ne revient point du ſombre rivage des morts. Les pleurs, les gémiſſemens ne peuvent réparer le mal que nous faiſons, en étouffant la voix de la raiſon pour n'écouter que celle de la paſſion. Je vais raconter à Votre Majeſté une hiſtoire qui lui apprendra les malheurs preſqu'inévitables que cauſe la colère, & les efforts que nous devons faire pour dompter cette paſſion.

Un Roi de l'Yémen, après avoir chaſſé toute la journée ſans avoir pu rien trouver, s'en retournoit triſtement à ſon Palais. En paſſant par un bois, il entend du bruit, & croit appercevoir un cerf ; il

bande ſon arc & décoche une flèche : le trait parti, il deſcend de cheval ; mais quelle fut ſa douleur en voyant qu'il a percé un homme ! C'étoit un pauvre Payſan qui ramaſſoit des branches d'arbres, & qui, pour ſon malheur, s'étoit fait un habit de la peau d'un cerf. Le Sultan donna mille pièces d'or au malheureux qu'il avoit bleſſé, & ordonna à un de ſes Officiers de prendre ſoin de lui.

Il avoit repris le chemin de la Ville, lorſqu'il découvrit l'hermitage d'un Derviche ; il voulut lui rendre viſite, & entendre de ſa bouche quelque vérité utile. L'Anachorète, à qui le Ciel avoit révélé le malheur qui venoit d'arriver au Roi, lui dit, il faut, Prince, modérer votre vivacité,

& réprimer votre colère, ſi vous voulez être heureux dans ce monde-ci & dans l'autre.

Je connois, lui répondit le Sultan, tout le prix de la modération : mais quand une fois la colère m'emporte, ma raiſon eſt trop foible contre elle. Seigneur, répartit le Derviche, je vais remettre à Votre Majeſté trois petits rouleaux de papier, ſur leſquels je tracerai des caractères qui auront pour vous la vertu d'un taliſman. Ordonnez à un de vos Officiers, toutes les fois qu'il vous verra en colère, de vous préſenter un de ces rouleaux ; ſi cette première épreuve ne ſuffit pas, il développera le ſecond, & ſucceſſivement le troiſième.

Le Roi remercia le Derviche,

& retourna à ſon Palais. Les rouleaux ne tardèrent pas à être déployés ; & toutes les fois que le Prince les voyoit, ils avoient la force de réprimer ſa colère. Voici les r s maximes que le Derviche avoit écrites ſur ces rouleaux.

I. Ne lâchez point la bride à votre colère, tandis qu'elle n'eſt pas encore à ſon plus haut point. Si vous ne la retenez, elle vous précipitera dans un abyſme de malheurs, dont vous ne pourrez plus vous retirer.

II. Dans l'impétuoſité de votre colère, ayez quelque compaſſion de ceux qui en ſont l'objet ; votre bonté vous gagnera leurs cœurs, & ils ſacrifieront leur vie pour vous prouver leur reconnoiſſance.

III. L'équité, & non pas la paſ-

ſion, doit préſider à vos jugemens. Un arrêt dicté par la colère, eſt preſque toujours un arrêt injuſte.

Ce Prince étoit épris des charmes d'une jeune Circaſſienne, qui lui faiſoit négliger les autres beautés de ſon Sérail. La Sultane favorite, au déſeſpoir de l'infidélité de ce Prince & du triomphe de ſa rivale, forma le deſſein de ſacrifier l'amant & l'amante. Elle fit part de ſes chagrins à la Coëffeuſe du Sérail, & implora ſon ſecours Je ſervirai votre vengeance, lui dit la Coëffeuſe; mais il faut m'inſtruire d'une circonſtance dont dépend tout le ſuccès du moyen que je veux employer. Quand le Sultan ſe rend à l'appartement de ſon amante, en l'abordant il lui donne ſans doute un baiſer? Quel eſt l'en-

droit de ſon viſage qu'il baiſe le plus volontiers ? La Sultane lui répondit que c'étoit le menton, que cette eſclave avoit effectivement fort joli. Si cela eſt ainſi, reprit la Coëffeuſe, donnez-moi du poiſon le plus ſubtil; ce ſoir, en coëffant votre rivale, je mêlerai ce poiſon avec de la couleur bleue, & je peindrai, avec ce mêlange, une mouche ſur le menton de la Circaſſienne : le Roi y aura à peine porté ſes lévres qu'il expirera. La Sultane remit elle-même le poiſon à la Coëffeuſe, qui l'employa de la manière qu'elle avoit promis ; par malheur pour elles, un jeune Page, caché derrière une portière, avoit entendu tout le plan du noir complot qu'elles avoient formé : il courut pour en avertir le Sultan ; mais ce Prince

qui étoit fort adonné au vin, & qui perdoit ſouvent la raiſon, ſe trouva dans ce moment incapable de rien entendre.

La nuit venue, le Sultan ſe rendit à l'appartement de la belle Circaſſienne; & comme il étoit encore étourdi par les fumées du vin, il s'endormit tout de ſuite; le Page ne ſachant plus quel moyen employer pour ſauver la vie de ſon maître, ſe gliſſa tout doucement proche du lit où repoſoient le Sultan & ſon amante, & effaça avec le bout de ſon doigt, qu'il avoit mouillé, la mouche empoiſonnée qui étoit peinte ſur le menton de l'eſclave.

Le Sultan ſe réveilla dans ce moment-là même. Furieux de voir le Page qui avoit oſé pénétrer dans

ce lieu, & porter une main téméraire ſur ſa favorite, il ſe leva, & voulut enfoncer ſon poignard dans le ſein du Page.

Celui-ci effrayé prit la fuite ; le Prince hors de lui-même le pourſuivit. L'Officier dépoſitaire des rouleaux du Derviche voulut arrêter le Monarque en lui préſentant le premier rouleau, mais ce Prince étoit trop animé ; le ſecond n'eut pas plus de vertu : à la vue du troiſième, ſa colère ſe calma un peu ; il ordonna au Page d'approcher ſans crainte. Qui t'a rendu ſi téméraire, lui dit-il, & comment as-tu oſé porter une main ſacrilège ſur ma favorite ? Le Page raconta la choſe comme elle s'étoit paſſée. L'on fit venir la Sultane ; elle traita le Page d'impoſteur. Le

me ſuis apperçue depuis quelque tems, dit-elle au Roi, de l'intelligence qui règne entre votre Page & votre eſclave; comme je connois l'excès de votre paſſion pour cette perfide, la crainte de vous affliger m'a empêché de vous en prévenir : le Ciel a ſans doute ménagé ce moment pour couvrir de honte ces deux ingrats, & vous éclairer ſur leurs déſordres.

Le Sultan ordonna au Page de ſe juſtifier. Il ne me reſte qu'un ſeul moyen, dit-il, de faire éclater mon innocence; le vaſe dans lequel la Coëffeuſe a préparé le poiſon, eſt encore ſur la toilette de la Circaſſienne; que Votre Majeſté le faſſe apporter par quelqu'un de confiance. Le vaſe fut préſenté au Sultan, qui envoya chercher

la Coëffeuſe ; dès qu'elle parut, le Roi prit lui-même de la liqueur qui étoit dans le vaſe, & en frotta la langue & les lévres de la Coëffeuſe qui expira ſur le champ. Sa prompte mort juſtifia le Page, qui fut récompenſé. La Sultane ſubit la peine que méritoit ſon crime.

Si ce Prince, dit Bélar en adreſſant toujours la parole au Roi Salar, n'eût pas réprimé ſa colère, il auroit fait périr un innocent, & n'auroit pas tardé lui-même à devenir la victime des embûches de la Sultane.

Cette hiſtoire prouve que les Rois, plus que les autres, ſont obligés d'être en garde contre la colère, & qu'ils ne ſauroient trop réfléchir avant de donner leurs ordres.

J'avoue, dit Salar, que je devois avoir plus de modération, & ne pas condamner Irandoht pour une faute si légère ; mais toi, Bélar, toi qui est si prudent, devois-tu exécuter un ordre dicté par la colère ? Pourquoi n'as-tu pas tenté de me le faire révoquer ? Comment as-tu pu te résoudre à faire périr une innocente ? Sa vertu, sa beauté, n'ont pu toucher ton cœur !

Seigneur, répondit le Visir, les jardins de Votre Majesté sont ornés des plus belles fleurs ; faut-il vous affliger si fort pour la perte d'une rose languissante & flétrie qui a perdu son éclat, tandis que mille autres étalent à vos yeux les plus vives couleurs.

Tu cherches inutilement à me

consoler, répartit le Sultan ; cette belle rose faisoit mes délices ; les autres fleurs qui sont dans mes jardins, n'ont ni son éclat, ni sa beauté ; leurs charmes ne font pas sur moi la même impression : je ne puis te cacher ma douleur ; elle durera autant que ma vie ; tâche de trouver un remède aux maux qui m'accablent.

Je n'en vois aucun, répondit le Visir ; celui qui se livre avec impétuosité à son premier mouvement, éprouve le même malheur qui arriva à une Colombe.

Deux Colombes, l'une mâle, l'autre femelle, avoient fait leur nid dans l'embrasure d'un vieux mur abandonné. A l'exemple de la fourmi, elles avoient amassé pendant l'été du grain pour sub-

fiſter durant l'hiver ; les grandes chaleurs firent ſécher le bled, de manière qu'il paroiſſoit réduit à la moitié. Le mâle abſent pendant tout cet été, fut étonné à ſon retour de trouver le grain diminué: il s'imagina que la femelle l'avoit mangé ; tranſporté de colère, il s'élance ſur elle, & la tue à coups de bec.

L'hiver & ſes frimats ne tardèrent pas à venir : l'humidité & les pluies pénétrèrent le grain, & lui rendirent ſon ancienne groſſeur. La Colombe reconnut, mais trop tard, ſon erreur, & verſa des larmes inutiles ſur la mort de ſa compagne.

Bélar, dit le Sultan, ſi ma langue a été trop prompte à prononcer un arrêt injuſte, ton bras l'a

été davantage à l'exécuter. Ta vivacité a cauſé tous mes malheurs ; je regretterai Irandoht toute ma vie ; elle avoit mille belles qualités que je ne retrouverai jamais dans aucune femme. Sire, dit le Viſir, votre douleur n'égalera jamais ſes vertus. Je voulois t'éprouver, lui dit le Sultan, en t'ordonnant de faire périr Irandoht ; mais je devois mieux te connoître, & ne pas me repoſer ſur ta prudence. L'on ne peut bien connoître cinq perſonnes, reprit le Viſir, que dans les cinq occaſions ſuivantes L'homme de courage dans le combat ; les grands dans la colère ; le négociant quand il rend ſes comptes ; l'ami dans l'adverſité, & l'homme vertueux dans la misère.

Le Roi s'entretint encore long-

tems avec ſon Miniſtre ſur le même ſujet. Le Viſir, par des réponſes hardies & même piquantes, ſembloit vouloir laſſer la patience du Prince, & l'irriter contre lui; mais le Sultan, loin d'être choqué de la hardieſſe de Bélar, l'écoutoit avec bonté & lui répondoit avec douceur.

Le Viſir ſe proſternant enſuite aux genoux du Sultan; j'ai oſé, lui dit-il, éprouver Votre Majeſté: j'ai pouſſé la témérité juſques à vouloir connoître ſi vous étiez corrigé: j'eſpérois que le malheur que vous déplorez vous apprendroit combien la modération & la douceur ſont néceſſaires aux Princes.

Bélar, répondit le Sultan, tu ſais que depuis que je ſuis ſur le trône, je m'étois fait une loi d'être

toujours égal, modéré, enfin de ne me laiſſer jamais dominer par l'humeur ou par le caprice. Hélas! qu'il en coûte cher à mon cœur pour avoir violé une ſeule fois cette loi que je m'étois preſcrite! Comment as-tu pu t'imaginer que tes diſcours m'aient déplu? Je t'avoue que je ſuis ſeul coupable de la mort d'Irandoht; c'eſt l'ordre cruel que je t'ai donné, & non pas ton bras qui a enfoncé le poignard dans ſon ſein.

Prince, dit le Viſir, cet aveu généreux de votre part, m'engage à en faire un autre à Votre Majeſté; je n'ai pas exécuté l'ordre que vous m'aviez donné: Irandoht eſt pleine de vie; vous ne m'accuſerez pas de vous avoir déſobéi.

Cette heureuſe nouvelle combla de joie le Sultan. Tes diſcours, dit-il à Bélar, m'avoient preſque perſuadé de la mort de la Sultane; ta ſageſſe & ta prudence me laiſſoient cependant un reſte d'eſpoir.

Seigneur, reprit le Viſir, avant de vous apprendre ce que j'avois fait, j'ai voulu connoître vos diſpoſitions: ſi elles avoient toujours été les mêmes pour Irandoht que quand vous la condamnâtes, ma main, quoiqu'à regret, auroit alors achevé le triſte ſacrifice que vous aviez commandé; mais aſſuré par votre douleur de la ſincérité de vos regrets, j'ai oſé vous avouer que je n'avois pas exécuté vos ordres.

Tu ne m'as jamais mieux ſervi, reprit le Roi, qu'en me déſobéiſ-

ſant ; cours annoncer à Irandoht que j'ai tout oublié, & engage-la à m'imiter.

Le Viſir ſe rendit auſſi-tôt à ſon Palais ; après avoir inſtruit la Sultane des favorables diſpoſitions du Roi à ſon égard, il l'emmena avec lui pour la lui préſenter.

Irandoht, en paroiſſant devant le Sultan, ſe jeta à ſes genoux. Le Sultan la relevant avec bonté : oublierez-vous, Madame, lui dit-il, une faute que j'ai payée bien cher par mes larmes : puiſſe mon empreſſement à vous plaire, en effacer de votre eſprit juſques à la moindre trace ! Votre bonheur & le mien ſont l'ouvrage du ſage Bélar : nous devons tout à ſa rare prudence. Le Sultan adreſſant enſuite la parole au Viſir ; je ne mets

plus de bornes à ma confiance en toi, lui dit-il; je veux que ton autorité égale la mienne, & que tu paroiſſe plutôt le Collègue que le Miniſtre de ton maître.

Sire, répondit Bélar, vous ne m'avez rien laiſſé à deſirer; je ſuis comblé de vos bienfaits; puiſſé-je par mon zèle vous en témoigner ma reconnoiſſance! J'oſe cependant demander une grace à Votre Majeſté; je la conjure de ne jamais agir avec précipitation dans les affaires, afin de s'épargner des chagrins.

Le Roi le lui promit, & l'aſſura de ne rien décider ſans l'avoir conſulté. Il fit enſuite revêtir la Sultane & le Viſir d'une robe de drap d'or. Le reſte du jour fut conſacré à célébrer cet heureux événement.

Le lendemain le Sultan convoqua ſon conſeil. Les Bramins qui avoient interprêté les ſonges du Prince, eurent ordre de comparoître. Le noir complot qu'ils avoient formé fut découvert ; ils ſubirent la peine que méritoit un crime auſſi atroce.

Cette hiſtoire nous prouve que la modération eſt la qualité la plus néceſſaire à un Prince ; elle nous apprend encore, combien il eſt intéreſſant pour un Souverain de faire le choix d'un bon Miniſtre, & de ſe conduire par ſes conſeils.

CHAPITRE

CHAPITRE TREIZIÈME.

Sur le danger que courent les Princes en accordant leur confiance à ceux qui en ſont indignes.

QUELS hommes ſont dignes d'approcher les Rois, demanda Dabichelim à Bidpaï? Hélas! lui répondit le Brachmane, ils ne devroient ſe fier qu'à ceux qui ſemblent le moins empreſſés à leur plaire. Un Prince établi pour gouverner les hommes doit connoître les hommes; le choix des ſujets eſt la première ſource du bonheur public, & pour les choiſir, il faut les connoître. Les Monarques, par cette raiſon, ne ſauroient trop

éprouver ceux qu'ils deſtinent à les ſoulager dans les importantes fonctions de la Royauté. Comme la Religion eſt le principe de toutes les vertus & en même-tems la baſe de tout bon gouvernement, il faut qu'ils choiſiſſent des Miniſtres qui la ſoutiennent encore plus par leurs exemples que par leur autorité. Un Miniſtre qui craint Dieu & qui n'a point d'autre crainte, bannit l'injuſtice du Royaume qui lui eſt confié. Les peuples heureux béniſſent le Prince, premier auteur de leur félicité, par le bon choix qu'il a fait.

Un Roi doit ſur-tout éloigner de ſa perſonne ceux qui flattent ſes paſſions, qui encenſent ſes caprices, & qui ſont prêts à tout ſacrifier pour obtenir ſa faveur.

Un Sultan d'Alep eut lieu de ſe repentir d'avoir donné ſa confiance à un de ſes ſujets qui en étoit indigne.

Ruſtem (c'étoit ſon nom) plongé dans la molleſſe, abandonnoit à ſes Viſirs les ſoins pénibles du gouvernement dont il ſe ſentoit incapable. Les objets du luxe rempliſſoient ſon cœur ; il aimoit mieux un Joaillier qui lui fourniſſoit des bijoux bien choiſis, qu'un Général qui lui gagnoit des batailles. L'emploi le plus important de la Cour étoit celui de Joaillier.

Un fils étoit né de la Sultane favorite. Ruſtem qui avoit confié à ſon Joaillier le ſoin de ce qu'il avoit de plus cher, c'eſt-à-dire, ſes pierreries, crut ne pouvoir mieux

faire que de lui confier auſſi l'héritier du Trône.

Le nouveau Gouverneur mit dans l'ame du jeune Prince tous les vices qui étoient dans la ſienne, ou plutôt il cultiva les germes de ces vices que tous les hommes portent avec eux, qu'une éducation ſage & de bonnes réflexions peuvent ſeules étouffer.

Le jeune Béhadirchah à qui rien n'avoit jamais réſiſté, & dont les flatteurs avoient corrompu l'enfance, étoit impétueux, injuſte, avide, ne regardant les hommes qu'il devoit gouverner un jour, que comme un bien qui lui appartenoit, & dont il avoit droit de diſpoſer ſuivant ſon caprice.

Le métier que ſon Gouverneur avoit fait avant d'arriver à la Cour,

lui avoit laiſſé un grand amour pour les pierreries, & cet amour étoit paſſé dans le cœur de l'élève, comme toutes ſes autres inclinations. Sadi (c'étoit le nom du Gouverneur) apprit qu'un Juif étoit arrivé à Alep avec une riche partie de pierreries; il voulut en faire acheter au jeune Prince, & profiter pour lui-même de la circonſtance favorable.

Le Juif arrivé au Sérail vit qu'on s'emparoit de ſes pierreries, & que le prix qu'on lui en laiſſoit ne répondoit point à ſes eſpérances : il ſe plaignit de la violence, & réclama ſes diamans. Béhadir-chah peu fait aux contradictions, ordonna que le Juif fut mis hors du Sérail. Ce malheureux, pénétré de l'injuſtice, ſe plaignit amè-

rement & en termes trop peu mesurés. Le Prince, irrité par son barbare Gouverneur, fit charger de coups le pauvre Juif avec tant de cruauté qu'il expira sur la place.

Le bruit de cette action indisposa Rustem contre son fils & contre son Gouverneur. Le jeune Prince fut relégué dans un Château éloigné de la Cour. Sadi, chassé du Palais, voulut se présenter devant son élève; mais il n'en reçut que des reproches, & un ordre de s'écarter pour jamais de sa vue, de peur qu'il ne voulût lui persuader de nouveaux crimes.

Le malheureux se retira tout confus. S'étant engagé la nuit dans une forêt épaisse, une de ces fosses que l'on couvre d'une mousse lé-

gère pour ſervir de piège aux bêtes féroces, trop communes en Orient, ſe rencontra ſous ſes pieds : il y tomba entre trois animaux qui augmentèrent ſon effroi, un Lion, un Singe & un Serpent : notre homme en fut quitte pour la peur que ces horribles hôtes lui firent. L'animal le plus cruel devient doux lorſqu'il ſe ſent priſonnier. Le jour ſuprit Sadi au milieu des réflexions les plus triſtes : il s'attendoit à perdre par la faim la vie que ces animaux lui laiſſoient, lorſqu'il apperçut au haut du précipice un homme qui lui paroiſſoit touché de ſon ſort. Cette vue lui ayant rendu l'eſpérance, les cris du malheureux déterminèrent le voyageur à lui jeter une corde, au moyen

de laquelle il pourroit ſe tirer hors de cet horrible ſéjour.

Le Singe, plus adroit que l'homme ſaiſit cet inſtrument favorable,& parut ſur le bord de la foſſe, au lieu de celui que le voyageur attendoit. Vous ne ſerez peut-être pas fâché un jour, lui dit le Singe, de m'avoir conſervé la vie ; les animaux ſavent reconnoître & chérir leur bienfaiteur. Vous voulez ſauver cet homme qui partageoit ma diſgrace : faſſe le Ciel que cet ingrat ne vous faſſe pas repentir de votre généroſité ! Ma demeure eſt au pied de cette montagne que vous voyez d'ici : puiſſé-je vous y rencontrer & vous y être utile !

Le voyageur qui comptoit médiocrement ſur les promeſſes du

Singe, acheva de le tirer par un mouvement de pitié, preſſé de rejeter la corde dans l'eſpérance où il étoit de délivrer ſon ſemblable. A cette ſeconde opération, comme il ſentoit un poids plus conſidérable, il ne douta point que ce ne fût l'homme qui avoit enfin ſaiſi la corde ; mais la crinière monſtrueuſe, les dents & les griffes du Roi des animaux, l'effrayèrent ſi fort, qu'il penſa laiſſer tomber ce terrible fardeau. Raſſure-toi, lui dit le Lion, d'une voix douce & fière : que ta frayeur ne nous ſoit pas funeſte à tous deux ; tu acquiers un défenſeur qui n'eſt pas à dédaigner : je puis te conſerver la vie que tu m'as rendue ; ton camarade qui eſt dans le piège ne te fera jamais autant de bien. Le

voyageur, perſuadé par cette éloquente harangue, redoubla ſes efforts & réuſſit enfin à tirer le Lion hors de la foſſe. Ami, lui dit alors le Lion avec un air de protection, ma tanière eſt dans cette forêt, voiſine de la Capitale, j'eſpère que nous nous y verrons quelque jour.

Il reſtoit encore deux priſonniers à délivrer : la corde retombée au fond du puits fut entortillée par le Serpent. Généreux libérateur, dit-il à celui de qui il tenoit la vie, je vais te donner un conſeil que tu ne ſuivras pas ; les Serpens ont la prudence en partage, & les hommes en manquent quelquefois ; j'ai laiſſé au fond de la foſſe le plus grand des ingrats : je me connois en phyſionomie ; il faut que ce malheureux ait com-

mis quelque crime dont la Providence a voulu le punir : abandonne-le à ſa deſtinée, ſi tu ne veux pas te repentir de tes bienfaits : tu m'as l'air d'être un peu facile ; je te promets, foi de Serpent, de te tirer du premier embarras où ta trop grande bonté t'aura fait tomber. Adieu, mon domicile eſt le long des murs de la Ville ; profite de mon avis, & compte ſur la reconnoiſſance d'un animal trop éclairé pour être ingrat.

Le voyageur étoit trop humain pour ſuivre un conſeil peut-être utile : il jeta la corde pour la quatrième fois, & le malheureux Sadi l'ayant enfin ſaiſie, ſe vit ſauvé contre toute eſpérance. Il eſt inutile de peindre les tranſports de joie, l'effuſion de reconnoiſ-

ſance qu'il montra à ſon libérateur ; il promit beaucoup plus que n'avoient fait ceux qui avoient été délivrés avant lui. En embraſſant le voyageur avec des larmes de tendreſſe, il commença (pour prix d'un ſi important ſervice) par le tromper.

L'hiſtoire de Sadi étoit en effet trop humiliante pour qu'il osât la raconter dans l'exacte vérité ; il ſe dit bien diſgracié de la Cour & déchu du faîte de la fortune ; mais il ſe garda bien d'en expliquer les motifs. Sadi ne parla que de l'ingratitude des Grands, de l'injuſtice dont ils ſe rendent ſans ceſſe coupables ; il répéta au voyageur qu'il étoit un de ces exemples faits pour apprendre aux hommes qu'il ne faut pas s'attacher

aux Princes, & il mit dans ſes diſcours un appareil de morale & de vertu, qui fit que le bon Voyageur crut avoir ſauvé un ſage. Je demeure dans le Fauxbourg de la Ville, lui dit Sadi, je vous offre un aſyle dans ma pauvre retraite.

Le Voyageur s'étoit propoſé un autre but : il alloit aux Indes pour y employer quelque argent à l'achat de pluſieurs marchandiſes ; il continua ſa route avec la ſatisfaction intérieure que cauſe toujours une bonne action. Arrivé aux Indes, tout lui fut favorable ; ſon argent bien employé tripla en peu de tems. Devenu riche plutôt qu'il ne l'avoit eſpéré, il eut envie de revoir ſa patrie ; il reprend la même route, & traverſant la forêt dans laquelle il avoit ſauvé, peu d'an-

nées auparavant, ces malheureux pris dans le piège, il se rappela avec plaisir les beaux discours du reconnoissant Sadi. Les trois animaux n'avoient fait que peu d'impression sur lui; il leur savoit gré seulement de n'avoir pas dévoré le bienfaiteur auquel ils devoient la vie. Comme il étoit tout plein de ces réflexions, d'autres animaux beaucoup plus féroces l'environnent: c'étoit des voleurs; ils saisissent le malheureux Négociant, le font descendre de son cheval, le dépouillent, & ils se préparoient à lui ôter la vie, lorsque l'un d'eux représenta aux autres que ce crime étoit tout-à-fait inutile. On garotte au pied d'un arbre l'infortuné voyageur, qui demeure exposé aux injures de l'air. Les brigands s'en-

foncent dans la forêt, & ne lui laiſſent d'autre reſſource que la mort qu'il ne voyoit pas aſſez prochaine.

Les cris plaintifs que la douleur lui arrachoit, frappèrent les oreilles du grand Singe qui vivoit à quelque diſtance de ce lieu. L'animal accourt, & reconnoît ſon libérateur dans un état auſſi triſte que celui dont il l'avoit tiré autrefois; d'abord il déchire avec ſes mains & ſes dents les liens qui attachoient Ahmed (c'étoit le nom du Voyageur): il le réchauffe par ſes embraſſades, & ayant appris ſon malheur, il le conduit dans une grotte où quelques fruits ſauvages appaisèrent la faim d'Ahmed qui n'avoit pas mangé depuis longtems. Le récit de ſa triſte aven-

ture attendrit le cœur de l'animal reconnoiſſant. L'habitude qu'il avoit dans cette forêt lui avoit fait découvrir, pluſieurs jours auparavant, le repaire de ces brigands qui avoient dépouillé ſon ami : il vole vers eux avec l'adreſſe & la légèreté dont cet animal eſt capable ; il les ſurprend endormis dans la ſécurité de coupables qui croient n'avoir point de châtiment à craindre.

Notre Singe apperçoit des ſacs, & leur peſanteur lui apprend qu'ils ſont pleins d'or ; il ſe charge avec plaiſir d'un fardeau que la reconnoiſſance lui rendoit léger : il traîne des habits qu'il crut être ceux de ſon hôte, & il arrive à la grotte avec la joie qu'inſpire une action généreuſe. Ahmed

ayant recouvré ſa fortune remercia le Singe, & voulut continuer ſon chemin.

Il s'étonnoit en lui-même d'avoir trouvé un Singe ſi bienfaiſant, & ſe reprochoit de très-bonne foi le peu de cas qu'il avoit toujours fait de cette eſpèce, lorſqu'un Lion terrible parut à ſa vue; il étoit déjà glacé de crainte: mais au lieu de rugiſſemens, il entendit ces douces paroles ſortir de la redoutable gueule du Roi des animaux: Viens, mon ami, viens mon libérateur: c'eſt toi qui m'as ſauvé la vie; je veux toujours t'en marquer ma reconnoiſſance: allons dans mon antre, tu t'y repoſeras avec moi.

Les procédés du Singe avoient un peu raccommodé Ahmed avec

les bêtes ; quelque effroi que pût lui cauſer la ſociété d'un Lion, il eſpéra que le Roi des animaux ne ſeroit pas moins généreux qu'un Singe ; &, tant pour amuſer Sa Majeſté, que pour lui fournir un bon exemple, il lui raconta naïvement la manière noble dont le Singe en avoit agi avec lui. Le Lion trouva l'action très-belle ; il réfléchit à part lui qu'il ne lui convenoit pas d'être moins généreux qu'un de ſes plus foibles ſujets ; & ayant fait donner parole à ſon hôte qu'il ne ſortiroit pas du lieu de ſa demeure avant ſon retour, il ſe mit en quête.

Le Château dans lequel le Roi d'Alep avoit relégué Béhadirchah ſon fils, n'étoit pas éloigné de cette forêt. Ce Prince infortuné, qui

n'avoit qu'un fort petit nombre de domeſtiques, ſe promenoit ſouvent ſeul dans un parc environné de murs très-bas. Son goût pour les pierreries n'étoit pas diminué ; il portoit ſans ceſſe un turban orné d'aigrettes ; c'étoit la ſeule choſe qui lui reſtoit de ſon ancienne proſpérité. Le Lion ayant apperçu cette magnificence, vit deux profits à faire en croquant le fils du Potentat : un fort bon déjeûner pour lui, & un préſent conſidérable pour l'hôte qu'il avoit laiſſé dans ſon antre. Le Prince des animaux s'étant élancé ſur le Prince des hommes, la victoire ne fut pas long-tems douteuſe. La Providence, qui vengeoit la mort injuſte du Juif, par les griffes du Lion, deſtinoit au pauvre Voyageur la

belle aigrette du fils du Roi, que le Lion apporta à ſon ami avec joie.

Ahmed, comblé des bienfaits de celui qui lui avoit fait tant de peur, dirige ſes pas vers la Ville, où il eſpéroit trouver ſon ami Sadi, dont il attendoit au moins de bons conſeils; en effet, puiſque les animaux payoient ſi magnifiquement les ſervices, que devoient faire les hommes?

Il entre dans la Ville vers la pointe du jour. La nouvelle de la mort du Prince y étoit déjà parvenue. On avoit trouvé dans le parc du lieu de ſon exil du ſang, & les reſtes d'un corps humain déchiré. Le malheureux Béhadirchah avoit-t-il été la proie des bêtes féroces ou des brigands, qui

auroient ſouſtrait une partie de ſon corps pour déguiſer leur crime? Voilà ce qui occupoit toute la Ville, ce qui étoit le ſujet de toutes les converſations, & ſur quoi chacun prenoit parti, ſans qu'on pût ſoupçonner le vrai, encore moins le connoître.

Auſſi-tôt qu'Ahmed fut arrivé dans le logis de ſon ami, après le témoignage de ſes premiers tranſports, le Voyageur raconta ſes étonnantes aventures. Un Singe lui a rendu ſes biens ravis par des brigands. Un Lion plus magnifique que tous les Potentats, lui a donné une aigrette digne d'orner le turban du Commandeur des vrais Croyans. L'infortuné Voyageur ne prévoyoit pas les maux que devoit lui cauſer cette

fatale aigrette ; il ignoroit qu'elle eût appartenu au fils du Roi, & qu'elle avoit été la cauſe de la fin tragique de ce Prince. Comme ce préſent ineſtimable étoit de difficile défaite, Ahmed conſulte ſon ami pour ſavoir ce qu'il fera de tant de richeſſes ; il le conjure de lui faire trouver le prix de ſes pierreries qu'il veut partager avec lui.

Sadi reconnut facilement les diamans que lui-même avoit montés. Voilà l'aigrette du Prince dont on pleure la perte, dit-il en lui-même ; quelle récompenſe à eſpérer pour le dénonciateur qui donnera des nouvelles au Monarque, & qui ſervira ſa vengeance contre le meurtrier, ou tout au moins contre le complice du meurtre de ſon fils ! Après avoir embraſſé ten-

drement ſon libérateur & avoir rempli à ſon égard les premiers devoirs de l'hoſpitalité, comme le Voyageur ſe livroit au ſommeil dans le ſein de la confiance, le perfide Joaillier ſe prépare à exécuter l'affreux deſſein qu'il a conçu; il n'eſt pas effrayé de l'atrocité du crime dont il va ſe rendre coupable; il compte pour rien de ſacrifier celui qui l'a ſauvé, pourvu qu'il puiſſe recouvrer ſa première faveur. Il accourt au Sérail du Sultan pour lui annoncer qu'il croit tenir le meurtrier de ſon fils. Voilà, dit-il, la dépouille de celui que vous avez ſi rigoureuſement châtié & que vous pleurez maintenant. Cette aigrette appartenoit au Prince; je la connois: c'eſt moi qui l'ai montée; celui qui me l'a confiée, &

que je tiens dans ma puiſſance, eſt ſans doute le meurtrier du Prince, ou le complice de ceux qui l'ont aſſaſſiné.

Le Sultan ſe fit auſſi-tôt amener le prétendu coupable. L'infortuné Voyageur, qui ignoroit le crime dont on l'accuſoit, parut devant le Prince, le trouble & la confuſion peintes ſur le viſage : il apperçut ſon perfide ami ; & ſoupçonnant qu'il étoit la cauſe de ſon malheur; reconnoiſſant alors, mais trop tard, la ſageſſe des conſeils du Singe, du Lion & du Serpent : je mérite, s'écria-t-il, le ſort qui m'eſt préparé.

Le Sultan qui ignoroit le véritable ſens de ces paroles, les prit pour un aveu du coupable à qui la vérité échappoit malgré lui : il

le

le condamna à être promené ſur un âne par toute la Ville, & à être renfermé enſuite dans une affreuſe priſon. Son exécution fut différée juſqu'à ce qu'on eut terminé les obſéques de Béhadirchah.

L'infortuné Voyageur, après avoir été donné en ſpectacle à tout le peuple, fut jeté dans un noir cachot, où il eut tout le tems de réfléchir ſur ſon malheur & ſur ce qui l'avoit entraîné. Le Serpent qui avoit veillé attentivement ſur le ſort de ſon libérateur, qui avoit été témoin de ſon ignominie, qui connoiſſoit le traître qui en étoit la cauſe, & qui avoit autant d'envie de le punir que de ſauver Ahmed, pénétra facilement dans ſa priſon. Ne t'avois-je pas prévenu, lui dit-il, que l'homme

eſt le plus ingrat de tous les animaux, & qu'il rend le mal pour le bien ? Je m'étois bien douté que l'ingrat que tu ſauvois malgré moi, ſeroit un jour la cauſe de ta perte, & j'avois prévu dès-lors une partie des maux auxquels tu es maintenant en proie, pour n'avoir pas écouté des conſeils dictés par la ſageſſe & par l'amitié.

Cruel ami, s'écria l'infortuné Ahmed qui reconnut la voix du Serpent, mon malheur n'eſt-il pas aſſez grand, ſans chercher encore à l'augmenter par tes reproches amers ? Songe plutôt à faire éclater mon innocence & à me tirer, s'il eſt poſſible, de l'état affreux où je ſuis.

Je t'ai promis, lui répartit le Serpent, de réparer tes impru-

dences ; je ſuis fidèle à mes engagemens : tu n'as pas voulu me croire ; mais il eſt tems que tu me donne toute ta confiance : je ſerai peut-être plus adroit que le ſcélérat qui a voulu te perdre ; prends cette herbe : elle ſeule a la vertu de guérir le poiſon que je viens d'inſinuer dans les veines de la Sultane favorite ; le Monarque eſt en proie à la plus vive douleur ; toi ſeul maintenant peux l'appaiſer : on oubliera bientôt tes prétendus crimes. Chez vous autres hommes, celui qui ſait être utile eſt toujours innocent ; vante-toi bien fort de tes talens ; c'eſt le moyen de réuſſir ; applique ton herbe, & tu verras bientôt des miracles.

Il étoit tems d'être docile, &

Ahmed profita volontiers des conſeils & du remède. Auſſi-tôt qu'on eut appris à la Cour qu'un priſonnier connoiſſoit des herbes efficaces contre le venin des ſerpens, ce priſonnier fut conduit dans l'appartement de la Reine : le premier appareil appliqué ſur la plaie la guérit preſque à l'inſtant. Seigneur, dit alors Ahmed au Sultan la Princeſſe ne ſe reſſentira plus des maux qu'elle a ſoufferts, & ſa vie eſt déſormais en ſûreté ; mais je ſuis à la veille de terminer la mienne dans des ſupplices affreux, que je n'ai point mérités; vous êtes trop équitable pour faire périr un innocent. Je ne ſuis point le meurtrier de votre fils ; le monſtre Sadi a empoiſonné ſon enfance ; c'eſt lui qui a entraîné le jeune Prince dans

votre disgrace par les pernicieux conseils qu'il lui a donnés ; vous connoîtrez le cœur de ce scélérat lorsque je vous aurai prouvé qu'il est le plus ingrat de tous les hommes. Alors il raconta au Sultan l'aventure de la fosse, & tout ce qui avoit suivi.

Le Sultan convaincu par le récit d'Ahmed de son innocence & des crimes de Sadi, ordonna qu'on lui fît souffrir le tourment que devoit subir celui qui avoit été condamné sur la fausse déposition de cet infâme délateur. Le perfide qui ignoroit ce qui se passoit au Sérail, attendoit avec impatience le succès de sa noire trahison ; il se flattoit de rentrer dans la faveur du Roi, & il formoit déjà de vastes projets d'ambition, lorsqu'au

lieu des grandeurs chimériques dont il ſe repaiſſoit l'eſprit, il ſe vit conduire ſur l'échafaud, où il termina dans les tourmens ſa vie criminelle.

Cette hiſtoire, Seigneur, pourſuivit le Brachmane, en adreſſant la parole à Dabichelim, renferme une leçon importante pour les Souverains; elle leur apprend combien il eſt dangereux pour eux d'accorder leur confiance à des hommes qui ont le cœur pervers & l'eſprit corrompu.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Sur la différence de la destinée des hommes.

POURQUOI le Sage, dit Dabichelim à Bidpaï, gémit-t'il presque toujours dans l'affliction & dans la misère, tandis que le plus souvent l'insensé vit environné de gloire, de plaisirs & d'abondance? La sagesse, qui est le partage du premier, ne peut lui faire prévoir ni éviter les maux qui l'environnent; & le second, malgré son imprudence, jouit d'un bonheur constant. Sire, répondit le Brachmane, Dieu seul est le souverain dispensateur des biens & des maux;

les hommes doivent ſubir leur deſtinée, telle qu'elle eſt écrite avec la plume (3) divine ſur la tablette (4) ſacrée des décrets éternels ; rien ne peut déranger l'ordre des événemens tracés ſur cette tablette merveilleuſe qui eſt ſuſpendue au milieu du ſeptième Ciel.

L'hiſtoire que je vais raconter à Votre Majeſté ſervira de preuve à ce que j'avance.

Asfendiar, fils puîné d'un Roi de Grèce, montra dès ſa plus tendre jeuneſſe un caractère réfléchi & un eſprit méditatif, qui fit craindre à ſon père que ce Prince né à côté du Trône ne voulût s'y placer au préjudice de l'héritier préſomptif.

Ce Roi n'étoit pas aſſez cruel pour faire mourir ſon fils qui

n'étoit coupable d'aucun crime ; mais comme il ne ſe ſentoit aucune inclination pour lui, dans la crainte qu'Asfendiar ne devînt un uſurpateur, il l'éloigna, non-ſeulement de ſon Palais, mais même de ſes États ; il pouſſa la dureté juſqu'à ne lui donner aucun ſecours pour ſa ſubſiſtance, l'abandonnant aux ſoins de la Providence qui veille ſur les malheureux.

Une diſgrace ſi peu méritée, loin d'abattre le jeune Prince, ne l'étonna même pas : perſuadé par l'étude profonde qu'il avoit faite de la Loi de Mahomet, de cette fatalité (5) à laquelle rien ne peut réſiſter, & qui entraîne les événemens ſans que la prudence humaine puiſſe en déranger le cours, il réſolut de s'y ſoumettre.

Il marchoit ſans deſſein, rêvant à ſon malheur, lorſqu'il rencontra un jeune homme d'une rare beauté, & dont la politeſſe égaloit la bonne mine. Cet inconnu, prévenu lui-même par l'extérieur du Prince, lui demanda la permiſſion de voyager avec lui.

La néceſſité, l'occaſion, la conformité de fortune unirent tellement ces deux jeunes aventuriers, qu'en moins d'un jour ils prirent l'un pour l'autre une entière confiance. Un troiſième voyageur ſe joignit à eux le lendemain; c'étoit le fils d'un Négociant qui paroiſſoit bien inſtruit dans la profeſſion de ſon père. La converſation du nouveau venu plut à nos voyageurs, qui l'aſſocièrent volontiers à leur fortune.

Un homme de la campagne fort & vigoureux qu'ils rencontrèrent le troisième jour, leur ayant dit qu'il alloit chercher du travail dans la Ville de Laodicée dont ils commençoient à s'approcher, les trois pélerins l'admirent dans leur société qui, jusqu'à ce moment, n'étoit pas bien pécunieuse, le peu d'argent que cette petite troupe avoit pu rassembler ayant été bientôt épuisé par ses besoins.

Voici l'instant, dit le Payſan à ses compagnons, d'employer le talent que le Ciel a départi à chacun de nous, si nous ne voulons pas devenir les tristes victimes de la misère.

Mes amis, répartit Asfendiar, pourquoi nous inquiéter d'un avenir que nous ne pouvons ni pré-

voir, ni changer? Notre ſort eſt tracé ſur la tablette divine qui eſt ſuſpendue au milieu du ſeptième Ciel. Si la Providence nous a deſtiné quelque bien, nous en deviendrons les tranquilles poſſeſſeurs ſans aucune peine, ni ſans aucun travail; mais ſi elle a décidé que l'indigence ſeroit notre partage, tous nos efforts ſeront impuiſſans, & rien ne pourra lui faire révoquer ſes décrets.

Le jeune homme prenant la parole, combattit le ſentiment du Prince, & ſoutint qu'une figure aimable étoit un des moyens le plus avantageux pour réuſſir dans le monde. Vous nous faites-là l'éloge d'un avantage bien fragile, répartit le Négociant; la beauté eſt un capital qui échappe

promptement des mains de celui qui le poſsède, & dont le revenu eſt fort incertain; mais le génie eſt la véritable ſource des richeſſes. Celui-là ſeul peut fixer l'inconſtance de la fortune qui réunit la prudence & l'activité avec une profonde connoiſſance des affaires.

Et moi je prétends, dit l'homme de la campagne, que quiconque a des bras & veut en faire uſage, eſt sûr de ne point mourir de faim. Le travail eſt la reſſource la plus aſſurée contre l'indigence; toutes les autres ſont incertaines.

Asfendiar vit avec chagrin que ſes compagnons ſe repoſoient ſur leurs talens plutôt que ſur la Providence: il n'oublia rien pour les faire revenir de cette erreur, & leur cita pluſieurs paſſages de l'Al-

coran. Le Payſan entendoit peu des matières auſſi ſublimes ; il avoit faim, & il ſavoit que celui qui parloit ſi bien n'avoit pas de quoi dîner.

Pendant le beau diſcours du fils du Roi, notre ruſtre alla dans une forêt voiſine recueillir des bois morts qu'il voyoit en aſſez grande abondance ; le vigoureux Payſan ramaſſa de ſes mains & lia pluſieurs fagots, & les porta ſur ſon dos à la Ville dont il étoit fort près ; il en fit quelque argent, avec lequel il acheta des vivres qui réjouirent fort la petite troupe philoſophique, & notre homme eut l'avantage de nourrir ceux qui croyoient avoir bien plus d'eſprit que lui.

Le jeune homme ſi bien fait

voulut à ſon tour être utile à ſes camarades ; il alla à la Ville, & comme il rêvoit aux moyens de mettre à profit ce qu'il pouvoit avoir de talens, une vieille l'appela & lui dit qu'une femme riche, qui l'avoit apperçu d'une jalouſie, deſiroit beaucoup de s'entretenir avec lui. Notre indigent n'étoit pas dans une poſition à ſe refuſer à une aventure : il ſe laiſſe conduire ; il plaît, il enchante & , comblé des bienfaits de ſon amante, il revole vers ſes compagnons avec des proviſions plus abondantes que celles fournies par le Payſan.

Le fils du Négociant qui avoit entretenu la ſociété des grandes vues de commerce & des moyens les plus efficaces pour faire for-

tune, étoit honteux dans le fond de ſon cœur d'avoir été juſques alors ſi peu utile : réſolu de ſervir ſes camarades à ſa manière, il emprunte quelques pièces de monnoie du jeune homme.

Avec ce foible ſecours, notre Négociant ſut s'en procurer de plus grands. Arrivé droit au port de Laodicée, il apperçoit un vaiſſeau qui venoit de jeter l'ancre ; il s'étoit informé quelles marchandiſes étoient devenuës les plus rares : il avoit appris que les oliviers étant preſque tous morts cette année, l'huile étoit prête à manquer ; ce vaiſſeau, heureuſement chargé de cette denrée étoit attendu avec la plus grande impatience.

Notre jeune homme ſe preſſe

de parler au Patron. Il n'étoit pas connu ; mais ſon induſtrie ſuppléa au crédit. Je ſuis, lui dit-il, l'aſſocié d'Ibrahim, le plus fameux Négociant de cette Ville ; il m'envoie vous dire qu'il faut que vous nous abandonniez toutes vos huiles pour faire un nouveau chargement : il eſt juſte que vous profitiez de la rareté de cette denrée ; nous vous en donnerons par meſure deux drachmes d'or de plus que l'année paſſée ; voilà des arrhes, écrivez le nom d'Ibrahim & le mien.

Le marché conclu, l'aventurier courut chez Ibrahim. Seigneur, lui dit-il en l'abordant, un homme que vous ne connoiſſez pas vient vous offrir plus de bien que vos meilleurs amis n'ont jamais pu

vous en faire. J'ai ſu que vous n'aviez plus d'huile dans vos magaſins, & j'ai cru vous ſervir en arrêtant à un prix modique, ſous votre nom, toutes celles qui viennent d'arriver. Ibrahim enchanté ratifie le marché conclu ; ils vont enſemble au port, & montent ſur le vaiſſeau qu'une foule de marchands entouroient, & qui virent avec douleur qu'on les avoit prévenus.

Ibrahim paya fidèlement le Patron & récompenſa l'induſtrieux courtier qui, bien content d'une telle aubaine, courut porter à ſes camarades le fruit précieux de ſon induſtrie.

Amis, dit le fils du Roi, vous avez été tous trois fort heureux, chacun dans ſon genre ; mais vous

vous trompez bien fort, ſi vous croyez avoir fait autre choſe qu'exécuter les décrets de la Providence qui conduit tout ceci : nous ſommes des inſtrumens aveugles ; j'ai moins de talens que vous trois ; mais qui ſait ce que le grand Ouvrier veut faire de moi ? J'irai demain à la Ville réſigné entièrement au ſort qui m'y attend.

Dès le lendemain, après avoir fait une ardente prière à celui qui gouverne tout ſi ſagement, le fils du Monarque ſe met en marche ſous la conduite de ſon étoile ; il entre dans Laodicée, & le premier mot qu'il entend : notre Sultan vient de mourir, & nous n'avons aucun rejeton d'un ſi bon maître. Qui nous gouvernera ſagement comme lui ? Le deuil paroiſſoit

auſſi ſincère que général ; chacun pleuroit, s'arrachoit les cheveux, déchiroit ſes vêtemens à la manière de l'Orient.

Asfendiar écoutoit avec avidité; & comme il n'étoit pas affligé, il ne ſe croyoit pas obligé de verſer des larmes. L'air froid & curieux de cet Étranger déplut aux ſerviteurs du bon Monarque, & rendit bientôt Asfendiar ſuſpect. La douleur eſt injuſte : il fut pris pour un eſpion : on le chargea de fers au moment où le corps du Sultan étoit porté vers ſa ſépulture. La Providence, que l'Étranger réclamoit toujours, le conduiſit vers le plus noir des cachots, où il fut oublié plus de deux jours ſans qu'on lui apportât de nourriture.

Le pauvre Prince ſe diſoit en lui-même que Dieu qui emploie ſi utilement les inſtrumens qu'il veut choiſir, briſe ſouvent ceux qu'il juge inutiles. Il ſupportoit ſon malheur avec un reſte de courage philoſophique que ſon eſtomac ſouffrant étoit prêt à démentir, lorſqu'il entendit marcher vers ſa priſon des hommes qui lui ordonnèrent de paroître au Divan.

Asfendiar ſuivoit ſes gardes réſigné à la mort qu'il avoit déjà vue de près. Les Grands d'Antioche aſſemblés dans la chambre du Trône n'étoient pas d'accord ſur le choix de celui qui devoit le remplir. L'un d'eux effrayé des ſuites d'une guerre civile, leur avoit repréſenté que l'ennemi entretenoit des eſpions dans la Ville;

qu'un de ces eſpions étoit dans les fers, que pluſieurs autres pouvoient être échappés à la vigilance des Miniſtres, & que les nouvelles qu'ils feroient paſſer à leur maître deviendroient ſans doute funeſtes à la patrie. Les Grands intimidés par ce récit avoient voulu interroger l'eſpion arrêté, & voilà pourquoi Asfendiar étoit introduit dans l'aſſemblée.

Ce Prince ne déguiſa ni ſon nom, ni ſa naiſſance, ni les raiſons qui l'avoient fait ſortir de ſa patrie, ni ſes aventures, ni les réflexions qui les avoient occaſionnées. Asfendiar s'énonçoit avec beaucoup de nobleſſe & d'éloquence. La naïveté de ſon récit, ſa conſtance, ſa confiance dans l'Être ſuprême, la ſageſſe de ſes

diſcours, la rigueur de ſon ſort, & la pureté de ſa conduite émurent les aſſiſtans. Pluſieurs reconnurent ſes traits qu'ils avoient vus à la Cour de ſon père. Dans l'embarras où tous étoient de choiſir un de leurs égaux pour leur maître, ils convinrent preſque unanimement d'élire Asfendiar. Le Ciel ſans doute, s'écrièrent-ils, nous a envoyé cet Étranger pour terminer nos différends; celui-là ſeul eſt digne de régner ſur nous, qui, iſſu d'un ſang royal, a les vertus de ſes ancêtres à imiter & leurs traces à ſuivre. Les malheurs qu'a eſſuyés ce jeune Prince, l'expérience qu'ils lui ont donnée, ſon air noble & majeſtueux, tout nous préſage qu'il ſera un grand Roi,

uniquement occupé du bonheur & de la gloire de ſes ſujets.

Toute l'aſſemblée à ce diſcours le reconnut pour Souverain, & il paſſa, dans un inſtant, de la priſon ſur le Trône. On prépara précipitamment le couronnement d'Asfendiar ; on le revêtit d'une robe précieuſe &, l'ayant fait monter ſur un éléphant blanc, ſuivant l'uſage conſacré, on promena le nouveau Monarque dans les principales rues de la Ville, pour l'expoſer au reſpect, preſque à l'adoration de ſes nouveaux ſujets.

Trois jours s'étoient paſſés depuis qu'Asfendiar avoit quitté ſes compagnons d'infortune. Ceux-ci qui aimoient le fils du Monarque, & qui craignirent pour un étranger

ger ſans reſſource les traitemens que leur camarade avoit effectivement eſſuyés d'abord, s'étoient tranſportés à la Ville, pleins de la plus vive inquiétude.

Ils apprirent à leur arrivée qu'on avoit proclamé un nouveau Sultan. Ils eſpéroient qu'un jour de couronnement ſeroit un jour de grace pour tous les malheureux. Comme Asfendiar parcouroit ſur l'éléphant blanc la principale rue d'Antioche, les trois Étrangers osèrent attacher ſur lui leurs regards.

Leur camarade, tout Monarque qu'il étoit devenu, daigna les reconnoître ; il les fit approcher avant qu'ils fuſſent revenus de leur extrême ſurpriſe. Voici, mes amis, leur dit-il au milieu de tout le

peuple, un des plus grands effets de la Providence ; croyez-vous que ce ſoit moi qui me ſois fait Sultan de Laodicée ; & quand je verſerai ſur vous les bienfaits que vous doit ma reconnoiſſance, croyez-vous tenir de moi ce que le Tout-Puiſſant vous a reſervé ? Nous ſommes tous les eſclaves de l'Être Suprême ; mais aucun de nous ne ſait le ſort qui lui eſt réſervé. En effet, ce Prince laiſſa agir en lui la Providence qui avoit réſolu d'en faire un des meilleurs Monarques du monde entier. Il combla de biens ſes compagnons de misère, & il fit le bonheur de ſon peuple par un gouvernement ſage & éclairé.

Seigneur, pourſuivit Bidpaï, en adreſſant la parole à Dabichclim,

cette hiſtoire doit diſſiper vos doutes, & vous convaincre que perſonne ne peut éviter ſa deſtinée

Tel eſt, grand Prince, le teſtament en forme d'inſtruction du Roi Houſehenk. Les quatorze maximes qu'il renferme, doivent ſervir de règle à tous les Monarques qui veulent rendre leurs ſujets heureux.

Que ne vous dois-je pas! dit le Sultan Dabichelim au Brachmane Bidpaï. Vous m'avez révélé les myſtères de la plus profonde ſageſſe. Les ténèbres qui m'environnoient ſe ſont diſſipées, & vous avez fait luire à mes yeux la pure lumière de la vérité : en peignant la vertu & le bonheur de ceux qui la cultivent, vous lui prêtez de nouveaux charmes & vous la faites

aimer. Le crime, quand vous en tracez les excès & les malheurs qui en ſont la ſuite, devient en horreur. Les ſages inſtructions que vous m'avez données ne ſortiront jamais de ma mémoire ; elles feront déſormais la règle de ma conduite pour le gouvernement de mon Royaume.

Le Sultan Dabichelim, les larmes aux yeux, prit congé de Bidpaï qui n'étoit pas moins attendri. Ce Prince de retour dans ſes États, fut fidèle à la promeſſe qu'il avoit faite au Brachmane ; la juſtice & la douceur de ſon règne rendirent ſon nom célèbre dans tout l'Orient.

Vous venez d'entendre, dit le grand Viſir Hodjeſté-Rai, (a) au

(a) *Voyez* Aventure d'Humaiounſal, *tome I, page*

Sultan Humaiounfal, l'hiſtoire de Dabichelim & de Bidpaï, & les entretiens qu'eurent enſemble ces deux Sages.

Viſir, répondit le Sultan, je deſirois depuis long-tems d'apprendre l'hiſtoire que vous venez de me raconter; elle renferme les maximes de la plus haute ſageſſe, & les règles de la plus ſaine politique. Heureux le Monarque fidèle qui aime à ſe conduire par ces maximes! Plus heureux les peuples qui obéiront à un pareil Monarque!

Houmaiounfal éclairé par les leçons de Bidpaï, gouverna ſes peuples avec une équité & une douceur qui lui gagnèrent tous les cœurs, & ſa mémoire ne devint pas moins célèbre en Orient que celle de Rai-Dabichelim.

NOTES.

(1) *Nouchirevan.* Benkobad, surnommé Kisra par les Arabes, & Khosrou par les Persans. C'est Khosroès, premier du nom, qui étoit fils de Cobadès son prédécesseur, Roi de la quatrième Dynastie de Perse, nommé des Sassanides ou des Khosroès.

Ce Prince régnoit en Perse, sous l'Empire de Justin premier, & prit sur lui les Villes d'Edesse en Mésopotamie, d'Antioche & d'Apamée en Syrie; & sous l'Empire de Justinien, celles de Raca & de Dara en Mésopotamie, avec celle d'Alep en Syrie. Il transporta les habitans de la Ville d'Antioche en Babylone, & il leur bâtit une nouvelle Ville qu'il nomma Antioche, & qui porte aujourd'hui le nom Dalmahouzar. Il fit la paix avec Justinien l'an vingt-huit de l'Empire de ce Prince, selon les Historiens Orientaux.

Les Haithelah, que nos anciens Géographes appellent *Indoscythæ*, peuples qui habitent les Provinces de Kandahar, de Thebet & de Barantolah, après avoir secouru

Cobad père de Nouchirevan, & l'avoir établi dans ſes Etats dont il avoit été dépouillé, voulurent ſe maintenir par force dans les Provinces de Perſe; mais Nouchirevan les en chaſſa, & les contraignit de repaſſer la montagne de Paropaniſus, d'où ils étoient ſortis.

Après cette expédition, Nouchirevan pouſſa dans la douzième année de ſon règne ſes armes contre le Khakan, ou Empereur des Tures Orientaux, qui régnoit dans les Provinces Tranſoxanes, & l'obligea à lui demander la paix qu'il ne lui accorda, qu'en prenant ſa fille en mariage. Puis retournant dans ſes Etats, il appaiſa les troubles du Tharbareſtan, qui eſt l'Hircanie, où quelques Princes de ſes vaſſaux faiſoient difficulté de lui payer le tribut.

Il joignit auſſi à ſes Etats les Provinces du Cableſtan & du Zableſtan vers les Indes, de telle ſorte que l'Empire de ce grand Monarque s'étendoit depuis la Ville de Farganah dans la Tranſoxane, juſqu'en Arabie & en Egypte, en tirant du Septentrion au Midi; & depuis le fleuve Indus juſqu'aux Villes maritimes de la Syrie, de l'Orient à l'Occident. Après avoir terminé toutes ces

grandes conquêtes, il vint ſe délaſſer de ſes travaux en ſa Ville de Madain, où il reçut des Ambaſſadeurs de la part des plus grands Princes du Monde.

Ces Ambaſſadeurs lui firent préſent, au nom de leurs Maîtres, de très-riches préſens, tant en armes, étoffes précieuſes, pierreries & parfums, qu'en eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, qui étoient tous d'une rare beauté. Le Roi des Indes lui fit préſent de dix quintaux d'aloës, qui ſe fondoit dans le feu comme de la cire, & qui exhaloit une odeur qui ſurpaſſoit en douceur tous les autres parfums; & parmi les eſclaves qu'on lui envoya, il ſe trouva une fille haute de ſept coudées, dont les bottines arrivoient juſqu'au menton d'une femme ordinaire. On admiroit auſſi, parmi les étoffes précieuſes, un tapis fait de la peau d'un ſeul ſerpent d'une grandeur extraordinaire, plus fin & plus doux que s'il eût été de ſoie.

Ce fut auſſi ſous le règne de Nouchirevan, que le fameux Livre intitulé: *Hiamaiounnamé*, le Livre Auguſte ou Royal, (c'eſt celui dont nous donnons la traduction) fut apporté des Indes en Perſe. L'on

dit que le jeu que les Perſans appellent *nerd*, eſpèce de jeu de Dames ou de Trictrac, fut auſſi introduit ſous le règne de ce Prince; quoique pluſieurs veuillent qu'Ardeſchir ou Artaxerxès, autre Roi de Perſe plus ancien, en ait été l'inventeur, & que c'eſt pour cette raiſon que l'on appelle encore aujourd'hui ce jeu Nedſchir, en abrégeant le nom de Nerdardeſchir.

Mirkoud & Khoudemir, qui ont écrit fort au long l'hiſtoire du règne de Nouchirevan, diſent que la femme de ce grand Roi étoit Chrétienne, & qu'il ne fut jamais au pouvoir de ſon mari de lui faire quitter ſa Religion, pour embraſſer celle de Zoroaſtre qu'il profeſſoit. Cette Princeſſe accoucha d'un fils, qui fut nommé Nouſchizad, lequel étant arrivé à l'âge de diſcrétion, fut inſtruit par ſa mère dans le Chriſtianiſme, & mépriſa le Magiſme, qui étoit pour lors la Religion générale des Perſans.

Nouchirevan irrité du choix que ſon fils avoit fait; & ne pouvant le réduire en aucune manière au culte du feu & des aſtres, qui étoit la Religion de ſes ancêtres, le fit enfermer dans une étroite priſon.

Dans le tems que Nouſchizad étoit priſonnier, il courut un faux bruit que le Roi ſon père, qui étoit occupé dans une guerre étrangère, & par conſéquent fort éloigné de la Ville de Madain, étoit griévement malade. Le Prince ſe ſervit de cette conjoncture pour ſe ſauver de priſon, & ſe mit auſſi-tôt à la tête des Chrétiens, dont le nombre étoit aſſez conſidérable en Perſe; pluſieurs mécontens, & même pluſieurs d'entre les grands du Royaume ſe joignirent à lui, & fortifièrent tellement ſon parti, qu'il lui fut facile de ſe rendre maître de la Ville de Madain, & de s'emparer des tréſors du Roi ſon père.

Nouſchizad ſe voyant de l'argent & des troupes, crut pouvoir faire ouvertement la guerre à ſon père. Il ſe mit pour cet effet en campagne, & fit tirer des priſons tous ceux que ſon père tenoit enfermés en diverſes Provinces de ſes Etats. Nouchirevan n'eut pas plutôt appris la révolte & la marche de ſon fils, qu'il commanda à Ramberzin, un de ſes Généraux, de lever des troupes en diligence, & d'aller au-devant de ſon fils.

Les ordres que Nouchirevan envoya à

Ramberzin étoient conçus en ces termes : « Approchez-vous avec le corps de troupes » que vous commandez, au-devant de mon » fils, jusqu'à la vue & à la portée de ſon » armée ; ſi en vous voyant & en appre- » nant mes ordres il rentre dans ſon de- » voir, pour m'en donner des marques, » qu'il renvoie en priſon ceux qu'il a dé- » livrés, & qu'il faſſe paſſer par le tran- » chant de l'épée tous les Officiers qui ont » manqué à la fidélité qu'ils me devoient, » pour le ſuivre ; mais s'il demeure opi- » niâtre dans ſa rébellion, n'oubliez rien » de ce qu'il faut faire pour le réduire à » l'obéiſſance par la force des armes, quand » bien même il devroit périr dans le com- » bat que vous lui livrerez : ſi cependant » vous le faites priſonnier, gardez-vous » bien de lui faire aucuns mauvais traite- » mens, ni de lui reprocher ſa déſobéiſ » ſance ».

Le Prince ne voulant déférer en aucune manière aux ordres du Roi ſon père, & la bataille s'étant donnée entre les deux ar mées, il fut bleſſé mortellement d'un coup de flèche, qui l'emporta peu de tems après en l'autre vie.

Ramberzin ayant appris la bleſſure du Prince, courut le plutôt qu'il put vers lui; mais il le trouva mort : & ayant interrogé celui qui étoit le plus proche de lui quand il étoit expiré, pour ſavoir s'il n'avoit rien recommandé avant ſa mort, il n'apprit autre choſe, ſinon qu'il avoit proféré ces paroles en mourant : « Dites à la Reine ma » mère qu'elle faſſe enterrer mon corps aux » pieds des Diſciples du Meſſie ». Paroles qu'il avoit apparemment prononcées pour témoigner qu'il mouroit Chrétien.

Nouchirevan, après la mort de ſon fils Nouſchizad, fit encore la guerre en Arabie, d'où il chaſſa Maſrouk, fils d'Abrahah, ſurnommé Alaſchram, Roi d'Ethiopie; qui avoit dépouillé Izen, Roi des Hemiarites, dans l'Iémen ou Arabie heureuſe; & il rétablit auſſi dans l'Itaque Arabique, Almonder qui avoit été dépoſſédé par Hareth.

C'eſt ſous le règne de Nouchirevan que Mahomet ſe vante lui-même d'être né. Quelques-uns diſent que ce fut dans la quarante-deuxième année, l'an 888 des années d'Alexandre; & les autres citent une tradition de Mahomet même, qui porte qu'il étoit né dans la vingtième année du règne

de Melekeladel, c'eſt-à-dire, du Roi Juſte; car c'eſt ce titre de Juſte que Nouchirevan a porté le premier avec beaucoup de raiſon.

Nouchirevan étant tombé, en la quarante-huitième année de ſon règne, dans une maladie dangereuſe qui l'obligea de penſer à la mort, choiſit entre tous ſes enfans, ſans avoir aucun égard à la prérogative de l'âge, celui qu'il croyoit être le plus capable de gouverner ſes Etats; & pour cet effet, il préféra Hormus, à cauſe de ſes belles diſpoſitions & des rares qualités qu'il avoit découvertes en lui: il voulut lui-même prendre la peine de l'inſtruire de tous les devoirs d'un bon Prince, & il fit coucher par écrit les bons avis qu'il lui donna. Ces avis de Nouchirevan à Hormus ont été couchés au long par Sadi, dans ſon Boſtan, ſous le titre de Conſeil de Nouchirevan à Hormus. *D'Herb. Bibl. Orient.*

(2) *Soliman Bendaoud*: c'eſt le nom que les Arabes donnent à Salomon, fils de David. Le Tarikh-Montekhel & la plupart des autres Hiſtoriens Orientaux, écrivent que ce Prince monta ſur le Trône après la

mort de son père, lorsqu'il n'avoit encore atteint que l'âge de douze ans, & que Dieu soumit à son Empire, non-seulement les hommes, mais encore les esprits bons & mauvais, les oiseaux & les vents, & qu'il employa sept années entières à bâtir le Temple de Jérusalem. Le même Auteur le fait contemporain de Caicaoces II, Roi de Perse, de la Dinastie appelée des Caianiens.

Les mêmes Historiens racontent mille choses fabuleuses de l'anneau de Salomon, par le moyen duquel ce Prince commandoit à la nature. Un jour prenant le bain, il lui fut dérobé par un Génie qui le jeta dans la mer.

Salomon demeurant ainsi privé de cet anneau, s'abstint pendant quatorze jours de monter sur son Trône, comme se trouvant dépourvu des lumières qui lui étoient nécessaires pour bien gouverner; mais enfin il le recouvra par le moyen d'un poisson que l'on servit sur sa table.

Il seroit ennuyeux de rapporter tout ce que ces Historiens disent de la magnificence du Trône de Salomon, sur lequel les oiseaux voltigeoient sans cesse, pendant qu'il y étoit assis, pour lui procurer de l'ombre, & autour duquel il y avoit à la droite

douze mille ſiéges d'or pour les Patriarches & les Prophètes, & à gauche, douze mille autres d'argent pour les Sages & les Docteurs qui aſſiſtoient à ſes jugemens.

Salomon paſſe chez tous les Orientaux, pour avoir été le Monarque univerſel de toute la terre; de telle ſorte que ceux qui admettent différentes générations & révolutions de ſiècles, dans leſquels le monde a été peuplé & gouverné par d'autres créatures que les hommes avant la création d'Adam; donnent le titre & le nom de Soliman aux Monarques qui les ont commandés.

On donne à Salomon pour Viſir, Aſſaf, duquel il eſt parlé dans les Livres Saints, & auquel David a adreſſé pluſieurs de ſes Pſeaumes, comme il paroît dans leurs titres; & Emadi, Poëte Perſan, dit que ſon anneau tant vanté, par le moyen duquel il gouvernoit ſon Empire, n'étoit autre choſe que la ſageſſe que Dieu lui avoit donnée, dont cet anneau étoit le ſymbole. Il y a cependant pluſieurs Rabbins qui ſoutiennent que Salomon voyoit dans la pierre enchâſſée dans cette bague, toutes les choſes qu'il deſiroit ſavoir.

Tout ce que nous trouvons écrit dans les Livres Orientaux touchant les actions merveilleuſes de l'empire univerſel de Salomon ſur les hommes & ſur les eſprits, a pour fondement ce que l'Ecriture dit de la ſageſſe admirable, du Trône & des richeſſes de ce Monarque.

Cette grande puiſſance & cette ſageſſe admirable de Salomon, ont fait donner ſon nom par les Orientaux à tous les grands Princes qu'ils ont cru avoir poſſédé l'Empire univerſel de toute la terre. L'on voit dans le Thamurathuame, que le Dive ou geant, nommé Argenk, ſe plaint du démon qui lui avoit promis de le faire le Soliman de ſon ſiècle, & qui cependant ne lui avoit pu procurer la victoire contre Thamurath. Et le même Argenk dit, entr'autres reproches qu'il lui fait, qu'il lui avoit manqué de parole, & qu'il ne lui avoit pas mis entre les mains l'anneau du Patriarche Jared, fils de Mahalel, cinquième Soliman, ou Monarque univerſel de toute la terre depuis Adam.

Mais les rêveries des Orientaux vont bien plus avant; car leurs Mythologues aſſurent qu'il y a eu quarante Solimans ou Monar-

ques universels de la terre, qui ont régné successivement pendant le cours d'un grand nombre de siècles avant la création d'Adam.

Tous ces Monarques Préadamites commandoient chacun à des créatures de son espèce, qui étoient différentes de celles de la postérité d'Adam, quoiqu'elles fussent raisonnables comme les hommes, selon le rapport que Simorganka fit à Thamurath; & ce Dive ajouta qu'il en devoit naître encore un autre de la lignée d'Adam qui les surpasseroit tous en Majesté & en Puissance, après lequel il n'en paroîtroit plus aucun autre sur la terre. L'on peut entrevoir dans le fond de cette fable quelques rayons de la vérité des Prophéties, qui ont marqué la venue du Messie. *D'Herb. Bibl. Orient.*

(3) *La Plume divine.* Voici la description que fait de cette plume Algazel, un des plus estimés Commentateurs de l'Alcoran, dans son exposition de foi des Musulmans Sonnites, c'est-à-dire, Orthodoxes.

C'est un article de foi de croire à la plume divine créée par le doigt de Dieu. La matière de cette plume est de perles; un Cavalier courant à toutes brides, par-

couvreroit à peine sa longueur en cinq cens ans. Cette plume a la vertu d'écrire d'elle-même & sans le secours d'une main étrangère, le passé, le présent & l'avenir; l'encre qui est dans cette plume est une lumière subtile; l'Ange Séraphaël est le seul qui puisse lire les caractères tracés par cette plume merveilleuse : elle a quatre-vingts becs, qui ne cesseront de marquer jusqu'au jour du jugement tout ce qui doit arriver dans le monde.

Le Chapitre soixante-huitième de l'Alcoran a pour titre *la plume*, parce que Mahomet commence ce Chapitre par ces paroles : *Je jure par la plume divine*, &c.

(4) *La Tablette sacrée.* Les Musulmans la nomment *elloûhel-mahfoûd*, la planche bien gardée : Voici les propres paroles de Gellaleddin, autre Commentateur de l'Alcoran, très-suivi.

« Cette tablette est suspendue au milieu » du septième Ciel, & est gardée soigneu- » sement par les Anges, de peur que les » démons ne veuillent changer ce qui est » écrit-dessus. Sa longueur est égale à l'es- » pace qui est entre le Ciel & la Terre, & » sa largeur est comme de l'Orient à l'Oc-

» cident. Cette tablette, ou plutôt planche » merveilleuſe, eſt d'une ſeule perle d'une » blancheur éblouiſſante ».

(5) *Fatalité.* Les Muſulmans croient que la deſtinée de tous les hommes eſt écrite ſur un livre en caractères ineffaçables, qu'ils nomment le *livre des deſtinées.* Pour accorder la doctrine du deſtin rigide avec le libre arbitre, Huſſim-Vaiz, un de leurs plus fameux Docteurs dit : qu'après que nous avons mal uſé de notre liberté, nous n'avons plus le pouvoir de faire les bonnes œuvres que nous voudrions. Il compare notre liberté à la bride que le Cavalier tient en main, par le moyen de laquelle il va à droite & à gauche, comme il lui plaît; mais auſſi-tôt qu'elle lui eſt échappée, ſon cheval l'emporte & ſuit ſa fougue naturelle. Le Proverbe Arabe ſur le deſtin eſt, que quand Dieu veut exécuter ce qu'il a arrêté, la ſageſſe des plus grands hommes ſe perd juſqu'à ce que ſon décret ſoit rempli. Un Poëte Turc s'exprime ainſi à ce ſujet.

« Quand la toute-Puiſſance de Dieu a » décoché la flèche de ſon décret, il n'y

» a point de bouclier qui la puiſſe parer, » que la conformité à ſa volonté ». Hilali, Poëte Perſien, compare le monde & les événemens qui s'y paſſent, à une boule de mail, & dit : « Que le décret divin eſt le » mail qui pouſſe cette boule qui pareille- » ment n'a aucun mouvement ; ce mail eſt » entre les mains de la Providence, qui » fait paſſer la boule par tel anneau qu'il » lui plaît ».

Voici les propres paroles d'Algazel, que je viens de citer plus haut, dans ſon expoſition de la foi Mahométane, en parlant de la volonté de Dieu.

« Oui, le grand Être veut ce qui exiſte ; » c'eſt lui-même qui régit & diſpoſe les reſ- » ſorts ſecrets de ce que nous voyons pa- » roître de nouveau ; tout dans le Ciel & » ſur la Terre eſt ſoumis à l'économie de » ſa Providence. Ce qui eſt borné, étendu, » petit, grand, le bien, le mal, l'utile, » le nuiſible, la foi, l'incrédulité, le ſalut, » la réprobation, l'augmentation, le man- » que de joies ſpirituelles, l'obéiſſance, la » rébellion, tout ſe meut par le reſſort » de la céleſte puiſſance, & ſe ſoutient par » le ſecours de la volonté divine : or, tout

» ce que veut l'Être Suprême arrivera in-
» failliblement, & jamais ce qu'il ne veut
» pas n'aura d'effet ; que dis-je, il ne ſe
» fait pas un coup d'œil contre ſa volonté,
» pasmême un mouvement de l'ame. Dieu eſt
» lui-même le principe des êtres ; il en eſt le
» Créateur, & leur donnera un nouvel ordre
» après leur deſtruction : il fait ce qu'il
» lui plaît ; ſa ſentence eſt irrévocable, &
» ſes décrets ſont immuables ; davantage,
» l'homme eſt néceſſairement rébelle, s'il
» n'a le concours immédiat de la grace &
» de la miſéricorde divine : homme petit &
» vain, les forces te manquent pour obéir
» à l'Être des êtres, ſi tu n'es l'objet de ſes
» complaiſances & ſi tu ne reçois, pour
» te déterminer, l'influence de la volonté
» ſuprême ! »

Le treizième verſet du dix-ſeptième Chapitre de l'Alcoran établit le dogme de la fatalité d'une façon plus forte. Mahomet fait ainſi parler Dieu : *Et nous avons ſuſpendu au col de chaque homme un oiſeau.* Les interprêtes les plus ſuivis de l'Alcoran entendent par le nom d'oiſeau la deſtinée heureuſe ou malheureuſe ; de même que les Latins par le mot de *bona, mala avis*, de

bon ou de mauvais oiſeau, entendoient le bon ou le mauvais augure.

Mogiahed, Commentateur de l'Alcoran, ajoute ces paroles au ſujet du verſet que je viens de citer : « Tous les hommes en » naiſſant ont un papier ſuſpendu à leur » col, ſur lequel eſt écrit leur ſalut ou leur » réprobation ».

L'onzième Chapitre de l'Alcoran renferme pluſieurs paſſages qui établiſſent ce même dogme. Houd, qui eſt le Prophète Heber, dit dans ce Chapitre, en parlant au peuple vers lequel il avoit été envoyé : « J'ai mis toute ma confiance en Dieu » qui eſt mon Seigneur & le vôtre ; car » il n'y a aucune créature ſur la terre qu'il » ne tienne entre ſes mains par la touffe » des cheveux de ſon front, pour les con- » duire par le droit chemin où il lui plaît ».

Les interprêtes de ce paſſage diſent que cette façon de parler, *tenir quelqu'un par les cheveux du devant de ſa tête*, ſignifie que l'on eſt maître abſolu de ſa perſonne, en ſorte qu'il ne puiſſe rien faire que ce qu'il plaît à celui qui le tient par cet endroit.

Dans le même Chapitre, il eſt dit de ceux qui ſeront préſentés au jugement de

Dieu, qu'il y a parmi eux des heureux ou des malheureux, c'eſt-à-dire, ſelon le langage des Muſulmans, des élus & des réprouvés.

Abouſaïd-Karras, autre Commentateur de l'Alcoran, dit que ce Chapitre nous déclare deux grandes choſes ; la première eſt la punition de tous les pécheurs qui étoient ſur la terre au tems du déluge ; la ſeconde eſt le ſecret de la prédeſtination des hommes, c'eſt-à-dire, de ce décret éternel qui deſtine les uns au bonheur, & les autres au malheur éternel, ſans que rien puiſſe en empêcher l'exécution ; ce qui a fait dire à Mahomet même ces paroles : « Le Chapitre de Houd m'a fait venir les » cheveux gris avant le tems ».

Un Auteur Perſien dit à ce ſujet : « De » toute éternité il y a une planche pré- » parée à celui-ci pour le ſauver du nau- » frage & le conduire au port, & cet au- » tre a le front marqué d'un bouton de » feu pour l'éternité. La juſtice divine pouſſe » l'un à gauche du côté des réprouvés, » & ſa bonté appelle l'autre à ſa droite » avec ſes élus ».

Le Cheih Aleſlam dit : « Que tout

» dépend du ſouffle du vent des décrets di-
» vins : ſi ce vent ſouffle du côté des graces,
» il fait de la ceinture de Baharam le Mage
» une liſière d'enfant, avec laquelle il le
» conduit dans le chemin de la foi ; s'il
» ſouffle du côté de la juſtice, il ôte au
» Prophète Balaam la foi du vrai Dieu,
» & le rend auſſi mépriſable qu'un chien.
» Comment eſt-ce qu'un eſprit auſſi foi-
» ble que le nôtre pourra comprendre
» la cauſe de ceci ? C'eſt qu'étant de vous-
» même le Souverain Maître & l'indépen-
» dant, vous déterminez toutes choſes
» comme il vous plaît ».

Dans le même Chapitre de Houd, Noé dit de la part de Dieu aux peuples qu'il inſtruiſoit. « Dieu m'a fait part de ſa mi-
» ſéricorde par le don de Prophétie dont
» il m'a favoriſé ; mais elle vous eſt cachée,
» & je ne veux pas vous contraindre de la
» connoître, puiſque vous ne voulez pas
» la recevoir ». Cotadah dit ſur ce paſſage:
« Noé auroit pu contraindre ces peuples
» incrédules d'ajouter foi à ſes paroles, &
» d'embraſſer la loi de Dieu : il l'auroit fait
» ſans doute ; mais les rênes du franc ar-
» bitre de l'homme ſont entre les mains

» de

» de Dieu, qui les gouverne selon sa
» volonté. L'huissier de sa justice chasse
» & repousse de sa porte celui qu'il veut,
» & l'introducteur de sa miséricorde fait
» entrer qui bon lui semble. Vous dites, Sei-
» gneur, appelez un de ceux-ci, parce que
» je veux le recevoir; chassez-moi celui-là,
» parce que je l'abandonne. Le méchant &
» le bon sont également dépendans de vos
» ordres, & tous deux doivent être pareil-
» lement soumis aux ordres de votre sa-
» gesse éternelle.

On lit dans le Chapitre de l'Alcoran, intitulé : *Anfal*, que Dieu accomplit son ouvrage tel qu'il l'a destiné & ordonné, en sorte que celui qui doit périr périsse, & que celui qui doit vivre, vive, & cela par des signes manifestes. On lit dans le verset suivant : Dieu laisse errer plusieurs hors de la voie, & adresse plusieurs dans le bon chemin.

Abdoulrahman, Auteur du Roman de Joseph & de Zélikha en langue Turque, s'exprime sur la prédestination d'une manière fort dure ; car il dit : « Que c'est le dé-
» cret de Dieu qui prédestine les hommes
» positivement, ou à la gloire de Dieu, ou

» à la peine ». Le Cheih Sadi s'exprime à peu-près de la même façon : « Celui à qui » on a donné une oreille ſourde, dit ce » Poëte, comment fera-t-il pour entendre ? » Et celui qui eſt tiré par de fort liens, » pourra-t-il ne pas ſuivre celui qui le tire » ? *D'Herbelot, Bibliot. Orient. au mot Cadha, pag. 216, Maraccio prodom. ad refut. Alcor. part. 1. p. 88.*

Fin du troiſième & dernier Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans cette troisième Partie.

CHAPITRE V. *L'on perd ſouvent par ſa faute un bien que l'on n'a acquis qu'après bien des peines.* page 1

CHAPITRE VI. *Sur les malheurs que la précipitation entraîne après elle.* 41

CHAPITRE VII. *Il eſt permis de diſſimuler avec ſes ennemis, & même de leur témoigner des ſentimens d'amitié pour ſe délivrer d'un danger, & nous ſouſtraire aux maux dont ils veulent nous accabler.* 60

CHAPITRE VIII. *Sur la conduite que l'on doit tenir envers un ami que l'on a offensé, & sur le danger que l'on court d'ajouter foi à ses paroles flatteuses.* 92

CHAPITRE IX. *Que la clémence est une des plus grandes vertus des Princes.* 120

CHAPITRE X. *Que celui qui fait le mal reçoit ordinairement un plus grand mal.* 174

CHAPITRE XI. *Sur la tyrannie & l'injustice. Que l'on doit être content de l'état dans lequel la Providence nous a placés, & ne pas le quitter pour en embrasser un autre.* 203

CHAPITRE XII. *Que la douceur & la modération sont les qualités le plus à desirer dans un Monarque.* 225

CHAPITRE XIII. *Sur le danger que courent les Princes en accordant leur confiance à ceux qui en ſont indignes.* 289

CHAPITRE XIV. *Sur la différence de la deſtinée des hommes.* 319

NOTES. 342

Fin de la Table du troiſième & dernier Volume.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, un Ouvrage intitulé : *Contes & Fables Indiennes de Bidpaï & de Lockman*, commencées de traduire par feu M. Galland, & finies par M. Cardonne ; & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, le 4 Décembre 1776.

COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur CARDONNE, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public *les Contes & Fables de Bidpaï & de Lockman, commencées à traduire par M. Galland, & finies par M. Cardonne*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion

étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance. Comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL; le tout à peine de nullité des Préſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans-cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles, le trente-unième jour du mois de Décembre, l'an de

grâce mil sept cent soixante-seize, & de notre Règne, le troisième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 246, fol. 277, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, article IV, à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la susdite Chambre huit Exemplaires, prescrits par l'art. CVIII du même Réglement. A Paris, ce 10 Janvier 1777.

LAMBERT, *Adjoint.*

Je cède & transporte le présent Privilège à Messieurs SAILLANT, LAMBERT, HUMBLOT, SIMON & DEBURE, fils aîné, suivant les conventions faites entre nous. A Paris, le 24 Janvier 1777.

CARDONNE.

Registré la présente cession sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 430, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, ce 18 Février 1777.

LAMBERT, *Adjoint.*